

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

La Légende de Banzai Maguire

Grant, Susan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR 2176



Susan Grant

LA LÉGENDE DE BANZAI-MAGUIRE

2176 - 1

SUSAN GRANT

LA LÉGENDE DE BANZAÏ MAGUIRE

2176-1

*Traduit de l'américain
par Catherine Frémov*



J'AI LU

À mes parents, Davis et Isabel.

Prologue

Si vous avez la possibilité de vivre pleinement votre vie, profitez-en ! Foncez, ne craignez rien, croquez à belles dents et tant que vous le pourrez les joies de l'existence. Vous en tirerez d'immenses privilèges, un épanouissement profond. Croyez-moi. On peut dire que je suis experte en la matière. J'ai vécu deux vies, toujours à fond.

Je m'appelle Bree Maguire, mais tout le monde me connaît, aujourd'hui encore, sous le sobriquet de Banzai, malgré les titres accumulés au cours des ans, malgré les charges et un mariage qui ont allongé mon nom à l'excès. J'ai tant reçu d'honneurs, cependant je ne peux m'empêcher de soupirer durant les cérémonies officielles que certains savourent, mais dont ceux qui me connaissent savent que je me passerais volontiers – quoique je ne m'y soustraie jamais.

C'est que, voyez-vous, le protocole est un petit sacrifice nécessaire. Il m'est arrivé de tout remettre entre les mains d'un tiers, mais j'aurais donné ma vie pour mon pays si on me l'avait demandé. À la place, je me suis réincarnée en quelque chose de meilleur et plus fort. À l'instar de l'Amérique.

Ma quête m'a permis de découvrir des territoires inimaginables – non seulement sur le plan géographique mais aussi sur le plan affectif. C'est ainsi que j'ai rencontré celui qui allait être tout pour moi.

Voilà cent ans que je parcours ce chemin tortueux appelé la vie, et mes enfants me conseillent d'enregistrer mes Mémoires avant de disparaître, afin de ne pas laisser cette tâche aux biographes officiels qui, je n'en doute pas, saisiraient l'occasion pour m'attribuer plus d'exploits encore que je n'en ai accomplis – à mon grand regret d'ailleurs, car les véritables héros de cette histoire sont des hommes et des femmes qui, leurs missions achevées, ont poursuivi parfois la plus humble des routes, loin de l'idolâtrie dont mon mari et moi avons fait l'objet. Ce sont eux qui méritent qu'on ne les oublie pas. Qu'ils reçoivent donc leur dû, à travers le récit des événements tels qu'ils se sont déroulés.

Sans doute vous demandez-vous si notre passé fut aussi mouvementé qu'on le prétend, si nos aventures furent vraiment aussi fantastiques et folles que ce que vous avez appris à l'école. Eh bien, oui. Et davantage encore...

2006

Chapitre 1

Une canette de Coca tomba du distributeur droit dans la main du capitaine Maguire. Elle en arracha la languette et en avala une gorgée avant de rejoindre les trois autres pilotes de F-16 dans le couloir où donnait la salle de réunion de l'escadrille. Ils ne disposaient que d'une courte pause avant de s'équiper en vue de leur prochaine mission. « Cajun » Coley et son coéquipier partaient pour un vol d'entraînement, tandis que Bree et sa coéquipière, Cam « Scarlett » Tucker, devaient effectuer avec leurs appareils une sortie au-dessus de la Corée du Nord.

Bree étouffa un bâillement du dos de la main.

— Excuse-moi.

Cam la considéra d'un œil amusé :

— Tu comptes boire tout ça, Banzaï ?

— J'étais en manque de caféine, expliqua cette dernière avant de porter de nouveau la canette à sa bouche.

— Je croyais que tu ne prenais que du light.

Bree fronça le nez.

— Pas au petit-déjeuner. Tu as déjà goûté un Milky Way trempé dans du Coca light ?

Elle sortit la barre chocolatée de son emballage et en croqua un morceau.

— Là. C'est bien meilleur !

— Tu es vraiment unique ! observa Cam avec son accent du Sud. On jurerait que tu es en train de te régaler dans un restaurant trois étoiles.

— Plus il y a de sucre, meilleur c'est, déclara Bree en cherchant de la monnaie dans sa poche. Choisissez votre poison, les gars, c'est moi qui régale !

Cajun se frotta l'estomac.

— Non merci, j'ai déjà mangé.

— Je vois ça d'ici : œufs brouillés et viande hachée. À la cantine.

— Exact.

Toute la base aérienne de Kunsan savait qu'il n'existait pas de meilleure cuisine à la ronde. Si seulement Bree trouvait le courage de se lever dès que son réveil sonnait, elle s'offrirait volontiers un vrai repas avant le premier vol de la journée. Mais le sommeil finissait toujours par l'emporter sur la nourriture. Quand elle pouvait dormir

ses huit heures, elle ne s'en privait pas.

Du reste, le beau Cajun supportait mieux qu'elle ces excès de protéines. Il suffisait de voir son corps d'athlète. En bonne Américaine saine et sportive, Bree n'avait rien contre les hommes bien bâtis. Il pratiquait assidûment la musculation, comme tous les pilotes, d'ailleurs, y compris les deux seules filles de l'escadrille, Bree et Cam. Cela les aidait à supporter la force gravitationnelle, atout essentiel en situation de combat aérien. Cependant, il semblait que Cajun ait un peu fait de zèle ces derniers temps. Craquant. Elle devrait le remercier pour son effort. Délicieusement tendu sur son torse puissant, le tissu ignifugé de sa combinaison n'en paraissait que plus attrayant.

Bree jeta un coup d'œil à sa montre :

— Sept heures dix, Cam. On y va !

Vidant son Coca, elle l'envoya rejoindre l'emballage de la barre chocolatée dans la poubelle.

— À plus, joli poussin ! lança-t-elle à Cajun.

Sur ce, elle poussa la porte qui menait aux locaux sécurisés, les yeux de Cajun rivés sur elle. Décidément, il était plus beau que jamais !

Cam la suivit en riant.

— Il ne va jamais laisser passer ça ! l'avertit-elle.

— J'espère bien, riposta-t-elle avec un sourire sardonique.

La jeune femme n'avait pas que des amis. Certains ne comprenaient pas l'humour acéré de leur capitaine, mais elle ne s'embarrassait pas de ce genre de considération. Elle était la première à se considérer comme une valeur montante de l'armée de l'air et savait exactement où et quand s'arrêter. Pas question de risquer sa carrière pour un éclat de rire ; elle appréciait les mécaniques bien huilées et consacrait sa vie au travail.

Cajun la rejoignit en deux enjambées.

— Hé, Banzaï ! s'exclama-t-il d'un ton indigné. Comment est-ce que tu viens de m'appeler, là ?

— Joli poussin, répéta-t-elle en lui lançant un regard par-dessus son épaule.

— Tu...

— Tu es très joli, tu sais ?

— Je confirme ! renchérit Cam.

— D'un point de vue purement féminin, bien sûr, précisa Bree.

— Tu veux rire ?

— Regardez-le ! s'esclaffa Cam. Il hésite entre rougir ou se rengorger.

— C'est vrai ça ? embraya Bree. Tu rougirais comme une jeune fille, Cajun ?

Le pilote marmonna quelques mots qu'elle fit mine de ne pas

comprendre. Elle adorait le désarçonner. C'était la tradition dans l'escadrille : il fallait savoir manier la plaisanterie, et les filles n'étaient pas en reste, surtout avec un homme comme Cajun qui se croyait irrésistible, et ne se gênait pas pour sous-entendre parfois qu'elles n'étaient « que des filles ». Toutes deux s'étaient vite chargées de remettre les pendules à l'heure. Si bien qu'il avait fini par reconnaître que Bree portait bien son surnom de « Banzaï », d'abord parce qu'elle avait des ancêtres japonais, ensuite parce qu'elle semblait se moquer du danger. Aux commandes de son F-16, c'était toujours elle qui prenait le plus de risques, alors que, dans la vie, elle semblait au contraire marcher sur des œufs.

Cela dit, en mission, elle savait, là aussi, ne pas aller trop loin. Courageuse mais pas téméraire. Tout bon pilote se devait d'abord de travailler. Sans une stricte discipline, sans une recherche acharnée de l'excellence, elle serait depuis longtemps tombée en vrille. À vingt-huit ans, si elle n'avait pas encore beaucoup réfléchi à son avenir, elle était au moins certaine de ne pas vouloir finir ainsi.

Le couloir aboutissait à un atelier et aux vestiaires. Cam attendit de se retrouver en tête à tête avec sa coéquipière pour lui demander à voix basse :

— Qu'est-ce qui se passe avec Cajun ?

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu devrais l'inviter dans ta carrée.

Bree ouvrit de grands yeux.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Je suis sûre qu'il n'attend que ça.

— Et moi alors ?

— Toi ? Tu as le regard qui frise.

Le sourire aux lèvres, Cam ôta le pendentif que lui avait offert son petit ami du moment, un collègue de l'antenne médicale.

— Il n'y a rien de mal à vérifier si vous pourriez aller plus loin, assura-t-elle.

— Plus loin que quoi ?

— Si tu ne vérifies pas, tu ne sauras jamais.

— Avec Cajun ? Je te jure bien que...

— Reconnais que tu as peur, Maguire ! Peur d'être trop proche d'un homme...

Elle n'acheva pas sa phrase, et se détourna, non sans lui avoir jeté un regard entendu.

Que répondre à cela ? Bree aimait garder ses distances. Si elle n'avait jamais connu le grand amour, elle avait eu sa part de déconvenues. Mais elle était certaine que, le jour venu, elle saurait reconnaître l'homme de sa vie. Il n'avait qu'à se présenter. Elle l'attendait de pied ferme.

Ce qui ne l'empêcherait pas, bien sûr, de s'offrir une petite aventure avec Cajun. Pourtant, l'idée ne la tentait que moyennement. Sans doute avait-elle passé l'âge des liaisons sans lendemain. Pour le moment, en tout cas, elle ne se voyait d'avenir qu'aux commandes de son F-16. Dommage...

Chacune plongée dans ses pensées, les deux filles se préparaient pour leur mission. Il ne s'agissait pas de négliger le moindre détail, car cela pourrait leur coûter la vie.

Dans un grand bruit de velcro, Bree arracha les écussons de son escadrille, qu'elle rangea dans son casier. Pour tout signe de reconnaissance, il ne lui restait que son grade. Ainsi, au cas où son avion serait descendu, l'ennemi ne risquerait pas de découvrir trop vite qui avait payé le carburant. Nom, grade, date de naissance. Il n'en saurait pas davantage.

Par-dessus son uniforme, elle enfila une combinaison « anti-g » équipée de poches d'air qui permettaient au sang de circuler jusqu'au cerveau en cas de fortes déclivités. Elle prit ensuite le blouson de survie et le couteau qui allait avec. Chaque fois, elle accomplissait ces gestes avec le plus grand soin, de même qu'elle signalait par écrit avoir emporté le 9 mm semi-automatique qui lui avait été attribué. Elle glissa dans la poche droite de son pantalon quelques trésors tels qu'un plan imperméabilisé des régions à survoler, un manuel de survie, un canif, une carte de groupe sanguin ainsi qu'un message rédigé en quinze langues, qui promettait toute la gratitude du monde – ainsi qu'une forte récompense – à qui lui porterait secours si son avion était abattu.

Le pistolet alla rejoindre le holster qu'elle portait sous l'aisselle gauche. Enfin, elle s'empara de son casque qu'elle n'enfilerait qu'une fois dans l'avion.

— Prête ! lança-t-elle à Cam.

Celle-ci hocha la tête, et toutes deux rejoignirent le tarmac, suivies par Cajun et son coéquipier.

En cette fin d'hiver asiatique, il faisait encore froid le matin ; l'air était si sec et si glacial qu'il picotait le visage. À l'est apparaissaient les premières lueurs de l'aube. Bree se remémora les termes de sa mission. « Il s'agit d'une sortie homologuée par les Nations Unies, avait-elle expliqué à Cam. La routine : un survol des frontières des deux Corées d'abord côté Nord, puis côté Sud. On nous demande ni plus ni moins que de faire acte de présence. »

Cam aussi avait l'habitude de ces vols de routine au-dessus du no man's land dessiné durant les années cinquante entre les deux frères ennemis. Il s'agissait d'éviter toute forme de conflit, et les forces multinationales s'étaient alliées dans cette mission de paix. Bree y avait gagné son expérience et ses galons, et c'est ainsi qu'en ce froid

matin de février, elle s'apprêtait à décoller. Temps idéal pour voler, mais sûrement pas pour s'éjecter. Non pas que ce soit prévu au programme, cependant, il fallait s'attendre à tout. Ce genre d'accident se produisait en général au moment où l'on s'y attendait le moins.

On lui toucha l'épaule, et elle pivota, pour se retrouver nez à nez avec Cajun.

— À ton retour, je t'invite, proposa-t-il.

— D'accord. Pour moi, ce sera un Coca light et peut-être un paquet de chips. On verra quand j'atterrirai.

— Je pensais plutôt à une bière. Au mess. On pourra discuter du nouveau surnom que vous m'avez trouvé.

Elle plissa le nez.

— Et puis quoi encore ? On ne te demande pas ton avis. Pas vrai, Scarlett ? ajouta-t-elle à l'adresse de Cam.

— Tout à fait, Banzai.

Cajun se raidit, craignant le pire. Ce n'était pas parce qu'il venait de rejoindre l'escadrille déjà affublé d'un surnom qu'il était à l'abri d'un nouveau sobriquet.

— Et d'où te vient donc ce « Banzai » ? interrogea-t-il.

— De mon bizutage.

Cela remontait à un an et demi, mais elle aurait pu le raconter en détail. Forcée de payer – et d'avaler – des tournées de bière, elle avait dû cependant garder la tête assez froide pour pouvoir encore se recommander d'un ancêtre redoutable, au risque de se retrouver dans le rôle de la petite mascotte qu'on aimait bien mais qu'on ne ménageait pas. Ce qui serait sans compter avec l'arrière-grand-mère Michiko.

— Mon arrière-grand-mère Michiko mesurait un mètre cinquante, mais menait son monde à la baguette, expliqua-t-elle à Cajun. En dépit de ses origines japonaises, il n'y avait pas plus patriote qu'elle, et gare à ceux qui n'étaient pas de son avis. Elle répétait sans cesse : « Il ne faut pas avoir peur de mourir mais de rater sa vie. » Et elle n'a pas raté la sienne... Elle a épousé un immigrant italien du Bronx et envoyé trois fils dans les marines.

L'un d'eux était le grand-père de Bree, le sergent Lou Vitale, décoré de la Seconde Guerre mondiale. Il avait eu sept filles et pas un fils.

Bree était le fruit du mariage de l'avant-dernière de ces sept filles avec un mécanicien automobile d'origine irlandaise. Quand on lui achetait des poupées Barbie, la fillette s'empressait de leur appliquer une « coupe G.I. », puis de les fourrer dans le cockpit de son avion de combat en plastique. Grand-père Vitale la regardait jouer, une cigarette entre ses doigts calleux, l'air attendri. Il prétendait qu'elle tenait son aplomb de sa grand-mère. Par la suite, Bree avait appris que

les gens de l'ancienne génération disaient « aplomb » quand ils voulaient parler du « cran » chez une femme. Elle regrettait qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour la voir entrer à l'école de l'Air.

Elle remonta la fermeture de son blouson jusqu'au cou, parce qu'elle n'avait pas chaud, mais aussi pour se donner une contenance, le temps de chasser la soudaine tristesse qui l'avait envahie au souvenir du vieil homme.

— Voilà, Cajun, pour répondre à ta question, lorsque l'escadrille a élu mon arrière-grand-mère, j'ai porté un toast, et quelqu'un a crié *banzaï* ! Alors, tout le monde a repris en chœur. Et on m'appelle ainsi depuis. Vu, poussin ?

Elle avait assorti cette dernière remarque d'un sourire espiègle.

— Si tu t'obstines à m'appeler comme ça grommela-t-il, tu as intérêt à me fournir une solide explication, je te préviens.

— À ta place, je ne chercherais pas à savoir. Tu risques de ne pas apprécier.

— On verra ça, Banzaïette.

Après lui avoir tapoté l'épaule, il se dirigea vers son propre appareil.

— On se retrouve là-haut, lança Cam avant de s'éloigner à son tour.

Bree la suivit des yeux. Malgré sa tenue de combat, sa coéquipière gardait une démarche des plus féminines.

C'était une belle plante du Sud, petite-fille de général, héritière d'une riche famille de Géorgie. Vu son éducation, elle n'aurait dû rêver que cours de maintien et bals des cadets de West Point. Pourtant, plutôt que de se dénicher un mari officier, elle s'était inscrite elle-même à l'école de l'Air. Grande blonde svelte, elle avait franchi avec brio toutes les étapes de ses études avant de sortir major de sa promotion. Elle offrait un heureux mélange de pilote à la John Glenn et de jeune fille de bonne famille à la Scarlett O'Hara. En dépit de leurs origines sociales différentes, Bree et elle étaient tout de suite devenues amies.

Bree continuait de la regarder, et se demanda pourquoi elle avait le cœur serré, tout à coup. Un frisson la parcourut, assorti d'une impression fugitive qu'elle se hâta de chasser. *Ridicule*. Rien ne pouvait arriver à Cam.

Il faudrait juste faire un peu plus attention que d'ordinaire...

Posant son casque sur le sol, elle fit le tour du F-16 gris dont elle s'apprêtait à prendre les commandes.

Elle l'avait toujours trouvé magnifique, une véritable œuvre d'art, mélange d'élégance et de sauvagerie, beau comme un oiseau de proie.

Elle chercha d'éventuels signaux d'alarme, tels qu'une flaque sur le tarmac qui pourrait indiquer une fuite, ou des taches sur le fuselage.

Mais tout semblait en ordre, comme toujours.

Après un signe au mécanicien qui allait l'assister jusqu'au décollage, elle ramassa son casque, grimpa à l'échelle qui menait au cockpit, et se glissa dans l'habitacle destiné au pilote. Il était si étroit qu'il semblait qu'on l'avait coulé autour d'elle.

Une fois installée, elle laissa l'assistant brancher le tuyau à oxygène à sa combinaison, puis boucla les nombreuses sangles et courroies qui constituaient son harnais de sécurité en cas d'éjection. Son siège comportait tout un équipement de survie, radio, GPS, canot de sauvetage et, bien entendu, ses parachutes. Enfin, elle enfila son casque, mais n'attacha pas tout de suite le masque.

Après avoir levé son pouce ganté pour faire signe qu'elle était prête, elle abaissa la verrière ronde du cockpit et se retrouva isolée du monde. Elle parcourut les check-lists fixées à ses genoux. Tout ce qui n'était pas scellé, collé ou accroché d'une façon ou d'une autre finirait par voltiger à travers l'habitacle. Un pilote avait déjà tant à surveiller à l'extérieur de son avion qu'il valait mieux qu'il n'ait pas à se préoccuper d'éventuelles menaces à l'intérieur.

D'une impulsion de l'index, elle fit rugir le puissant moteur. Elle inspecta chacun de ses instruments de bord, puis leva les mains pour prévenir l'équipe chargée de l'armement qu'elle pouvait ôter la sécurité de ses mitrailleuses. Les hommes attendaient ce signal qui leur permettait de manœuvrer sans courir le risque de se faire mitrailler sur un faux mouvement de sa part.

À présent, il fallait y aller. Bree roula sur la piste, suivie de Cam. Songeant à sa coéquipière, elle éprouva un nouveau pincement au cœur. Mais non, Cam allait bien. Tout se passait comme prévu. Aucune raison de s'inquiéter alors qu'il ne s'agissait que d'un vol de routine. Le ciel virait du gris au bleu, sans un nuage. Que demander de mieux ? Rien ne pouvait arriver à Scarlett. Ce soir, elles en riraient ensemble.

— Ailes acérées prêtes, annonça-t-elle à la tour de contrôle.

— Ailes acérées, autorisation de décoller, répondit la voix dans son casque.

— Compris !

— Bis, renchérit Cam.

« Ailes acérées », c'étaient les deux filles à la fois, placées sous le commandement de Bree.

Cette dernière mit pleins gaz. L'appareil passa de zéro à cent nœuds en quelques secondes, plaquant Bree contre son siège. Comme chaque fois, elle s'en émerveilla.

D'un geste lent et précis, elle tira le manche et décolla en douceur. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit que Cam l'avait imitée.

Celle-ci se positionna vite à un mile et demi, et elles prirent la direction de la zone démilitarisée entre les deux Corées. À l'ouest, elles apercevaient la mer Jaune, à l'est, la mer du Japon, que les Coréens appelaient mer Orientale.

Bree amorça le vol en palier à vingt mille pieds, plutôt bas pour une altitude de croisière, mais elle suivait les ordres. Sous elle, d'anciens cratères de bombardements, preuves d'un conflit qui avait fait trembler le monde entier, ressemblaient à des traces de pas sur la neige.

Quelque part au-dessus de son jet, un 747 équipé de radars écoutait ses conversations avec Cam. *Iris* pouvait ainsi s'adresser directement à elles, mais aussi leur transmettre les ordres du haut commandement militaire, quand ils ne provenaient pas en direct de Washington.

Devant elles, la mer Jaune scintillait comme une plaque d'acier. Tout se présentait on ne pouvait mieux, et Bree ne put s'empêcher de sourire de ses appréhensions. Elle avait dû manger trop de sucre au petit-déjeuner. Poussin leur offrirait peut-être un verre au mess, mais, auparavant, elle inviterait Scarlett. Ce serait bien le moins après s'être fait tant de mauvais sang pour son amie. Cam risquait de n'apprécier que modérément cette sollicitude. En général, Bree parvenait à réprimer cet instinct qui la poussait à protéger son entourage, et qui tirait son origine d'un drame vécu dans son enfance : la mort de Brendan, son petit frère, dont elle s'était crue responsable.

À vrai dire, nul ne pouvait l'accuser de sa mort, mais il avait été placé sous sa responsabilité, exactement comme Cam aujourd'hui. Les psychologues qu'elle avait consultés avaient fait leur possible pour l'aider à surmonter cette tragédie. Elle avait alors six ans, et pensait bien s'amuser en emmenant l'enfant canoter sur la rivière. Ce ne fut ni la première ni la dernière fois qu'elle joua les casse-cou, mais jamais plus Brendan ne l'accompagna. Les pluies de printemps avaient gonflé le paisible cours d'eau qui s'était brusquement transformé en torrent furieux, faisant chavirer l'embarcation. Miraculeusement arrêtée par des rochers, Bree s'en était sorti, tandis que son frère avait été emporté par le courant. On avait retrouvé son corps beaucoup plus bas.

Elle avait été bouleversée et, aujourd'hui encore, elle attribuait les quelques excentricités de son caractère à cet épisode tragique de sa jeunesse. Protectrice à l'excès envers ceux qui l'entouraient, elle avait pourtant peur du noir. Ce qu'elle n'aurait jamais avoué à quiconque. D'un tempérament réservé, elle ne confiait à personne ses pensées ou ses doutes. Elle préférait voler. Ce qui ne favorisait guère les relations suivies. Mais elle ne s'en plaignait pas. Elle aimait sa solitude et sa liberté...

Un grésillement dans la radio la ramena au présent. Ce n'était pas le moment de rêvasser. Virant sur l'aile, elle reprit la direction de la côte, et admira la terre sauvage qui s'étalait à ses pieds. La forêt atteignait presque le rivage, séparée de la mer par une étroite bande de sable. En guise de plage, il n'y avait que des champs de mines et de barbelés. Un nouveau grésillement de la radio attira son attention.

— Ailes deux ! criait Cam. Radar. Alerte radar ! Cible à 10 heures !

Un flot d'adrénaline jaillit dans les veines de Bree, tandis que son poulx s'accélérait. Implanté quelque part en Corée du Nord, un opérateur radar venait de capter les émissions de Cam, et signalait qu'un missile sol-air visait son appareil, prêt à bondir, tel un chat... ou juste à jouer. Impossible de savoir, mais à ce stade, mieux valait considérer la moindre anomalie comme un danger potentiel.

Bree répondit aussitôt que, de son côté, tout paraissait calme.

— Ailes un, négatif.

Elle détestait ce genre de surprise. D'après les services de renseignements, il n'y avait rien à signaler ce matin. Elle se rappelait néanmoins un récent rapport faisant état de lance-missiles portatifs introduits derrière la frontière Nord. Impossibles à repérer. On pouvait les charger sur une camionnette et les emmener partout. Pire, il n'était même plus nécessaire d'avoir une perception visuelle de la cible, comme autrefois. Désormais il suffisait d'un opérateur radar coopératif pour vous aider à repérer la cible. Si bien que n'importe qui, équipé de cette sorte de bazooka amélioré, pouvait descendre son avion.

— Iris, rien à signaler sur Ailes acérées ? demanda-t-elle.

— Minute. On vérifie.

— On vérifie, répéta-t-elle à voix basse.

Pour ce que ça devait leur faire, là-haut, bien au chaud dans leur Jumbo Jet sécurisé !

Rongeant son frein, Bree s'efforça de réprimer son agacement. En général, leurs directives se révélaient fiables, mais on ne pouvait non plus se fier totalement à eux. Ils n'avaient pas les moyens de repérer n'importe quel lance-missiles errant à travers la Corée du Nord.

Tout à coup, un signal d'alarme s'alluma sur le tableau de bord de Bree. Saisie d'appréhension, elle annonça pourtant d'une voix aussi calme que possible :

— Ailes acérées un. Alerte radar. À 9 heures.

— Bis.

Par-dessus ses écrans de contrôle, elle jeta un coup d'œil vers le ciel. Cela faisait à peine quelques secondes que Cam avait signalé une menace. À présent, c'était le tour de Bree. Toutefois, alerte ne signifiait pas forcément menace. Ces gens au sol pouvaient cibler ce qu'ils voulaient, encore fallait-il qu'ils l'aient dans leur champ de tir –

et l'y gardent. Car Bree allait faire le nécessaire pour leur échapper.

Accélération, elle commença par changer d'altitude, toujours suivie de Cam à la même distance. Inutile de reprendre la direction sud, car c'était de là que les guettait la batterie. Cela sentait le piège à plein nez. Cela dit, qu'est-ce que la Corée du Nord gagnerait en abattant un appareil envoyé en mission pacifique par l'ONU ? Ce serait le meilleur moyen de se mettre encore un peu plus de monde à dos.

Un signal assourdissant emplit le casque de Bree. Elle cria dans son micro :

— Missiles !

— Taïaut ! rétorqua Cam.

Bree tourna la tête à s'en déboîter l'épaule. Là ! Le panache révélateur d'un SAM, un missile sol-air.

Son sang se glaça dans ses veines.

— *Riposter, riposter*, répétait la voix féminine de son alarme.

Mais Bree avait déjà enclenché sa manœuvre de fuite. Un missile, ça vous tombait dessus à vitesse supersonique. Le seul moyen d'y échapper consistait à s'esquiver.

— Riposter, riposter.

Agrippant le manche, elle fit un écart et grimpa en flèche. Sa vue se brouilla. La brutale accélération se répercuta dans son corps entier. Les muscles tendus, elle faisait son possible pour maintenir la circulation du sang là où elle en avait le plus besoin : au cerveau. Son masque à oxygène dansait sur son visage en sueur. Elle entendait son souffle rauque tandis qu'elle cherchait de toutes ses forces à respirer.

Les voix grésillantes de la radio se bousculaient dans son casque. Elle comprit trop tard qu'*Iris* confirmait la présence de SAM à sa hauteur « Bien vu, les gars ! les félicita-t-elle intérieurement. Désolée, pas le temps de finasser. Je vais m'en débarrasser toute seule. »

Les combats aériens la mettaient toujours dans un état de surexcitation qui décuplait ses forces en dépit de l'insupportable pression exercée sur son corps par la gravitation. Le missile la manqua et passa devant elle. Raté ! Ouf ! Malheureusement, il ne fit que changer de cible et pointa sur Cam.

Bree comprit immédiatement. Elle les avait tous les deux dans son champ de vision.

— Ailes acérées deux... Missile à 8 heures. En bas.

Mais Cam ne pouvait le voir. Le SAM arrivait derrière elle dans un angle mort, légèrement en dessous de son appareil.

— À droite toute ! hurla Bree.

Cam vira sur l'aile. Suivie du missile.

Sur les écrans de Bree, l'appareil de son amie n'était qu'une tache parmi d'autres, qui virait et tournoyait comme dans un jeu vidéo. Mais à l'œil nu, elle apercevait deux oiseaux de proie, l'un guidé par la

technologie, l'autre par des bras humains.

Plusieurs manœuvres habiles permirent d'abord à Cam d'échapper au missile, mais il revenait chaque fois, suivi de son panache qui formait des arcs de cercle et des huit de plus en plus serrés. Horrifiée, Bree répéta :

— Ailes acérées deux, demi-tour gauche ! Demi-tour gauche !

Allez, Scarlett !

Le SAM se trouvait à un petit kilomètre derrière l'appareil de sa coéquipière. Bientôt ce ne furent plus que six cents mètres. La gorge serrée, Bree continuait :

— Plus à gauche !

Elle sursauta soudain. Droit devant, une brusque explosion, de la fumée et des débris.

Mon Dieu ! Cam !

Au cours des secondes qui suivirent, Bree inspecta désespérément le ciel vide, luttant contre l'émotion qui la submergeait et risquait de lui faire perdre toute sa concentration. Et puis elle aperçut le parachute qui descendait doucement. La plus belle fleur du monde. Les longues jambes de Cam qui se balançaient sous la soie déployée. La jeune femme plongea dans une forêt de pins gris-bleu, et disparut. Jamais Bree n'oublierait cette vision.

Un signal retentit dans son casque, la ramenant dans son cockpit où clignotaient d'innombrables lumières tandis que la voix mécanique répétait encore :

— Riposter, riposter.

L'autre missile venait de la cibler !

L'éjection de Cam l'avait distraite – quelques secondes seulement, certes, mais suffisantes pour commettre une erreur fatale. Serrant les dents, elle reprit le manche pour tenter d'échapper à cette nouvelle menace. Une violente poussée la plaqua contre son siège. *Pas assez – Encore !*

Sa ceinture et son harnais la maintenaient contre son siège malgré la force qui l'attirait vers la verrière ou la plongeait vers le sol. Dans le genre montagnes russes, on ne faisait pas mieux. Pourtant, ses manœuvres ne semblaient pas porter leurs fruits. Pour bien faire, il lui faudrait effectivement riposter en contre-attaquant, fondre sur le missile tout en espérant que sa vitesse suffirait à l'éviter.

Les signaux d'alarme s'affolaient sur son tableau de bord. Elle se retourna d'un coup. Le ciel prit la place de la terre et un éclair de douleur manqua de l'aveugler. Une fraction de seconde, elle crut que le missile l'avait ratée et que c'était lui qu'elle voyait exploser devant elle. Mais lorsqu'elle ressentit un choc inouï sous son appareil qui la fit bondir dans son harnais, elle comprit qu'elle s'était trompée.

Le deuxième missile avait atteint sa cible.

Chapitre 2

Une force gravitationnelle transversale poussait Bree de part et d'autre. Son casque heurta la verrière. Des jets de carburant giclaient sur l'aile gauche. Elle ne parvenait plus à interpréter les multiples informations affichées par ses écrans affolés. Tout à coup, ils se bloquèrent, et tout devint noir. Pourvu que son cerveau n'en fasse pas autant ! Elle s'efforçait de conserver le contrôle de son appareil. Les vibrations du fuselage devenaient tellement violentes qu'elle en claquait des dents. Elle eut soudain l'impression de freiner, comme si elle conduisait un vulgaire quinze tonnes. Le F-16 parut se déliter. Il fallait sortir de là.

« Lorsque vous envisagez de vous éjecter, c'est que vous auriez déjà dû le faire, ne cessait de leur seriner l'un de leurs instructeurs à Holloman. Beaucoup de pilotes meurent d'avoir attendu trop longtemps. Le jour où vous vous trouverez dans cette situation, mettez votre fierté dans votre poche, et tirez-vous pendant qu'il en est encore temps. »

Mais son instructeur avait-il jamais perdu un coéquipier ? Avait-il jamais vu un camarade tomber en territoire ennemi ? Il devait bien lui rester encore quelques secondes pour repérer Cam, pour orienter les recherches dans sa direction. L'idéal serait de se poser non loin de l'endroit où elle avait disparu et de rester en communication radio avec la base. Sans doute parviendrait-elle même à la localiser grâce au matériel de survie embarqué au cours de son éjection. Toutes deux devraient ainsi pouvoir guider les équipes de recherche dans leur direction.

L'avion tressauta, et le cockpit s'emplit de fumée. À son tour, le moteur toussa avant de se taire complètement. Le temps parut ralentir, s'étirer... Impression fallacieuse. Comme si elle avait encore du temps... Durant cet intervalle incertain, elle aperçut une sorte de clairière en U. Là ! Le repère qu'il lui fallait.

À tâtons, Bree trouva la poignée de la commande d'éjection.

La verrière sauta et le siège jaillit dans le ciel, sa passagère harnachée dessus. L'accélération l'écrasa tel un insecte malfaisant. Durant quelques secondes, il lui sembla qu'elle flottait, puis la terre se rapprocha à une vitesse vertigineuse.

Le vent lui collait à la peau du visage comme un glaçon. Elle respirait à grandes goulées l'oxygène de son masque en attendant que

son parachute daigne s'ouvrir.

Ce fut d'abord le siège qui se détacha, puis la corolle qui se déploya au-dessus d'elle dans une secousse à couper le souffle. Instinctivement, elle agrippa les sangles situées à hauteur de la poitrine. Le cœur battant à tout rompre, la respiration haletante, elle renversa la tête en arrière pour regarder la toile salvatrice qui ralentissait sa chute, pleurant de joie sous les rayures multicolores.

Son soulagement fut de courte durée. D'un seul coup, la réalité la frappa de plein fouet : elle venait d'être abattue ! En territoire ennemi. À quoi pensait donc la Corée du Nord en s'attaquant ainsi à une patrouille de maintien de la paix ? Elle avait signé des accords avec l'ONU la semaine précédente, et voilà qu'elle accomplissait ce fatal acte de guerre.

En ce moment même, à Paris, un tribunal international entendait les dépositions de soldats de Corée du Sud détenus quelques mois par leurs frères ennemis. Au souvenir des photos et des témoignages sur les traitements inhumains qu'ils avaient subis, elle frissonna.

À quoi devait-il s'attendre ? Elle allait être passée à tabac, violée sans doute. Mieux valait ne pas y penser. Pour l'heure, l'essentiel était de rester en vie, de prouver qu'elle était digne de son grade et de son uniforme. Désormais, elle ne devait plus penser qu'à échapper à l'ennemi et à ramener sa coéquipière saine et sauve à la base. Rien d'autre ne comptait. Le moment était mal choisi pour vomir de peur.

Sous ses pieds, une vaste forêt ne demandait qu'à l'engloutir. D'abord ne pas s'empaler sur un tronc, ne pas se blesser dans les branches. À elle de se diriger en conséquence. Derrière sa tête, deux cordons écarlates ne servaient à rien d'autre. Elle préférerait conduire plutôt que se faire conduire, même si sa descente allait en s'accéléralant. Poussée par le vent, elle fonçait droit sur la cime pointue des pins.

Elle esquiva le plus haut d'entre eux, commença à slalomer entre les arbres, mais plus elle en évitait, plus il en surgissait, de toutes tailles, sombres et menaçants. Ses bottes écrasèrent des branches, les collisions se multiplièrent, la ralentissant dans sa course insensée vers cet amas de verdure.

Combien de fois son casque fut-il rayé, griffé, éraflé ? Combien de fois sa combinaison fut-elle déchirée, sa peau lacérée par des aiguilles aussi dures que des ongles de sorcières ? Atteindrait-elle le sol autrement que sous forme de hachis ? Les crissements, les craquements se multipliaient, et elle avait l'impression d'abandonner chaque fois derrière elle de nouveaux lambeaux de chair. Soudain, tout s'arrêta.

Tâchant de rassembler ses esprits, Bree se retrouva accrochée par les aisselles tel un pantin désarticulé. Une neige poudreuse flottait dans l'air, formant de minuscules arcs-en-ciel où venait se prendre le

soleil. Une branche la fouetta brusquement, comme pour la réveiller.

Parmi ses couteaux, il s'en trouvait un de forme incurvé destiné à la débarrasser du harnais qui la retenait prisonnière. Elle se mit au travail, mais ce ne fut pas aussi facile que le prétendaient les manuels. Les muscles tendus, elle s'arc-bouta contre le tronc pour ne pas risquer de tomber comme une pierre sur le sol, une fois libérée.

Elle choisit sa zone d'atterrissage, cinq mètres plus bas, et sauta. Le choc fut rude, mais elle se laissa rouler sur le côté comme on le lui avait enseigné, et aboutit dans un buisson plein de neige. Elle ouvrit aussitôt son masque, mais garda son casqué, sortit son 9 mm et attendit. Elle avait provoqué un tel remue-ménage que toute la forêt devait être au courant de son arrivée à dix kilomètres à la ronde.

Sa respiration ressemblait au grondement du tonnerre ; et ce n'était rien à côté des battements de son cœur. Cependant, autour d'elle, elle ne percevait qu'un silence de mort. Pas un son, pas un cri. Pas encore.

Elle ouvrit le sac en plastique qui protégeait sa radio, appuya sur le bouton de transmission et énonça à mi-voix :

— Scarlett ! Ici Banzaï.

Elle relâcha le bouton, écouta. Rien. Elle recommença :

— Scarlett ? Banzaï. Tu me reçois ?

Cette fois, elle perçut un double déclic. Son cœur bondit, et elle faillit sauter de joie. Deux clics signifiaient oui, trois, non. Si Cam se contentait de cliquer, c'était qu'elle ne se sentait pas assez en sécurité pour parler. Bree risqua cependant une nouvelle question :

— Tu vas bien ?

Trois clics.

Aïe ! Cam était-elle blessée ou encerclée par les Nord-Coréens ? Ou les deux ?

— Je viens te chercher. Je sais où tu es.

Du moins, elle s'en doutait. Mais il fallait rester positive, garder la foi. Elle guetta une réponse, mais rien ne vint. Plus un seul clic.

C'était le moment d'alerter le reste de la troupe.

— Iris ! Ici Ailes acérées un.

Parasites.

— Iris ! Ailes acérées.

Grésillements.

— Répondez... Ici Ailes acérées.

Rien.

Elle essaya encore trois fois sans plus de résultat.

Le cœur gros, elle considéra les arbres qui l'entouraient. Au-delà s'élevaient de hautes collines qui ne favorisaient pas les communications. Du pouce, elle alluma la balise qui la signalerait à tous ceux qui pourraient la chercher. Y compris l'ennemi. Tant pis,

elle devait prendre le risque. Comment motiver des équipes de recherche si tous vous croyaient morte ?

Elle garda le bouton enfoncé aussi longtemps qu'elle le put. Deuxième condition préalable à l'envoi d'une équipe de secours : la localisation. Dès qu'elle aurait établi un contact radio, elle transmettrait sa situation. Son GPS portable permettrait de trianguler trois satellites pour calculer sa position à quinze mètres près. Digne de *Star Trek*. Dommage qu'elle ne puisse programmer l'unité pour se faire « téléporter » jusqu'à la base de Kunsan.

Une douleur cuisante la ramena à la réalité présente : elle était couverte de bleus et d'égratignures, et souffrait d'un violent mal de tête. Son blouson ainsi que sa combinaison présentaient de multiples déchirures, et la neige qui lui tombait sur la nuque la faisait frissonner. Mais avant de se préoccuper de ses blessures, elle devait d'abord effacer toute trace de son atterrissage. Inutile de mâcher le travail aux Nord-Coréens lancés à leur recherche.

La respiration sifflante, elle se mit en devoir de récupérer son parachute. Elle déchira la soie pour l'arracher aux branches et la roula en boule serrée. Cela pourrait s'avérer utile si elle avait besoin d'une couverture ou d'un abri pour la nuit. Elle sortit de son équipement de secours une paire de gants de laine et un bonnet vert olive, passa en revue les médicaments dans leur trousse, tria ses cartes de la région. En revanche, elle cacha dans un buisson ce dont elle estimait n'avoir plus besoin : canot de sauvetage, parachute secondaire et casque. Elle vérifia que son pistolet était chargé avant de le ranger dans son étui. Enfin, aidée de sa boussole, elle partit en direction des collines où elle avait vu Cam disparaître.

Elle courut tout l'après-midi, ne s'accordant que quelques pauses le temps de s'assurer qu'elle n'était pas suivie ou de reprendre un peu son souffle. Le terrain accidenté n'était pas de tout repos. Elle escaladait, sautait, se courbait. Mais elle ne se décourageait pas, quand bien même Cam ne répondait plus depuis longtemps à ses diverses tentatives de contact. Elle avait l'impression de livrer une course contre la montre et elle tenait bon en pensant à ce qu'elle ferait dès qu'elle aurait retrouvé son amie. Il faudrait d'abord la mettre à l'abri, la soigner si elle était blessée, puis organiser leur survie en attendant les secours.

Le silence avait beau être total, elle avait de plus en plus le sentiment d'être observée, surveillée, et cela lui flanquait la chair de poule. Pour la centième fois, elle s'immobilisa, examina le paysage désolé qui s'étendait à perte de vue. Un oiseau solitaire chantait avec conviction ; un corbeau croassa. Mais rien ne bougeait, rien ne prouvait qu'un être humain se trouvait dans les parages. C'était juste une vague sensation qui ne la quittait pas. Elle se remémora les photos

de ces soldats maltraités dans les camps nord-coréens et s'efforça de les chasser de son esprit. Elle but quelques gorgées d'eau à sa gourde tout en étudiant les collines qui se rapprochaient enfin. Encore un petit effort et elle y serait.

À la tombée de la nuit, elle fut obligée de s'arrêter. Le froid devenait de plus en plus intense. L'odeur des pins lui emplissait les narines. Mais pas la moindre odeur de feu ni d'aucune activité humaine. L'oreille dressée, à l'affût du moindre murmure, elle jeta un dernier regard autour d'elle, scrutant la semi-pénombre avant que la nuit n'avale tout. Rien, personne. Pourtant, elle n'était pas seule, elle le savait.

Elle ralluma sa radio.

— Scarlett, c'est Banzaï.

« Cameron Adèle Tucker, tu vas me répondre, oui ou non ? » lui ordonna-t-elle en silence.

Jamais elle n'avait autant désiré entendre une voix à l'autre bout de la ligne. Le vent soufflait dans les hautes branches des pins ; les étoiles commençaient à scintiller, de cet éclat glacé si typique des ciels d'hiver.

— Scarlett, tu es là ? reprit-elle à voix basse.

Elle attendit, le cœur battant.

— Ici Banzaï. Tu me reçois ?

Rien que quelques parasites. Cam avait peut-être éteint sa radio pour la nuit, ou bien ses batteries étaient à plat.

C'est alors que... trois déclics !

Trois ? Bree se sentit défaillir. Mauvais signe. Elle avait envie de reprendre la parole, de poser un million de questions à Cam mais, si son amie pouvait parler, elle le ferait.

— Accroche-toi, ma grande. J'arrive.

En général, la radio fonctionnait mieux la nuit. C'était le moment de lancer une nouvelle tentative générale.

— Allô ? Il y a quelqu'un ? Me recevez-vous ? Ici Ailes acérées un.

Elle répéta plusieurs fois le message dans l'espoir d'être entendue, même si on ne pouvait lui répondre, comme lorsque les montagnes vous empêchent d'établir une liaison correcte par téléphone mobile.

Derrière elle, une brindille craqua. Bree fit volte-face en sortant son pistolet. Trois paires d'yeux brillaient entre les arbres.

Des yeux jaunes. Fixes. Animaux. Ils la regardaient avidement et leurs corps se devinaient à peine dans l'ombre. Des loups ? Non, trop petits. Sans doute des renards ou des coyotes. Ou des chiens sauvages. Oui, cela ressemblait plutôt à des chiens. Quoi qu'il en soit, elle ne leur servirait pas de dîner.

L'un d'entre eux gémit doucement, puis se lécha les babines. Il

avait faim.

— Allez, ouste ! chuchota-t-elle. Filez !

Ils ne bougeaient pas, aussi prit-elle l'initiative.

Sans cesser de les viser, elle entreprit de reculer doucement. Il ne s'agissait pas non plus de les faire aboyer. Cela s'entendrait à des lieues à la ronde. Comme ils la suivaient, elle ôta la sécurité de son arme. Le cliquetis que cela produisit suffit à effrayer les animaux qui s'égaillèrent dans l'obscurité.

Alors, Bree abaissa son pistolet et se rendit compte qu'elle avait les doigts crispés. Elle les aurait tuées, ces bestioles. Perdre des balles pour si peu ! Donner l'alerte à l'ennemi... Elle se laissait trop facilement impressionner.

Tentée de se remettre en route malgré la nuit, elle vérifia de nouveau sa boussole. Mieux valait avancer que se laisser obnubiler par la faim, la fatigue, la douleur et la peur.

Elle ne vit pas le fossé, et roula en contrebas jusqu'au bord d'un torrent. Certainement glacé. De quoi l'achever.

Moins une. Alors qu'elle recevait encore de la terre et des cailloux sur la tête, elle s'accrocha à une racine pour se relever, puis remonta la pente en jurant intérieurement. En dépit de son entraînement et de tous les sports qu'elle pratiquait, elle se sentait lourde et maladroite, comme si toute souplesse avait quitté son corps.

Claquant des dents, elle se demanda comment se réchauffer un peu. Impossible de faire du feu, c'était trop risqué.

Le parachute. La soie ferait un excellent coupe-vent. Elle avait appris cela au cours de ses entraînements de survie et, entre autres, d'un stage particulièrement éprouvant au cours duquel elle avait subi interrogatoires, coups, sous-alimentation, puis évasion et quatre jours de fuite à travers les montagnes Rocheuses. Elle était fière d'avoir réussi, mais ne recommencerait jamais... Du moins l'avait-elle cru... Aujourd'hui, elle se félicitait d'y avoir participé. Cela lui sauverait peut-être la vie.

Elle se blottit sous un abri de broussailles qui sentaient bon la résine, et s'enroula dans la toile multicolore. Son corps s'abandonna, mais pas son esprit. Les images se bousculaient sous son crâne ; elle voyait le visage de ses parents, la tête qu'ils feraient en apprenant qu'elle avait disparu. Ils devaient être déjà au courant, du reste. On devait en parler sur toutes les chaînes d'informations, sur Internet : deux femmes aux mains de l'ennemi. Bree s'efforça de fermer les yeux et leur expédia un message mental : *Je suis vivante. Vivante !*

Un hibou hululait dans le lointain, mais c'était bien le seul signe de vie qu'elle percevait pour le moment. La nuit était d'un noir quasi poisseux.

Et Bree avait peur, comme lorsqu'elle était petite et qu'on

éteignait toutes les lampes. Qui aurait cru qu'un capitaine de l'aviation américaine, un pilote de F-16, avait peur du noir ?

Pour couronner le tout, elle se rendit compte qu'elle serrait son pistolet contre son cœur. Tel un nounours de métal, peut-être ?

Progressivement, le sommeil l'emporta sur la faim et la douleur. Elle était la proie d'un rêve sans queue ni tête quand, soudain, elle s'éveilla en sursaut avec l'impression de glisser sur la glace. Des craquements de branchages, des aboiements. Les chiens sauvages ! Ils l'avaient suivie. Fini la sieste.

Elle se releva, examina l'aiguille lumineuse de sa boussole, et se remit en chemin tout en cherchant à tâtons un bâton assez long pour chasser les animaux qui auraient la mauvaise idée de s'approcher trop près. Cela ferait moins de bruit, et le résultat serait le même qu'avec un pistolet.

L'aube se levait sans tambour ni trompette. Une lumière grisâtre qui commença par raser l'horizon, puis transforma la nuit en ciel de plomb.

Bree mourait de faim. Le premier comestible qui lui tomberait sous la main ferait l'affaire, mais elle ne voyait que des feuillages inconnus, des baies qui pouvaient bien être empoisonnées. Aussi parvint-elle à se convaincre qu'elle n'avait aucune envie de dévorer un arbre entier, qu'elle préférerait de saines nourritures terrestres, genre pizza dégoulinante de mozzarella, esquimaux glacés... avec des copeaux de chocolat !

L'évocation était si saisissante qu'elle en eut l'eau à la bouche. Elle s'aperçut soudain qu'un condiment inattendu venait de se mêler à son repas virtuel : une odeur d'ail qui lui chatouillait les narines, parfumée, insistante. Cela lui rappelait les soupes orientales que concoctait sa grand-mère. À l'époque, elle n'y tenait pas vraiment. Aujourd'hui, elle aurait donné n'importe quoi pour en avaler un grand bol.

Allons, le moment était mal choisi pour penser à cela. Elle se réfugia sous un rocher qui lui offrirait un abri temporaire et renifla de nouveau. L'odeur était bien là, indiquant un village à proximité, ou un camp. Elle but un peu d'eau, réfléchit un long moment, puis ralluma sa radio.

— Scarlett, Banzaï, murmura-t-elle.

Elle compta jusqu'à cinq et reprit :

— Scarlett, c'est Banzaï.

Deux clics lui parvinrent sur fond de parasites. Deux magnifiques déclics. *Merci !* Bree ferma les yeux et poussa un soupir. Cam l'avait entendue. Elle avait survécu à cette nuit.

— J'arrive ! souffla-t-elle. Je ne suis pas loin. Ne bouge pas. Il y a du monde dans le coin. Un village, je crois.

Trois clics lui répondirent. Trois ? Bree regarda la radio. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Et si Cam était déjà aux mains des villageois ? Et si elle était blessée, trop mal en point pour répondre ? À moins que ces gens ne lui aient porté secours ? Dans ce cas, tout espoir n'était pas perdu. Qui sait s'ils n'allaient pas l'aider elle aussi ? Pourquoi pas ? Leurs deux pays n'étaient pas en guerre.

Quoique...

Elle entendit un faible aboiement, un grognement plutôt. Encore ces chiens.

Ainsi, ces maudites bêtes n'avaient pas perdu sa trace ! D'ailleurs, qui lui disait que c'étaient des chiens sauvages, ou des coyotes version coréenne ? Et s'il s'agissait d'animaux dressés à la chasse ? Dans ce cas, son instinct ne l'aurait pas trompée : quelqu'un savait où elle se trouvait et surveillait ses moindres mouvements.

S'il ne s'était agi que d'humains, elle aurait pu rester cachée dans son abri en attendant que l'alerte passe. Mais on ne trompait pas le nez des chiens. S'ils furetaient dans les parages, ils la repéreraient inmanquablement.

Mieux valait donc opter pour la fuite.

Tous les muscles de son corps se révoltèrent contre l'effort qu'elle leur imposait de nouveau, et elle se mit à transpirer en dépit du froid qui lui engourdissait le visage. Apercevant un petit ruisseau, elle fonça dedans, sachant que c'était le meilleur moyen de brouiller la piste, même si elle devait s'y geler les orteils. Malheureusement, les chiens apparurent peu après, efflanqués, la langue pendante, les yeux brillants, tout excités. À croire qu'ils s'amusaient bien. La chasse au Yankee était-elle ouverte ? À moins que ce ne soit buffet pour tous...

Suivie d'une meute braillarde, Bree sauta sur la rive opposée. Au lieu de la décourager, le danger décuplait sa volonté. Il ne serait pas dit que le capitaine Maguire avait reculé devant l'ennemi !

Pourtant, elle s'arrêta net quand elle entendit le moteur d'un camion à proximité. Une route ? Où ça ? Avant de se poser davantage de questions, elle roula sous un buisson. Inutile de foncer tête baissée dans un piège. Elle attendit un instant, puis sortit son pistolet et se releva prudemment. Elle tremblait de froid, mais au moins, le flot d'adrénaline qui l'avait submergée avait eu raison de sa fatigue. Un petit coup de terreur et ça repart... Cela dit, elle ne recommanderait la recette à personne. Question de santé.

Les chiens l'avaient encerclée et dérapaient sur le sol gelé, mais personne ne semblait pressé de récupérer leur proie. *Même si vous croyez que tout est perdu, que vous n'avez plus une chance de vous en tirer, ne révélez jamais votre présence.* Elle avait appris cela durant ses stages de survie. Combien d'anecdotes leur avaient été ainsi

rapportées, racontant l'histoire de fugitifs cachés dans des arbres qui avaient échappé à des troupes entières lancées à leur poursuite ? Quoi qu'il arrive, elle resterait là tant qu'on ne l'en arracherait pas de force.

Le camion s'arrêta. Une portière claqua. Puis une autre. Elle entendit des voix masculines. Elle comprenait un peu le coréen, assez pour commander un dîner au restaurant, mais pas suffisamment pour suivre un discours. Toutefois, les intonations suffisaient souvent à vous permettre de saisir le fond.

Une truffe humide fouillait les buissons. Bree la chassa d'une claque qui fit reculer l'animal d'un bond. Mais les pattes maigres continuaient de l'encercler, les gueules d'exhaler une buée blanche.

Bip, bip, bip. D'où venait ce bruit ? Une voix s'éleva, rapide et sèche. Bree comprit alors qu'elle venait d'entendre la sonnerie d'un mobile.

De tout ce qui se dit, elle ne saisit qu'un mot : Yankee.

Pas de doute. Ils savaient qu'elle était là.

Les pas lourds se rapprochèrent. Bree s'aplatit au sol. Une éternité parut s'écouler. Elle avait envie de se gratter le nez.

Des brindilles craquèrent tout près. Un homme toussa. Une odeur de cigarette flotta dans l'air. Bree demeurait figée dans sa position initiale, osant à peine respirer, priant pour qu'il ne laisse pas tomber de la cendre sur sa peau.

Le mégot encore rougeoyant atterrit sur la neige à quelques centimètres d'elle. Sans bouger la tête, elle leva les yeux, car une main écartait les buissons qui la protégeaient.

Lorsque des doigts accrochèrent son col, elle se retourna brusquement et, d'une clef apprise au karaté, envoya l'homme voltiger dans les airs.

Le temps que les autres réagissent, elle bondissait du buisson et s'enfuyait comme une dératée.

Chapitre 3

Bree fila vers les pins. Le seul moyen d'échapper au camion consistait à choisir un terrain trop accidenté pour qu'il puisse manœuvrer.

Dun coup d'œil par-dessus l'épaule, elle constata que l'homme qu'elle avait attaqué restait étalé au sol, tressautant comme un poisson hors de l'eau, tandis que son camarade regardait autour de lui d'un air ahuri. Il ne s'attendait sûrement pas que le « Yankee » soit une femme.

Elle enfonça son bonnet sur son crâne et, son arme à la main, elle remonta la pente. Ses adversaires portaient des parkas civiles, et non des uniformes. Ce n'étaient donc pas des soldats, du moins à première vue. Mais rien ne les empêchait de la capturer, de l'enfermer, de la secouer ce qu'il fallait pour lui soutirer des aveux complets qui passeraient ensuite sur toutes les télévisions du monde. Aussi ne dirait-elle rien. Pas question.

Des aboiements interrompirent ses pensées. Les chiens s'étaient lancés à ses trousses et la rattrapaient en jappant de joie. L'un d'eux faillit la saisir au poignet, mais elle s'en débarrassa d'un coup sur la truffe :

— Bas les pattes, Médor !

Le camion les suivait de près. *Non !* Si elle tombait entre les mains de ces gens, qu'adviendrait-il de Cam ?

Un autre chien bondit sur elle, enfonça les crocs dans sa manche à laquelle il se suspendit de tout son poids. Elle tentait encore de se dégager lorsqu'un deuxième animal lui sauta sur le dos, lui faisant perdre l'équilibre. Elle s'affala en avant, et la douleur fut si violente qu'elle lui arracha des larmes. Mais elle n'allait pas abandonner pour autant !

Elle frappa les chiens avec la crosse de son pistolet. L'un d'eux s'enfuit en glapissant, et l'autre finit par l'imiter.

Le camion se rapprochait. C'était un véhicule blanc tout-terrain, qui écrasait les buissons comme des fétus de paille.

Bree se réfugia au cœur d'un bosquet encerclé de larges troncs. « Essaie donc de te faufiler là-dedans ! », le nargua-t-elle silencieusement.

Ce qu'il fit, sans trop de peine. Le paysage parut s'ouvrir autour d'elle, comme ravagé par un incendie. Elle ralentit sa course, regardant frénétiquement autour d'elle à la recherche d'un endroit où

se cacher.

Serrant les dents, elle décida de fuir à terrain découvert, malgré les chiens, malgré le camion. Les animaux ne cessaient de la freiner. Elle en frappa un si violemment qu'il s'éloigna sans plus insister.

Un crissement emplit soudain l'air, suivi d'une sorte de froufrou. Elle sentit quelque chose s'abattre sur elle et crut d'abord qu'il s'agissait de branches d'arbres. Avant de comprendre que c'était... un filet ! Lancé d'une catapulte installée sur le toit du camion.

Prise comme une mouche dans une toile d'araignée ! Impossible de se dégager de cette fichue résille. Et les chiens qui gambadaient autour d'elle en aboyant furieusement...

Quatre hommes sautèrent à bas du camion. Elle reconnut les deux premiers. Petite consolation : celui qu'elle avait maîtrisé évitait son regard. Les nouveaux venus étaient également habillés en civils, notait-elle.

Elle essayait toujours de se dégager, mais les bords du filet étaient tellement serrés qu'il ne lui restait d'autre solution que le couteau. Sa lame eut beau avoir du mal à entamer l'épais cordage, Bree persévéra, taillant avec des gestes fébriles. Les deux nouveaux approchaient à grands pas. Ils n'allaient pas tarder à la faire prisonnière, et elle préférait ne pas imaginer la suite. Déjà, elle avait réussi à faire un petit trou, insuffisant, certes, mais il suffisait de l'agrandir...

Vite, vite ! Le visage en nage, elle tirait sur les mailles pour tenter de les déchirer, en vain. Le bonnet de laine lui brûlait le front. Pourtant elle progressait : encore quelques tentatives et elle serait libre.

— Jette ce couteau ! ordonna le plus grand des deux hommes.

Le cœur serré, elle constata qu'il parlait parfaitement sa langue. Il avait dû faire ses études en Occident.

Feignant d'obtempérer, elle posa discrètement la main sur son pistolet, dans sa poche. Jamais elle ne se rendrait.

Elle ôta la sécurité, et attendit que les deux hommes arrivent à sa portée. L'un d'eux avait tout du malabar, très fort et très bête, mais il était armé d'un fusil-mitrailleur, pour l'instant dirigé vers le sol, Bree savait toutefois qu'il ne fallait pas s'y fier.

Le plus grand devait être le chef. Il arborait une parka de meilleure qualité, et offrait un visage plus amène, presque noble. De cette noblesse des dictateurs, toujours prêts à se servir avant les autres.

Tous deux s'arrêtèrent à quelques pas d'elle.

— Je ne m'attendais pas à quelqu'un comme vous, avoua le grand.

« Moi non plus », songea-t-elle. Il fit signe aux deux autres de les rejoindre.

— Ça ira, reprit-il, même si vous êtes une femme.

Ça ira ? Et puis quoi encore ? Elle vit l'homme glisser quelque chose dans la main des deux autres hommes. Pardon ? Il venait de les payer, ou quoi ?

À croire qu'elle n'était qu'une denrée sur le marché. Les types sourirent, apparemment contents de la transaction. Avec leurs mains calleuses et leurs vêtements ordinaires, ils avaient l'air de paysans ; sans doute des gens du coin. Ils s'éloignèrent en sifflant leurs chiens qui leur emboîtèrent le pas sans se faire prier.

Le chef quant à lui examinait le trou qu'elle avait fait dans le filet en secouant la tête comme s'il avait affaire à une enfant désobéissante. Il n'était pas au bout de ses peines...

Elle commença par une tentative de conciliation :

— Si vous me remettez à mes supérieurs, vous recevrez une récompense.

Sauf que la radio ne transmettait pas au-delà de ces collines, mais c'était une autre histoire.

— Prêtez-moi votre téléphone, je vais les appeler.

— Non.

— La convention de Genève stipule que le droit des prisonniers de guerre...

— Vous n'êtes pas un prisonnier de guerre.

« Tu m'en diras tant », faillit-elle lui rétorquer.

— Je vais vous sortir de ce filet. Jetez votre arme.

Il rêvait ou quoi ? Bree resserra les doigts sur son pistolet.

Le chef adressa un bref signe de la tête à son acolyte qui leva son fusil-mitrailleur. Elle entendit le déclic de la sécurité qui se libérait, aperçut la ligne d'un rayon infrarouge qui vint se poser entre ses deux yeux. Elle déglutit.

— Bon, ça va !

Toutefois, elle prit son temps. Chaque petit geste de résistance avait son importance – encore une leçon apprise pendant les stages de survie. Elle finit cependant par ouvrir la main, et le 9 mm tomba devant ses pieds.

Le malabar s'approcha et attrapa le bord du filet – il ne se donna même pas la peine de ramasser le pistolet. En grognant, il souleva l'ensemble assez haut, attendant qu'elle passe devant lui. Feignant de trébucher, Bree se pencha en avant, en profita pour ramasser deux poignées de terre qu'elle leur lança à la figure.

Tandis qu'ils s'essuyaient les yeux, elle récupéra son arme et détała.

Jamais elle n'avait filé aussi vite. Il n'y avait pas beaucoup de neige par ici, pourtant, la mince couche qui recouvrait le sol suffit à ralentir sa course. Les coudes au corps, elle faisait son possible pour

battre son propre record, mais ses poumons eurent tôt fait de la brûler, son corps se mit à trembler d'épuisement. Peu à peu, les chocs endurés, les efforts accumulés, les blessures reçues, la faim qui la tenaillait eurent raison de sa farouche énergie. Ses poursuivants ne tarderaient pas à la rejoindre ; inutile de vérifier d'un coup d'œil, elle savait ce que signifiaient ces pas lourds à proximité.

Et le camion qui suivait ! Cette fois, elle pivota sur ses talons, fit feu dans les pneus. La poussière ne lui permit pas de vérifier si elle avait atteint son but. Déjà elle dirigeait déjà son arme vers le malabar, qui était plus près qu'elle ne le pensait.

Il la rejoignit, tendit la main en avant, et lui enfonça son bonnet de laine sur les yeux. Un instant aveuglée, elle appuya sur la détente au moment précis où son adversaire la désarmait. Le coup la fit sursauter, mais elle n'en reprit pas moins volte-face pour fuir, tout en regrettant son pistolet. L'homme avait sur elle des avantages : avant tout, il était bien nourri. Cette fois, il agrippa son blouson à pleines mains.

Elle tira sur la fermeture pour s'en débarrasser, quitte à lui abandonner tout son équipement, tel un loup prêt à se ronger la patte pour s'extirper d'un piège. Malheureusement, elle trébucha, et l'autre en profita pour lui faire un croche-pied.

Une grêle de coups s'abattit sur son visage, mais peu lui importait. Ce type allait l'immobiliser, la tuer, peut-être. Ne pas se laisser faire, ne pas se laisser capturer...

Elle se débattait follement, utilisant ses poings et ses jambes, comme elle l'avait appris dans ses cours d'arts martiaux. Elle parvint même à se libérer quelques secondes, avant que le malabar la plaque au sol, sur le ventre. Le souffle coupé, elle se laissa retourner comme une crêpe, et le cueillit d'un coup de talon dans le menton. Du coin de l'œil, elle le vit basculer en arrière. Elle se remit debout en un éclair et repartit à toute allure.

Autour d'elle, le sol jaillissait et crépitait sous les balles. Ils lui tiraient dessus !

Quelque chose lui heurta le mollet, comme une gifle, et sa jambe se déroba sous elle. Elle roula au sol en se tenant le genou, leva la main et s'aperçut qu'elle était pleine de sang. Une violente douleur la transperça. « Mon Dieu, non ! supplia-t-elle. Je ne veux pas mourir. Pas maintenant. »

En rampant, elle tâcha de continuer à avancer, s'effondra, recommença. D'innombrables regrets lui traversèrent l'esprit, toutes ces choses de la vie qu'elle ne connaîtrait jamais : l'amour, le mariage, les enfants. Elle pensa aux amis qu'elle ne reverrait plus, aux endroits qu'elle ne visiterait pas, au chagrin de ses parents lorsqu'ils recevraient la visite d'un officier...

— Madame Maguire, nous avons le regret de vous annoncer...

Bree se traînait en haletant. Les souliers des deux hommes apparurent dans son champ de vision. Le malabar l'attrapa au collet, la redressa brutalement. Elle lui écrasa le pied du talon, et s'apprêtait à lui enfoncer le coude dans le ventre quand il esquiva le coup et la saisit par les épaules. Un objet froid se plaqua contre sa tempe.

Le canon de son pistolet.

Bree s'immobilisa. L'autre homme se posta devant elle. Quoi qu'il fasse, elle résisterait. Jusqu'au bout. Survivre avant tout. Du reste, ces deux là l'auraient abattue depuis longtemps s'ils s'étaient moqués de l'avoir vivante. Elle tiendrait le coup le temps qu'on vienne à son secours. « Parce que, je ne vais pas pouvoir t'aider, Scarlett, songea-t-elle. Désolée. »

Face à elle, deux yeux noirs étaient rivés aux siens. L'homme s'approcha d'elle, armé d'un objet étrange. Une seringue hypodermique.

— Il y aura une belle somme pour vous si vous me relâchez saine et sauve, insista-t-elle dans un souffle. Beaucoup d'argent. Prenez le papier dans ma poche. Lisez-le.

— C'est vous que je veux, pas votre argent.

Bree voulut se débattre, mais le malabar la rappela à l'ordre en appuyant le canon de son arme contre sa tempe. Elle ne put s'empêcher de gémir lorsque l'aiguille s'enfonça dans son bras. Ça brûlait. Aussitôt, la tête lui tourna.

Les jambes en coton, elle eut l'impression de s'enfoncer dans un sol spongieux, et de flotter... de flotter...

L'homme rangea sa seringue, et aboya un ordre au malabar. Il n'avait pas dû apprécier de devoir tellement se dépenser pour capturer sa proie.

Elle sentit qu'on la soulevait. Quelques secondes plus tard, elle atterrissait à plat ventre à l'arrière du camion. Elle tenta de se relever, mais en fut incapable. Il semblait que ses membres ne lui obéissent plus. C'était tout juste si elle pouvait redresser la tête. Elle se trouvait sur un tas de paille et de balluchons, et aperçut dans un coin des harnais de métal.

Curieusement, le costaud lui tapota les hanches, comme pour l'inciter gentiment à vite tomber dans les pommes avant qu'il lui vienne des idées lubriques. En fait, il lui fouillait les poches. Il en sortit sa boussole ainsi que son matériel de survie, envoya promener son rouge à lèvres et la note de reconnaissance en quinze langues, puis s'essuya les mains comme s'il venait de toucher quelque chose de dégoûtant. Après quoi, il sortit du camion et claqua la portière.

Le foin lui tenait chaud, mais Bree sentait son genou la brûler, comme si un essaim d'abeilles s'y était accroché. Bizarrement ces

impressions restaient à fleur de peau et elle ne souffrait pas. En fait, elle ne sentait rien.

Pas plus qu'elle ne sentit ce que les hommes lui firent par la suite.

Ce fut tout juste si elle se rendit compte que les cahots de la route la ballottaient en tous sens.

Au prix d'un suprême effort, elle parvint à tendre les mains devant elle. Ses quatre mains. Non, les huit. Elle cherchait à s'agripper à quelque chose, mais ne parvint qu'à saisir le paquet le plus proche, une espèce de gros sac de pommes de terre. Tiède. Un corps.

Affolée, elle réussit à écarter la toile, et découvrit qu'il s'agissait... d'un pilote américain !

Ses doigts tremblants frôlèrent une joue froide. Elle avait beau ne distinguer ce visage qu'à travers une sorte de kaléidoscope, elle le reconnut tout de suite.

— Cam !

Elle ne put que saisir le col de son blouson avant de s'évanouir.

Chapitre 4

Bree jaillit de son rêve dans une aveuglante lumière blanche baignée de silence. Comme elle cherchait son souffle, elle crut s'entendre respirer dans un grondement de tonnerre. Son cœur battait à tout rompre.

Instinctivement, elle voulut tendre les bras, mais quelque chose l'en empêcha. Autour d'elle, des parois légères qui laissaient passer la lumière. Rien à voir avec le canot de son enfance, mais elle y était tout aussi piégée.

À vrai dire, il s'agissait d'une espèce de boîte lumineuse ; loin au-dessus, un plafond plein de tuyaux et de fils étroitement emmêlés. L'irrégularité des pierres qui le composaient suggérait qu'il s'agissait d'une cave ou d'un abri souterrain. À en juger par la pression dans ses oreilles, Bree en conclut que ce devait être assez profond.

Un cachot high-tech ?

Quelque chose dans ce genre sans doute. Elle était ligotée sur un lit étroit et ne portait plus sa combinaison de pilote mais une sorte de justaucorps en caoutchouc blanc plein de fils et d'elle ne savait quoi au juste. Dans quel but ? L'électrocuter ? Agir directement sur ses nerfs ? Son imagination échafaudait les plus terrifiantes réponses. Quoiqu'un épais brouillard habitât encore son cerveau, elle était au moins certaine d'une chose : elle n'avait mal nulle part. Malgré les chocs et les blessures, malgré la balle dans le mollet. Apparemment, aucune plaie n'était venue s'ajouter à la liste.

Elle avait la bouche affreusement sèche, et tenta de déglutir tout en réfléchissant à un moyen de s'en sortir. Ce ne serait pas la première fois qu'il lui faudrait échafauder d'invraisemblables plans pour se tirer de situations apparemment bloquées. Mais autant commencer par le commencement.

— Au secours ! cria-t-elle. Il y a quelqu'un ? Vous m'entendez ?

— Trop bien.

Le grand type qu'elle supposait être le chef se pencha au bord du caisson. Celui-ci devait se trouver sur une estrade, car elle n'aperçut l'homme qu'à partir des épaules.

— Laissez-moi sortir !

Il poussa un soupir, ajusta ses lunettes de protection.

— Je me demande ce qui me paraît le plus vain, de vos supplications ou des menaces de votre coéquipière.

— Où est-elle ? Ici ? Je veux la voir !

— Je l'ai fait piquer.

— *Piquer* ? hurla Bree.

Comme un vulgaire animal ?

— Juste pour l'endormir, précisa-t-il. Enfin, peut-être un peu plus profondément que d'habitude...

Il présenta une seringue à la lumière, fit gicler une goutte de liquide au bout de l'aiguille.

— Arrêtez !

Elle avait eu sa dose. À présent, elle voulait se battre, à armes égales, pas contre une pharmacie.

— Je vous dirai ce que vous voulez savoir, mentit-elle.

Voyant la main marquer une hésitation, Bree enchaîna pour gagner du temps :

— Nous faisons partie d'une patrouille de maintien de la paix. Nous n'avons rien contre vous. Nos nations ne sont pas en guerre.

— C'est vrai.

Il tapota la seringue, leva les yeux au ciel.

— Jouons franc jeu, capitaine. Nous avons au moins un point commun : notre répulsion à l'égard du gouvernement en place dans ce pays.

De nouveau, il leva la seringue.

— Attendez !

Elle toussa pour s'éclaircir la voix :

— Vous êtes un rebelle ?

Si elle avait affaire à un dissident, elle devenait otage, non prisonnier de guerre. Ce qui changeait tout. Elle pouvait dire adieu aux conventions de Genève.

— Je suis un scientifique. Mes recherches me conduisent parfois à employer la force pour me procurer des sujets d'étude, et il n'existe que peu d'endroits où trouver des jeunes gens en bonne santé que personne ne viendra réclamer. Vos patrouilles m'offraient là une rare occasion d'y parvenir tout en mettant le président dans un délicieux pétrin.

Dans le *pétrin* ? Il plaisantait.

— Un pétrin qui pourrait déclencher une guerre nucléaire ! répliqua-t-elle.

— Et alors ? Mon laboratoire est enterré plus profond que n'importe quel abri antinucléaire, et j'ai assez de provisions pour survivre à la fin du monde.

Le temps d'assimiler l'information, Bree secoua la tête.

— C'est vous ? demanda-t-elle. C'est vous qui avez abattu mon avion ?

— Ah, ça... D'après vous, comment est-ce que je m'y suis pris ?

Votre coéquipière m'a posé les mêmes questions. La réponse est oui. À l'aide de missiles tirés à l'épaule. Très faciles à trouver sur le marché parallèle. Et pas chers. Ne faites pas cette tête-là. J'y lis chacune de vos pensées, chacune de vos émotions. C'est pratique. Ainsi, je n'ai pas besoin de vous interroger. Vous me facilitez le travail.

« Tu vas voir, mon salaud ! riposta-t-elle intérieurement. J'ai une coéquipière à protéger, moi. » Une amie. Elle n'aurait jamais dû laisser abattre l'avion de Cam. Désormais, elle se sentait investie d'une mission qu'aucun obstacle au monde ne l'empêcherait d'accomplir.

— Allez, dodo ! reprit-il d'un ton enjoué.

Soudain, elle ne vit plus l'aiguille, mais elle sentit peu après un flot puissant jaillir dans ses veines.

— Pour être exact, ajouta-t-il, disons plutôt que je vais vous plonger dans un état comateux, biostatique, à proprement parler, même si vos fonctions biologiques ne s'en trouveront pas complètement arrêtées.

Il passa une main gantée sur le bord du caisson, comme s'il le trouvait magnifique.

— Le cryopod, expliqua-t-il avec respect. Il entretiendra votre température corporelle au niveau prévu, tandis que ces tubes empliront les parties creuses – estomac, intestins, poumons, etc. – de liquide sous-refroidi. De cette façon, vous continuerez d'exister, insensible au temps qui passe, tandis que le processus de vieillissement va tellement se ralentir que vous pourriez demeurer indéfiniment dans cet état.

Ses yeux brillaient de joie, comme s'il s'apprêtait à combler tous les rêves de sa patiente.

— Du moins, est-ce mon objectif une fois que j'aurai atteint le but de ma vie.

Une fois ? Parce qu'il n'avait pas encore réussi ? Bree se sentait entraînée dans une spirale obscure, mais il lui restait suffisamment d'adrénaline pour accélérer les battements de son cœur. Elle tenta de remuer les jambes pour se libérer. Bloquée par les liens, elle eut l'impression que ses os allaient lui percer la peau.

— Restez tranquille !

— À quoi jouez-vous ?

— Je veux vérifier à quel point j'en suis.

Un frisson d'effroi la parcourut devant la détermination fanatique de son interlocuteur.

— Ne vous inquiétez pas, poursuivit-il. Ça ne durera pas plus d'un jour ou deux. Une semaine tout au plus. Ensuite, je vous remercierai, et je vous renverrai auprès de ceux qu'on aura lancés à votre recherche. Mais assez parlé. Je vais me mettre en retard !

Un couvercle transparent descendit sur le caisson, et le

bourdonnement dans les oreilles de Bree changea d'intensité. Elle avait l'impression d'être dans le cockpit de son F-16. Ce qui avait quelque chose de rassurant. Au moins son ravisseur disposait-il de moyens technologiques décents. Avec un peu de chance, elle se réveillerait saine et sauve.

Pourtant, à peine le couvercle fut-il scellé qu'il se mit à vibrer. Tuyaux, aiguilles et fibres optiques semblèrent s'animer. Un tube descendit vers la bouche de Bree. Elle ferma les lèvres, tenta de tourner la tête, autant que le lui permettait le lien qui lui enserrait le cou.

Le scientifique tapa contre la paroi.

— Ne bougez pas !

Un gaz non identifié emplit l'habitacle. Cela sentait bon. *Encore une drogue.* Elle s'arc-bouta dans un cri silencieux. Elle n'avait pas envie de mourir, pas de cette façon, enfermée dans une cage de verre.

Résister encore et toujours, de toutes ses forces.

Elle retint son souffle, tandis que son cœur s'emballait. Ses yeux s'emplirent de larmes, et il lui sembla que sa poitrine allait exploser. Elle serra les poings, mais l'instinct de survie était trop fort et elle ne put s'empêcher de respirer plus longtemps.

Le sédatif fit immédiatement effet. Si elle s'endormait, elle se rendait. Pas question. Rester éveillée. *En vie.* Lutter de toute son âme, utiliser cette force vitale que son grand-père admirait tant chez elle.

Le tube se fraya un chemin entre ses lèvres serrées. Un liquide froid, vaguement salé, en coula. Bree commença par cracher, mais l'écoulement se poursuivait et elle fut bientôt submergée. Elle toussa, inhala le liquide par le nez, crut suffoquer, se débattit.

Quelque part, au-dessus d'elle, son ravisseur surveillait le cheminement des drogues dans son corps. Un jour ce salaud paierait, se promit-elle. Elle se vengerait ! Ce fut sa dernière pensée avant que l'obscurité absorbe la lumière.

Chapitre 5

C'était une belle nuit, à tout point de vue. La pleine lune illuminait les eaux de la mer d'Asie orientale qu'une faible houle faisait onduler, dessinant des motifs d'ombre et de lumière à la surface. Dans ses profondeurs se camouflait une longue silhouette noire et lustrée. *Le Serpent de mer*.

Sur l'écran de navigation de ce sous-marin de poche de type UV800, le littoral du royaume d'Asie apparaissait en trois dimensions, d'une absolue netteté. Le commandant Tyler Armstrong, de l'UCT, l'Union des Colonies de la Terre, l'étudiait en détail. Il avait quitté le bâtiment de guerre *L'Invincible* affrété par l'Union quatorze heures auparavant. Quatorze longues heures, songea Ty en frottant sa joue hérissée d'une barbe naissante. Mais *Le Serpent de mer* était un submersible espion, pas un navire de plaisance.

L'opération lui permettait de rester sous l'eau, ce qui était préférable lorsque l'on ne voulait pas se heurter à la célèbre mais brutale armée des Hans, protectrice d'un royaume aussi secret qu'isolationniste qui ne voulait rien avoir à faire avec le monde extérieur. Ty comptait juste passer la frontière incognito et s'éclipser tout aussi discrètement. Si tout se passait comme prévu, le prince Kyber, actuel souverain han, n'en saurait rien.

Heureusement, la profondeur à laquelle il évoluait aussi bien que sa silhouette effilée faisaient du sous-marin un élément pratiquement impossible à détecter. Pratiquement.

Durant la répression contre les terroristes des mers, appelée par la suite Guerre des pirates, la marine de l'UCT avait perdu deux de ces bâtiments ainsi que leurs six hommes d'équipage. Par chance, les pirates ne savaient ni les manœuvrer ni les entretenir, ce qui épargna au monde quelques catastrophes majeures. Pour se venger, les pirates torturèrent, puis tuèrent les membres des deux équipages.

C'était Ty qui avait découvert les corps.

Il repoussa les images atroces qui ne demandaient qu'à remonter à la surface. En tant qu'ex-commando marine engagé dans les SEAL, il avait appris à ne pas se laisser ronger par ce genre d'abomination. Au moins, ce soir, sa quête n'avait-elle rien de tragique. Il cherchait un trésor. Mission privée.

La légende prétendait que deux femmes pilotes disparues à la fin de la Guerre de la péninsule coréenne étaient encore en vie. Leurs

corps étaient censés être entreposés dans un abri souterrain désormais submergé par la mer d'Asie orientale qui, comme les autres océans, s'était peu à peu élevée au-dessus de son niveau au cours des deux siècles passés. Ty s'était toujours demandé pourquoi les deux prisonnières n'avaient pas été retrouvées et rendues à leurs familles. Il estimait inexcusable que personne n'ait jamais vraiment entrepris des recherches sérieuses. « Ne jamais laisser un homme en rade », telle était la devise de son unité. Si personne d'autre ne voulait le faire, il allait s'en charger.

« Tu n'es qu'un pillier de tombes, s'accusait-il. Tu adores escamoter des objets d'art au nez et à la barbe du prince Kyber. »

Il y avait en effet de cela, et Ty ne put s'empêcher de sourire à cette idée. C'étaient des hommes de son espèce qui avaient remonté à la surface des épaves oubliées, récupéré des millions perdus au fond de grottes, découvert les secrets des pyramides. Mais jamais encore personne n'avait arraché un être vivant aux mystères du passé. Ty voulait être le premier.

L'année passée, il avait découvert son nom parmi les premiers de deux listes de personnalités : celle des aventuriers mondialement reconnus, et celle des célibataires les plus courus de l'UCT. Pour cette dernière, du moins, il le devait davantage au poste de son père, chef d'état-major des armées de l'UCT, qu'à ses propres efforts – ou à leur absence – pour chercher l'âme sœur. Mieux valait donc se fier au jugement des magazines de sport qu'à celui des lecteurs de *People*. Il avait escaladé deux fois l'Everest, remporté une place d'honneur au raid pédestre sur l'Antarctique des JO de 68, surfé sur les vagues bouillantes sorties d'un volcan du Pacifique, fait du vol en chute libre depuis l'espace ; mais dès qu'il était question de mondanités, il trouvait toujours plus important à faire.

Ses dangereuses activités lui servaient d'excuse pour ne pas s'engager affectivement ; peut-être parce qu'il avait toujours eu la conviction qu'un autre destin l'attendait. Fallait-il mettre cette certitude sur le compte d'une imagination débordante ou d'un orgueil démesuré ? Toujours était-il qu'aucune des femmes qu'il avait rencontrées ne lui était apparue comme une possible compagne « permanente ». Et tant pis si la solitude en était le prix à payer. Il savait comment remplir les vides.

À commencer par ce genre d'expédition. Voilà des années qu'il souhaitait découvrir la vérité sur la légende de Banzai Maguire. Il en avait désormais les moyens grâce à un chef pirate dont il avait épargné la vie. Il ne comptait pas lui demander quoi que ce fût, mais, lorsque l'homme lui avait offert un plan détaillé des fonds sous-marins de la région, il n'avait pas pu résister. Il aurait fallu être fou pour refuser pareille aubaine. Sans cette carte, Ty n'avait pour ainsi dire

aucune chance de dénicher la crypte inondée où devaient reposer les deux pilotes disparues. Comme si cela ne suffisait pas, le pirate avait décrété qu'il était loin d'avoir réglé sa dette, et avait proposé la main de sa fille ainsi que quelques coffres de pierres précieuses. Son sauveur avait refusé l'un et l'autre, préférant garder un allié dans la région de Raft City, la ville flottante, même s'il espérait n'avoir jamais besoin de faire appel à lui.

Ty ouvrit le plan. Du plat de la main, il le fit scintiller en trois dimensions. À quoi ressemblait-il, ce royaume d'Asie ? D'aucuns prétendaient que ses habitants en étaient prisonniers. Selon d'autres, c'était le paradis sur terre. Rares étaient les voyageurs qui avaient pu s'y rendre depuis que les guerres coloniales de Bai-Yi, un siècle auparavant, avaient entraîné la rupture des liens économiques avec l'UCT. C'était l'un des ancêtres de Kyber qui avait mené la révolte. Les Hans avaient déclaré leur indépendance et fermé leurs frontières – qui ne s'ouvraient plus qu'en de rares occasions, par exemple pour laisser entrer une fiancée en vue d'un mariage royal. Mais celle-ci ne ressortait jamais pour raconter ce qu'elle avait vu.

D'impressionnantes roches submergées se dressaient autour du minuscule sous-marin. Ty ne put s'empêcher de grimacer devant les décombres des bâtisses détruites durant la guerre. Étonnant que personne n'ait encore songé à venir se servir, ne serait-ce que pour récupérer des pierres à bâtir. Partout ailleurs dans le monde, les carcasses du littoral englouti avaient été démantelées. Si Kyber n'avait pas fait le ménage, cela signifiait qu'on pouvait s'attendre à trouver de tout dans ces ruines, y compris les corps de deux pilotes.

Le fond de la mer s'élevait peu à peu vers le rivage. De l'index, Ty marqua sur la carte une ombre susceptible d'ouvrir sur la crypte qu'il cherchait. Un coup d'œil sur l'écran de contrôle le lui confirma. Les sédiments soulevés réduisaient la visibilité et la moindre erreur pourrait tourner au désastre : il serait capturé, son ADN vérifié, ce qui mènerait droit à son père, l'un des hommes les plus puissants – et les plus haïs – de la terre. Les répercussions politiques d'un échec seraient tellement incalculables que Ty préférait ne pas y songer.

Il gara le sous-marin de poche dans une grotte, non loin de l'entrée de la crypte. Ses moteurs continueraient à tourner en silence jusqu'à son retour.

Ty s'éloigna de la console pour rassembler son équipement, fixa des palmes à ses chaussures, commuta ses lunettes de plongée en mode vision de nuit. Son entraînement de SEAL lui permettait d'être opérationnel aussi bien sur terre que sur mer ou dans les airs. À force de mérite et d'honneurs, il était parvenu à se faire un prénom qui l'avait sorti de l'ombre de son père.

Une fois équipé, il se faufila dans un boyau coudé qu'il referma

derrière lui. Il carra les épaules, puis ouvrit une écrouille. La mer se rua vers lui, le cognant avec la hargne d'un boxeur. Il sentit une pression glacée là où les régulateurs de température de sa combinaison étaient un peu lents à réagir. De nouveau, il ajusta son masque et ses lunettes puis, d'un coup de reins, s'élança dans la direction qu'il s'était fixée.

En temps normal, deux hommes auraient dû se trouver à bord pour surveiller sa progression, mais, ce soir, il était seul. Un respirateur récupérait ses exhalaisons pour empêcher toute bulle indiscreète de remonter à la surface pour le trahir. En principe, il ne risquait pas grand-chose, car personne ne pouvait se douter de sa présence, mais cela ne l'empêchait pas de surveiller les alentours à travers ses lunettes à vision nocturne.

Il n'aurait jamais vu les piliers rocheux qui marquaient l'entrée de la crypte s'il n'avait su exactement ce qu'il cherchait. L'espèce d'édifice qu'il aperçut correspondait à ses points de repère. D'un coup de palmes, il contourna une saillie et se glissa dans un étroit passage. Il frôla une muraille aussi coupante que des lames de rasoir, avant de déboucher dans un espace plus dégagé que l'eau ne submergeait pas totalement. La surface scintillait au-dessus de sa tête. Son fusil de plongée à la main, il remonta lentement.

Il émergea, laissa l'eau se vider de son masque et de ses lunettes, puis examina la grotte obscure qui l'entourait. À l'origine, ce devait être une grande salle, mais les lieux se trouvaient dans un état pire que prévu. Le plafond, effondré en plusieurs endroits, formait des parois qui ne laissaient pas d'espace assez large pour permettre le passage d'un homme. L'objectif d'une caméra, peut-être... À moins que la bâtisse n'ait été ainsi conçue. Ses créateurs avaient emporté leur secret dans la tombe.

Ty se hissa sur la terre ferme, se débarrassa de son masque qu'il laissa pendre auprès de son arme tandis que ses palmes rejoignaient une poche sur sa hanche. Puis il étala sur toute la ligne de flottaison une pâte contenant des émetteurs d'alerte précoce sous forme d'ordinateurs microscopiques chargés de « dialoguer » avec le communicateur et les ordinateurs qu'il portait au poignet et à la ceinture. Quiconque franchirait cette ligne lui serait immédiatement signalé.

L'air lourd sentait le moisi. Le bruit d'un léger ruissellement lui parvint. Depuis combien de temps personne n'avait-il mis les pieds ici ? Tandis qu'il parcourait les lieux du regard, il perçut le poids de l'histoire qu'ils recelaient. Elles étaient là, ces deux pilotes. Qu'elles soient mortes ou vives, ce serait une grande découverte.

Il escalada un mur effondré, puis sauta dans une salle obscure, si vaste qu'il n'en voyait pas les parois les plus éloignées. Alors il

entreprit d'explorer les lieux section par section, commençant par une plate-forme qui, il s'en rendit compte ensuite, devait être un ancien mur. Les parois encore debout dissimulaient un caisson assez grand pour contenir un être humain.

Ty sentit les battements de son cœur s'accélérer. Cela lui rappelait les caissons qu'on utilisait autrefois lors des expériences de cryogénisation. À l'intérieur brûlaient de petites lampes. Il disposait donc encore d'énergie ? Ininterrompue depuis près de deux siècles ? Possible si le caisson l'auto-fabriquait. Ty allait-il découvrir un corps encore vivant ou une momie ? Il pariait plutôt pour cette dernière hypothèse, mais espérait le contraire.

Il s'en approcha à pas comptés, comme s'il se dirigeait vers l'autel d'une église. Une couche de sable recouvrait le cristal. De sa main gantée, il le chassa. Et ce fut bel et bien Banzaï Maguire qui apparut à ses yeux. Ainsi, elle existait ! Elle était vivante !

Tout en continuant de balayer le sable d'une main distraite, il contemplait le trésor qu'il venait de découvrir. Elle avait les yeux clos, de longs cils, des cheveux noirs et brillants encadrant un visage très pâle. Non, les photos qu'il avait vues d'elle ne lui rendaient pas justice.

— La Belle au Bois Dormant, murmura-t-il.

Cette gloire du passé représentait sans doute une légende aux yeux de bien des gens, mais lui y voyait avant tout une femme. Encore qu'il ne l'ait jamais reconnu ouvertement. Les psychologues des SEAL ne l'auraient pas admis dans leurs troupes de combat s'il avait avoué en pincer pour une morte, inconnue de surcroît. Mais lui la connaissait. Il l'avait rencontrée, aimée... en imagination. Du jour où il avait lu son histoire tragiquement interrompue dans l'encyclopédie relatant les guerres du XXI^e siècle que lui avait offerte son père, elle n'avait plus quitté son esprit.

Certes, il avait grandi depuis, quitté la maison familiale, achevé ses études, participé à une guerre, mais l'impression que Banzaï avait opérée sur lui ne s'était jamais démentie. Une Belle capable de se battre ? Non, ce ne pouvait qu'être une femme. Les années passant, son engouement avait tourné à l'obsession : il devait savoir ce qui lui était arrivé. Sans doute venait-il d'y parvenir.

La Belle allait-elle s'éveiller d'un baiser comme dans les contes de fées ? Ce serait trop facile. Ty posa sa trousse médicale sur le caisson. Par chance, il avait pensé à l'emporter !

Dans le silence ne résonnaient que les cliquetis de ses outils et de son arme. Jamais le caisson ne pourrait entrer dans le sous-marin. Il allait devoir en sortir son occupante. Il s'y attendait. Il n'avait qu'à la réveiller juste assez pour lui permettre de respirer seule. Il avait apporté un masque à oxygène supplémentaire pour le cas où il la

trouverait du premier coup. Bien vu. D'autant que l'eau glacée l'aiderait à conserver la température de son corps suffisamment basse pour ne pas provoquer de choc thermique. La réchauffer trop vite serait le plus sûr moyen de la tuer. En lançant le sous-marin à pleine vitesse, il lui faudrait six heures pour rejoindre *L'Invincible*. Là, il aurait accès à une infirmerie parfaitement équipée. Autrement dit, il s'agissait de garder Banzaï vivante jusque-là. Et peut-être sa coéquipière par la même occasion. Par chance, Ty avait suivi un cursus de cryobiologie à l'université avant de s'engager dans les SEAL.

Toutefois, la connaissance livresque ne remplaçait jamais la pratique. Il risquait de tuer les deux pilotes s'il les tirait de leur stase dans des conditions approximatives.

Avait-il seulement le droit de les sortir de là, d'ailleurs ? Ne ferait-il pas mieux de les y laisser ?

De nouveau, il étudia le visage de Banzaï. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait une personne plongée dans un sommeil artificiel ; elle aurait dû arborer une expression sereine, mais ce n'était pas le cas. Inutile d'être expert en interprétation des physionomies féminines pour deviner qu'elle exprimait colère et tristesse. Curieusement, il devinait qu'elle aurait pris le risque d'être réveillée de manière intempestive plutôt que de passer le reste de son existence, si on pouvait appeler ça ainsi, dans cette crypte sous-marine.

Ajustant ses lunettes de vision nocturne, il ne put s'empêcher de déclarer d'une voix quelque peu solennelle :

— Je vais trouver ta coéquipière, et je vous ramène toutes les deux à la maison.

À la maison. Sympa de dire ça, même si cela ne signifiait plus rien pour elle.

Ty se mit en quête du deuxième cryopod, rampa, escalada, arpenta tous les coins et recoins susceptibles de l'abriter. Bredouille, il inséra une microcaméra au bout d'une baguette flexible à travers les crevasses ouvertes dans la muraille, ce qui lui permit de voir là où il ne pouvait entrer. Les autres parties de la salle n'avaient pas aussi bien résisté que celle-ci, comme si l'eau de mer les avait un temps inondées avant de se retirer. Les bombardements avaient aussi causé de sérieux dégâts. Des poutrelles d'acier tordues écrasaient tout le matériel médical. L'autre pilote se trouvait là, Ty l'aurait parié. Toutefois, il avait besoin d'un équipement autrement plus sophistiqué pour examiner les lieux, ainsi que d'une équipe pour le seconder.

Il s'accroupit en soupirant. Ce ne serait pas cette fois-ci qu'il trouverait Cameron Tucker. Son amertume n'était pas aussi profonde que lorsqu'il avait découvert l'équipage mutilé du sous-marin, mais il se sentait tout aussi coupable, et le temps demeurerait son principal ennemi. Mieux valait sortir Banzaï de là au plus vite.

Il retourna auprès du caisson. À lui de s'assurer que les délicates opérations de réveil allaient s'engager à l'intérieur grâce à l'appareillage qui maintenait Banzaï en vie. Il n'interviendrait qu'en cas d'interruption du processus. C'était là que l'impatience pouvait se révéler dévastatrice. En dépit des progrès de la médecine moderne, la biostase n'était pas encore une science exacte. Néanmoins, on obtenait de meilleurs résultats en injectant des ordinateurs microscopiques dans le corps avant et après le coma. Du temps de Banzaï, la nanotechnologie n'en était encore qu'à ses balbutiements.

Ty rétablit le courant à l'extérieur du caisson, s'assit et attendit. Même si rien ne bougeait pour le moment, il savait que le processus de réveil avait commencé. Les changements ne s'opéraient pour le moment qu'à un niveau moléculaire. À l'intérieur du corps de la jeune femme endormie, les fluides glacés qui emplissaient ses organes commençaient à se réchauffer.

Le temps passait. Ty vit la peau de Banzaï perdre son aspect cireux, sa bouche se détendre. Elle avait des lèvres douces et pleines... et il en éprouva comme un choc. Elle était bien réelle. Banzaï Maguire. Une femme venue d'une époque lointaine, qui aurait dû être morte mais n'avait fait que dormir.

Lorsqu'elle avait fermé les yeux, l'Union des Colonies de la Terre s'appelait encore les États-Unis, cinquante étoiles blanches sur un drapeau, désormais remplacées par un motif global : sphère blanche sur carré bleu dans le coin gauche d'une bannière rouge.

Enfant, Ty, qui aimait déjà l'histoire, s'intéressait autant aux vols pour Mars qu'aux vieux bombardiers des guerres du XX^e siècle. À cette époque, le pays ne comptait pas de colonies, il ne couvrait pas la moitié du monde et se considérait encore comme une nation jeune.

Désormais, la paix régnait sur l'Union, mais n'était-ce pas au prix de certaines libertés ?

Tard dans la nuit, lorsqu'il partait en patrouille, il discutait avec les autres officiers, et ces hommes, sur qui pesaient d'incroyables responsabilités, ne cachaient pas leurs doutes.

Écrasées d'impôts, les colonies protestaient comme jamais depuis un siècle, et c'était bien sûr aux militaires de ramener l'ordre dans les contrées lointaines où grondait la révolte. Cela commençait par le boycott des marchandises de l'UCT, si bien que la bourse s'enflammait à New Washington. Alors on imposait un couvre-feu et *on* interdisait toute forme de réunions. Ce qui ne faisait qu'aggraver la situation.

Mais l'Union n'était pas l'unique source de mécontentement. Cela n'allait guère mieux du côté du Consortium Euro-Africain. Ce n'était pas parce que l'Occident ignorait ce qui se passait au royaume d'Asie, qu'il n'y avait pas le moindre trouble là-bas. Le monde était en pleine mutation, cela, Ty le sentait aussi sûrement qu'il sentait venir la pluie.

Après tant d'années de calme, l'UCT était-elle prête à affronter les tempêtes qui se profilaient à l'horizon ?

Ty avait posé la question à son père, le chef d'état-major des armées de l'UCT, Aaron Armstrong, un soir que, ayant tous deux un peu trop bu, ils s'étaient laissés aller à des réflexions qu'ils ne s'autorisaient pas d'ordinaire.

— Il est toujours surprenant de voir avec quelle rapidité la panique peut gagner une nation, observa son père. De tout temps, les peuples y ont été sujets. Cela dit, la panique peut être utile. En bien comme en mal. Cela ne dure jamais longtemps ; les esprits se calment bien vite, et en sortent raffermis.

Devant l'expression perplexe de son fils, il crut bon de préciser :

— Je ne fais que citer Thomas Paine, un patriote de la guerre d'Indépendance américaine.

Ty s'était demandé ce que son père buvait au juste.

— Tu crois que l'agitation peut être bénéfique à un pays ? demanda-t-il, surpris.

Un voile tomba sur le regard du général :

— Ce n'est qu'une citation, mon fils. Pas mon opinion.

Apparemment, il ne voulait pas trop s'avancer, et Ty n'insista pas. Dans sa position, il ne pouvait se fier à personne, pas même à son fils peut-être.

Le regard bleu d'Aaron Armstrong croisa celui de Ty.

— J'aime ce pays et je ne laisserai personne l'affaiblir. Jamais.

Ty leva son verre comme pour porter un toast :

— À Paine et à ses paroles. Puissions-nous y puiser des leçons bénéfiques... quand le besoin s'en fera sentir.

Il avala une gorgée de vieux scotch, soupira :

— Ça me rappelle l'expression : avoir dix dixièmes de vision rétrospective.

Son père haussa les sourcils.

— Dans ce cas, mieux vaut avoir une bonne paire de jumelles pour prévoir l'avenir. Malheureusement trop peu de gens en possèdent.

Il se leva plus lourdement que d'habitude, comme s'il portait le poids du monde sur les épaules.

— Bonne nuit, Ty.

Cette conversation avait eu lieu quelques mois auparavant. Bien des gens considéraient que les méthodes de « Harpon » Armstrong pour mater le terrorisme étaient brutales, tandis que d'autres le traitaient de colombe en habit de faucon, contraint d'utiliser la plus puissante armée du monde pour parvenir à instaurer la paix. Certains assuraient qu'il n'aspirait qu'à écarter le président pour transformer l'Union en dictature. Parfois, Ty se disait que moins il en savait, mieux

cela valait.

L'UCT était-elle prête à affronter les tempêtes à venir ?

En tant qu'officier, mais aussi que fils du général, il revenait à Ty d'y veiller. Penché sur le caisson, les poings serrés d'anxiété, il s'aperçut que les fonctions vitales de Banzaï avaient retrouvé de la vigueur. Lorsque son pouls fut régulier et qu'elle put respirer seule, il ouvrit le couvercle et entreprit de lui poser un masque de plongée sur le visage. À présent il fallait filer. Et sans perdre une seconde.

Comme il détachait les liens qui l'entravaient, elle entrouvrit les yeux. Ses iris étaient d'un vert lumineux, un effet des drogues certes, mais ils garderaient cette nuance. Qu'est-ce que ces yeux verraient du XXII^e siècle ?

Et en lui ?

Il aurait peut-être dû se raser.

— En route ! annonça-t-il à voix haute. Il est temps d'y aller.

Glissant une main sous ses épaules et l'autre sous ses genoux, il la souleva dans ses bras. Les yeux s'ouvrirent en grand, effarés, scrutateurs, et Ty se demanda si elle avait déjà compris ce qui se passait.

— Bienvenue, ma Belle au Bois Dormant, murmura-t-il en lui effleurant les lèvres.

C'est alors qu'un signal d'alarme retentit. Quelque chose avait alerté les émetteurs qu'il avait disposés un peu plus tôt.

Il entendit des remous à l'entrée de la grotte. L'adrénaline fusa dans ses veines tandis que des cris lui parvenaient. Les hommes de Kyber ! Qui d'autre cela pouvait-il être ?

Il disposait d'un quart de seconde pour décider d'emmener Banzaï dans sa fuite ou de l'abandonner sur place. Il choisit la première solution.

Une dizaine de soldats en armure noire jaillirent, et le mirent en joue.

— Vous là-bas, halte !

L'ordre avait été donné en hannois, ce dialecte adopté à travers tout le royaume d'Asie pour s'adresser aux Anglo-Saxons, une sorte de vieil anglais rapide et courtois. Quoique, en circonstance, ils eussent l'air rien moins que courtois. Ty eut juste le temps de plonger derrière un pilier, Banzaï toujours dans les bras.

Il s'accroupit, s'empara de son fusil.

— Je suis armé !

Pour toute réponse, un feu nourri de balles et de lasers arrosa les colonnes. Visiblement, sa réplique n'avait impressionné personne.

Il déposa Banzaï sur le sol, et se faufila derrière un autre pilier. C'était sur lui qu'on devait tirer, pas sur elle.

À plat ventre, il put enfin riposter dignement, et vida un chargeur

qu'il se hâta de remplacer.

Après un échange intense, les hommes n'avaient pas reculé d'un pouce. Au contraire. Ty n'aurait bientôt plus assez de munitions pour les maintenir à distance. La sueur qui inondait son front lui coula dans les yeux. Il s'essuya vivement. Même les blessés rampaient dans sa direction. Il visa de nouveau et... Rien. Hormis un déclic.

Ses adversaires comprirent aussitôt.

Ils n'attendirent pas pour le sortir de sa cachette à coups de poing. Il se recroquevilla pour tenter de se protéger le crâne. Malheureusement, cela laissait les reins à découvert.

Des éclairs lumineux exposèrent sous son crâne lorsqu'ils s'en prirent à son dos et à son ventre. La douleur était intense, surtout lorsqu'ils frappaient deux fois de suite au même endroit, ce qu'ils semblaient apprécier tout particulièrement.

Il avait entendu dire que dans ce genre de passage à tabac, le choc atténuait la souffrance. N'importe quoi ! Le prochain qui se risquerait à lui raconter de pareilles âneries trouverait à qui parler.

Et puis, il songea à Banzaï, sonnée, vulnérable derrière son tas de pierres. Qu'allait-elle devenir ?

La vision de ses yeux verts étonnés lui traversa l'esprit. Sans doute était-elle déjà morte. Cela vaudrait mieux, car si les monstres de Kyber s'en prenaient à elle...

Alors que Ty sombrait dans l'inconscience, une voix moqueuse lui chuchota qu'il n'avait découvert son trésor que pour se le voir aussitôt confisqué par les impitoyables gardes du dictateur le plus puissant du monde.

Comment la traiteraient-ils ?

Chapitre 6

- ... chute de tension...
- Température basse...
- Passez les vasoconstricteurs... vite !
- J'introduis des nanovasoconstricteurs, docteur.
- Surveillez la tension.
- Tension sous surveillance...

Bree écoutait les voix sans trop savoir depuis quand elle les percevait. Elle avait perdu conscience depuis... une durée indéterminée. Éternelle. Plongé dans un rêve houleux et boursoufflé...

Des mains puissantes la saisirent par les avant-bras, la soulevèrent, la redressèrent. Elle serait tombée si on ne l'avait retenue.

- ... Belle au Bois Dormant...

Elle connaissait cette voix qui tentait de l'arracher à son brouillard. Le doux nuage blanc qui flottait autour d'elle commença à se dissoudre. Elle aperçut des yeux d'un bleu étincelant, des dents blanches.

- Bienvenue...

Bienvenue où ? Était-elle partie longtemps ? L'homme semblait heureux de la revoir. Par un mystère aussi délicieux qu'inexplicable, elle aurait juré le connaître tout en ignorant de qui il s'agissait. Ce qui ne l'empêchait pas de vouloir l'embrasser. D'ailleurs, il se penchait vers elle, son souffle tiède lui caressait la joue. Impatiente, elle se rapprocha de lui, mais le nuage blanc se forma de nouveau, l'arrêtant dans son élan.

Une paume froide lui tapotait la joue :

— Pas dormir, ordonna une voix de nurse dans un jardin d'enfants. Ouvrir les yeux.

- ... conséquences de la stase... endormie trop longtemps...
- Certains ne se réveillent jamais.
- Gardez-la en vie.

Un timbre grave, cette fois. Masculin. Mais celui-ci provenait de la pièce, pas des souvenirs brumeux de Bree.

- Banzaï Maguire ne doit pas mourir.

Ne doit pas mourir ? Était-elle en train de mourir ? Cela faisait donc cet effet ?

Quelque chose lui enveloppait la bouche, c'était humide et froid. Comme si elle se trouvait sous l'eau. Elle s'arcbouta, essaya de

regagner la surface. Mais ne la trouva pas ! Pas d'air ! Une spirale d'effroi l'enserra, un étau oppressant. Elle se débattit, au bord de la suffocation. *Non !*

Elle respira de nouveau, et s'éveilla en sursaut. Elle se retrouva haletante, les yeux hagards, tel un poisson hors de l'eau.

— Elle est réveillée !

— Pouls quatre-vingt-cinq. Respiration de plus en plus rapide.

— Ralentissez-la !

— Un sédatif ?

La réponse provint d'une femme à l'accent britannique. Une voix que Bree connaissait bien :

— Non. C'est trop tôt. Je veux qu'elle se stabilise. Son corps doit se souvenir, à présent.

Le temps passait mais par à-coups, comme sur un DVD abîmé.

Peu après – Bree n'aurait su dire combien de temps après au juste – une main douce lui caressa la joue.

— Comment vous sentez-vous ?

« Pas terrible », songea-t-elle. Les poumons en feu, les bras et les jambes irrités par des millions de piqûres d'aiguilles... et cela empirait dès qu'elle essayait de bouger. Elle se sentait courbaturée comme jamais. Seigneur, où s'était-elle pris un tel coup du lapin, une telle gueule de bois, le tout décuplé par une crève d'enfer ?

Des doigts lui frôlèrent le front. Une main féminine.

— Est-ce que vous m'entendez ? Est-ce que vous comprenez ce que je dis ? Il ne faut pas dormir !

Pourquoi ? Que signifiaient ces mains insistantes, ces ordres frénétiques ? Alors qu'il faisait si bon à l'intérieur de sa tête ? La paix. Pas difficile de choisir entre les deux...

— Si vous replongez dans le sommeil, je ne parviendrai peut-être pas à vous ramener de nouveau.

La voix de femme ajouta d'un ton plus solennel :

— Le prince ne sera pas content si vous faites une chose pareille.

— Pas du tout même, renchérit une voix masculine.

De nouveau ce timbre grave.

Gardez-la en vie. Banzaï Maguire ne doit pas mourir.

Le cher homme... Elle aimait ses principes.

Sa voix suscita un autre souvenir, qu'elle avait pris jusqu'à présent pour un rêve. « Bienvenue... » Son sauveur. Elle avait dû ouvrir les yeux un instant, apercevoir ce gaillard musclé, aux cheveux courts, au visage émacié, et aux yeux tellement bleus... Il avait une petite cicatrice sur la lèvre supérieure, se rappela-t-elle soudain. Mais c'était bien tout. Il devait faire partie des commandos. Quand elle irait mieux, elle ferait effectuer des recherches afin de le remercier...

De nouveau, quelqu'un lui tapotait la joue.

— S'il vous plaît ! On ne peut pas tout faire pour vous, capitaine Maguire ! Il faut nous aider ! *Capitaine...* capitaine Maguire. Bree Maguire. *Banzai*.

Bree ouvrit les yeux. Elle avait été capturée, torturée. Elle devait se trouver à présent entre les mains de ses sauveteurs. Elle ne se rappelait pas grand-chose, et certainement pas comment elle était arrivée là.

Où se trouvait ce « là », du reste ? Elle discernait mal son environnement, comme si un voile de gaze lui recouvrait les yeux. Peu à peu, sa vision reprit de son acuité, et elle tenta de se redresser. Erreur ! Ce fut comme si elle se retrouvait dans le cockpit de son F-16, luttant contre la force gravitationnelle.

Elle se laissa retomber sur le dos, et regarda autour d'elle. Sa chambre d'hôpital semblait immense, les meubles en étaient aussi rares qu'ultramodernes. On se serait cru dans un magazine de décoration ; même les ordinateurs et autres moniteurs médicaux semblaient s'intégrer dans le mur. Trop luxueux pour un hôpital militaire.

Avec précaution, Bree se risqua à tourner la tête vers cette voix qu'elle avait entendue à plusieurs reprises, celle qui lui parlait dans ses rêves depuis... des heures ? Des jours ? Elle avait perdu la notion du temps.

La femme lui adressa un sourire à la fois chaleureux et inquiet. À peine quarante ans, asiatique, elle était belle comme une gravure de mode. À en juger par sa tenue blanche, elle était médecin – un médecin sans doute très coté, vu son élégance, les perles noires qui ornaient ses oreilles, et son accent typiquement britannique.

— Je suis le Dr Park, se présenta-t-elle. Dae Park.

Prénom coréen, nota Bree. Elle devait se trouver dans un hôpital de Séoul.

Une autre femme rejoignit le Dr Park et lui tendit une espèce d'ordinateur de poche. Elle paraissait plus jeune que Bree, mais elle aussi portait la tenue blanche de médecin, et elle était aussi grande, belle et raffinée que sa consœur. Ses boucles d'oreilles, d'énormes opales, semblaient irradier de l'intérieur.

En fait, il y avait beaucoup de femmes dans cette pièce, qui semblaient occupées à tout autre chose. Bree en compta quatre, en tenue gris tourterelle.

Toutes les quatre ressemblaient au Dr Park en plus jeunes.

Bree ferma les yeux. Les rouvrit. Qu'elle voie double à la rigueur, mais là, ça devenait franchement absurde. Cependant, les autres femmes n'étaient que de pâles copies de « l'originale » : plus petites, vêtements ordinaires, teint et regard moins éclatants, moue fatiguée. Elles semblaient adaptées à leurs tâches subalternes, au contraire des

deux – non, des trois – femmes vêtues de blanc. En effet, une autre « sœur » venait de se glisser au chevet de Bree pour s'entretenir avec le Dr Park. Elle aussi était habillée en blanc et portait des bijoux coûteux. Elles étaient donc sept femmes en tout. Sept sœurs. Impossible.

Bree ferma les paupières, et s'enfonça dans la douceur ouatée du sommeil.

— Je vous en ai administré davantage contre la douleur, capitaine.

Bree revint sur terre. Elle avait encore dû sombrer, car la voix du Dr Park provenait d'une autre direction.

— Ça vous fera du bien, poursuivit celle-ci. Sinon, dites-le-moi.

Bree s'en moquait. Elle ne songeait qu'à plonger de nouveau. Il lui suffisait de se laisser entraîner... loin... dans les profondeurs...

La voix cria :

— Ramenez-la. Vite !

La réalité lui fondit encore dessus. Elle était dans un hôpital : comment reprocher à un patient de vouloir sommeiller un peu ? Soudain retentirent des pas métalliques. Des mains puissantes la forcèrent à se lever.

— Votre Altesse ! s'écria une femme, surprise.

Votre Altesse ? Même si elle se trouvait dans un hôpital civil de Séoul – où ses supérieurs avaient dû l'envoyer pour y subir des soins que ne pouvait prodiguer un établissement militaire –, la Corée du Sud n'était pas une monarchie comme l'Angleterre...

— Vous dites qu'elle ne veut pas se réveiller ? Je m'en charge.

Il la prit par le bras.

— Je suis spécialiste en la matière.

Il la serra contre lui.

Bree tendit la main à l'aveuglette, rencontra un abdomen sanglé dans une large ceinture. Elle leva la tête pour voir qui parlait, mais elle était trop près et lui trop grand pour qu'elle distingue autre chose qu'une mâchoire crispée et de larges épaules. Il était entièrement vêtu de cuir noir, tandis qu'elle portait un pyjama de satin beige.

— Quelle tête de mule ! lui souffla-t-il à l'oreille.

Il fallut un certain temps à Bree pour comprendre qu'il s'adressait à elle. Jamais personne ne l'avait traitée de « tête de mule », surtout pas de ce ton gentiment protecteur.

— Allons, vous pouvez faire mieux.

— J'essaie...

Elle avait la voix enrouée, à peine audible. Sans doute avait-elle tant hurlé durant les séances de torture qu'elle avait massacré ses

cordes vocales.

Il la soutenait tout en la forçant à marcher, comme si elle était ivre. Il allait peut-être lui offrir un café. Ce serait une bonne idée. Depuis combien de temps n'en avait-elle bu ? Trop longtemps, de toute façon. Elle avait vingt-huit ans, mais avait l'impression d'en avoir quatre-vingt-huit.

Toutefois, plus elle gardait les yeux ouverts, mieux elle se sentait. Lorsqu'elle respirait, elle éprouvait une sorte de plaisir à emplir ses poumons. Elle recommençait à identifier les parfums. Comme si elle émergeait d'un monde aseptisé. L'atmosphère sèche lui rappelait l'air filtré d'un avion. Le Dr Park sentait les fleurs. L'homme, le cuir et la peau tiède, une odeur masculine qu'elle aimait bien, soulignée de légers effluves de savon.

— Ainsi, elle veut dormir ? lança l'homme au Dr Park.

Celle-ci répondit avec un léger sourire :

— Je ne préférerais pas, prince, et je le lui ai dit.

Il étreignit l'épaule de Bree.

— Il va falloir apprendre à écouter Dae. C'est le meilleur de tous les médecins.

Le Dr Park ne put s'empêcher de rosir sous le compliment.

— Voilà des heures que je suis sans nouvelles, reprit-il. Dites-moi où nous en sommes.

— Il y a une atrophie, évidemment, mais nous avons déjà commencé à la traiter. Outre les stimulations cardiaques, elle aura besoin de se refaire une musculation.

— Parfait ! Nous allons commencer immédiatement. Une, deux, une, deux...

Bree trébucha, mais finit par s'adapter au rythme de son partenaire à force de garder les yeux fixés sur les bottes noires. Elle-même portait des pantoufles blanches. Elle fit une nouvelle tentative pour regarder son visage, mais elle fut prise d'un tel vertige qu'elle dut s'agripper à lui. À croire qu'elle ne parvenait plus à coordonner ses gestes, et que ses jambes n'arrivaient plus à la porter. Que lui avaient donc fait les Nord-Coréens ?

— Je suis obligée de réfléchir à chacun de mes mouvements, balbutia-t-elle. Comme si je devais tout réapprendre.

— Vous avez subi une terrible épreuve, capitaine, expliqua le Dr Park d'un ton protecteur. Mais vous finirez par aller bien. J'espère que vous mettrez autant d'obstination à vous rétablir que nous en mettons à vous soigner. Nous sommes confiants. Notre médecine est la plus moderne du monde. Chaque jour vous ferez des progrès. Nous avons commencé à régénérer votre masse musculaire, et les dégâts physiques finiront par guérir.

Bree avait surtout mal à la nuque, ainsi qu'à la tête, maintenant

qu'elle y songeait. Cependant, la douleur semblait comme atténuée par quelque médicament. « Pourvu que je ne sois pas blessée à la tête », s'inquiéta-t-elle. Un scanner négatif, et elle pourrait dire adieu à sa carrière de pilote. Elle préférerait encore vivre l'existence d'un modeste officier de l'armée de l'air plutôt que de se voir couper les ailes à cause d'une héroïque blessure de guerre.

Elle se racla la gorge.

— Je suis touchée à la tête ? Au cerveau ? Est-ce que j'aurai des séquelles ?

« Est-ce que je pourrai voler de nouveau ? » faillit-elle ajouter. Mais elle n'osa pas, de crainte de s'entendre répondre par la négative. Pour quelqu'un qui n'aurait jamais dû se réveiller, elle faisait certes la difficile, mais elle n'avait jamais rien désiré d'autre que d'être pilote. Si cela ne lui était plus possible... qu'allait-elle devenir ?

— Nous ne saurons pas avant un certain temps si vous aurez des séquelles ou non, répondit le Dr Park. En attendant, il faudra vous battre, et accepter de vous plier aux thérapies tant physiques que psychiques mises en œuvre. Mais j'ai confiance ; regardez, vous marchez déjà !

C'était beaucoup dire. Les jambes de Bree tremblaient sous son poids, son cœur s'épuisait.

— J'ai l'impression de ne pas avoir marché depuis au moins cent ans, lâcha-t-elle.

Un silence gêné emplit la pièce.

— Cent soixante-dix, corrigea son compagnon.

— Prince ! s'écria le Dr Park en portant l'index à ses lèvres.

— À peu près, bougonna Bree.

Quel sens de l'humour ! Ces dames regardaient le prince d'un air consterné, mais Bree le trouvait plutôt amusant.

— Pourquoi tergiverser ? observa-t-il. Elle est solide.

— Votre Altesse, le capitaine Maguire a subi un énorme traumatisme. J'avoue que j'hésite à lui en infliger un nouveau.

C'était la deuxième sœur qui avait parlé. Bree la dévisagea. Rien qu'au ton de sa voix, elle aurait parié que c'était une psy.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, le Dr Park crut bon de faire les présentations :

— Voici le Dr Min Park, qui sera également chargée de votre bien-être.

Une Park qui lui ressemblait comme une sœur. Bree aurait même juré qu'elles étaient jumelles.

Les longs cheveux de la psy étaient ramenés sur une épaule. Elle s'inclina légèrement.

— Je suis votre psychiatre, et très honorée de pouvoir vous assister.

Ainsi, Bree ne s'était pas trompée. Bien qu'elle se demandât ce qu'une psychiatre venait faire là, elle la trouvait sympathique.

— Si je puis me permettre, votre Altesse, reprit Min, je pense que notre patiente devrait retourner au lit.

Le prince se pencha et souleva Bree dans ses bras d'un mouvement fluide.

— Obéissons aux médecins, dit-il. S'il ne tenait qu'à moi, je vous ferais marcher de long en large dans tout le bâtiment pour vous tenir éveillée.

Il lui décocha un sourire aussi charmeur que carnassier. Nul doute qu'il en connaissait l'effet sur les femmes... Son costume noir tenait davantage de l'armure que de la tenue médicale. Tel quel, elle l'aurait bien vu dans le rôle du jeune premier d'une série télévisée futuriste. Il devait faire de la musculation, car il avait les épaules larges et les biceps développés. Sa peau dorée et ses yeux, d'un étonnant gris acier, légèrement en amande témoignaient de ses origines asiatiques. Il devait être à moitié coréen seulement, ni plus ni moins eurasien qu'elle-même. Il portait ses longs cheveux noirs attachés en catogan.

— C'est un miracle qu'elle soit en vie, murmura-t-il comme pour lui-même.

Quelque peu déconcertée de se sentir ainsi dévisagée, Bree ne bougeait pas... Il semblait la considérer comme une conquête, une précieuse acquisition qu'il convoitait depuis longtemps. Un peu comme l'homme qui l'avait sauvée, d'ailleurs... ce soldat au regard bleu tout aussi avide.

— Je ne suis pas le premier pilote dont l'appareil est touché, observa-t-elle. J'ai fait mon devoir, rien de plus.

Le prince s'accroupit près de son lit.

— Vous êtes de celles dont on fait les légendes, Banzaï.

— À vrai dire, nous sommes deux, rectifia-t-elle. Cam Tucker est ma coéquipière. Comment va-t-elle ? Est-elle aussi dans cet hôpital ?

Personne ne répondit.

Bree sourit.

— Telle que je la connais, elle se sera débrouillée pour s'en sortir sans une égratignure, cette petite canaille.

De nouveau, un silence gêné. Les regards se détournèrent. Bree retint son souffle. Un vertige la saisit.

— Elle ne va pas bien ?

Allaient-ils lui annoncer qu'elle n'avait pas survécu ? Que ces drogues qui l'avaient rendue tellement malade avaient tué son amie ?

— Dites-moi au moins si elle est vivante ?

Min Park, la psy, ouvrit la bouche, mais le prince la fit taire d'un geste.

— Nous vous avons découverte il y a une semaine, dans une

crypte submergée, commença-t-il. Jusque-là, j'ignorais l'existence de cet endroit. D'après les archives, il s'agit d'un ancien laboratoire nord-coréen qui a disparu sous les bombardements. Ce qui n'a pas facilité votre sauvetage.

— Ils ont bombardé le labo... murmura Bree.

Elle n'en gardait aucun souvenir.

— S'il y avait une personne avec vous dans cette crypte, elle se sera échappée ou elle aura été tuée.

— Cam ne serait jamais partie sans moi !

— Ils ont cherché, Banzai, assura le prince. Jusqu'à ce qu'un avis de typhon m'oblige à faire évacuer la crypte.

— Je ne voulais pas mettre davantage de gens en danger.

Elle sentit l'espoir renaître.

— Alors, je la trouverai, moi !

— Vous savez, les hommes que j'ai envoyés là-bas comptent parmi les meilleurs. Je les crois lorsqu'ils affirment avoir fouillé partout. Ils n'ont pas découvert d'autre corps. Il se peut que la mer ait emporté les derniers restes humains.

Bree sentit son cœur se serrer. *Cam...* Elle avait l'impression de recevoir les condoléances d'un aumônier militaire.

— Et les Américains ? insista-t-elle. Ils ne viennent pas sonder l'océan, eux aussi ? Les plongeurs vont effectuer des recherches. Il y a forcément un corps quelque part. Je sais que Cam était avec moi. Je l'ai vue, dans le camion qui nous a amenées. Elle était là !

Min Park secoua la tête.

— Je suis navrée...

— Les salauds ! Ils l'ont tuée ! s'affola Bree.

— Ou enlevée, intervint le prince, l'air sombre. C'est ce qui vous serait arrivé si je n'étais pas intervenu à temps.

Une énorme bouffée d'espoir submergea Bree. Elle préférerait savoir Cam otage ou prisonnière. Tout plutôt que morte.

— Nous tenons l'un de ces hommes, poursuivit le prince. Il jure ne rien savoir sur l'existence d'un autre pilote. S'il a menti, il mourra. On ne vole pas les Hans impunément.

Il semblait furieux mais, dès qu'il posa les yeux sur Bree, son expression s'adoucit. Comme devant un magnifique cadeau qu'il viendrait de s'offrir. D'une voix empreinte de déférence, il reprit :

— Mais je lui garderai peut-être la vie sauve, puisque c'est lui qui m'a mené jusqu'à vous.

Il approcha lentement la main de sa joue, et Bree cessa de respirer. Il s'arrêta à quelques centimètres de son visage, se redressa brusquement et se dirigea vers la sortie à grandes enjambées.

Tandis que les médecins reprenaient leurs occupations, Bree fixa le plafond, tâchant de se rappeler l'homme qui l'avait réveillée, le

soldat aux yeux bleus. Elle l'avait d'abord pris pour un commando, mais il lui apparaissait à présent qu'il ne portait pas d'uniforme. Juste une combinaison noire sans aucun insigne.

S'il avait quoi que ce soit à voir avec la disparition de Cam, elle ne laisserait pas au prince le loisir de le massacrer. Elle s'en chargerait elle-même.

Ty s'éveilla. Le sol de pierre était froid sous sa joue. Quelque chose lui chatouillait le nez. Ouvrant les yeux, il aperçut une paire de moustaches frémissantes, et deux minuscules yeux noirs.

Il se redressa en jurant, et les rats s'égaillèrent, avant de disparaître dans divers trous du cachot. Un palais d'été équipé de cachots. Pratique ! On ne devait pas connaître les congés payés chez les pillers et les bourreaux hans.

Il se passa la main dans les cheveux. Sentit du sang séché à plusieurs endroits. Le long des murs coulait une eau putride qui empuantissait l'atmosphère. De minuscules bestioles semblaient s'ébattre dans une flaque. Des larves ? Ty préféra vérifier qu'il n'avait pas de plaies ouvertes, essuya de sa chemise quelques égratignures, en priant pour n'avoir pas déjà attrapé quelque répugnant parasite.

Il ne put réprimer un soupir. À l'heure qu'il était, il aurait été chez lui – avec *elle*... Et voilà qu'il se retrouvait en cage, tandis que quelqu'un d'autre profitait de ce qu'il désirait tant.

Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il pillait une tombe ou remontait un trésor d'une épave. Il y avait toujours quelqu'un pour en réclamer la propriété. Le métier comportait des risques. Mais cette fois, c'était différent. Il avait découvert Banzaï Maguire. Rien de moins ! Il avait vu son visage de près, l'avait tenue dans ses bras. Elle lui appartenait !

Mais c'était quelqu'un d'autre qui l'avait.

Il se leva, vacilla légèrement mais reprit vite son équilibre. Cette nuit encore, on l'avait battu, quoique pas trop violemment. Les gardiens savaient où frapper pour ne pas risquer d'atteindre un rein ou une côte.

Il ne pouvait en dire autant des soldats qui l'avaient trouvé dans la crypte. Mais cela remontait à une semaine, et les choses avaient changé depuis. Il semblait que Kyber veuille le garder en vie.

Sinon, il aurait déjà succombé à la torture. Or il avait eu droit à la visite de médecins. Et il venait même d'être transféré dans cette nouvelle cellule, luxueuse comparée à celle qu'il occupait auparavant, si petite qu'il ne pouvait ni se lever ni se coucher. Une seule explication possible : Kyber avait fait vérifier son ADN, il savait désormais à qui il avait affaire. À l'aide d'une pierre, Ty traça un trait

sur le mur. Première journée ici. Sept jours s'étaient écoulés depuis qu'on l'avait arraché du laboratoire immergé. Sans compter la journée au cours de laquelle il avait subi un interrogatoire musclé. Total : huit jours d'absence.

Il pensa à son père. Ce dernier savait qu'il était parti à la chasse au trésor, mais ignorait où. Certes, le secret devait désormais être éventé. Kyber tenait là une occasion unique de déstabiliser son adversaire. Il prendrait un immense plaisir à tourmenter le « Harpon » en exhibant son fils devant la presse. Ty se demandait seulement combien de temps le prince empereur comptait le garder en otage. Et ce que l'UCT pourrait offrir en échange de sa libération.

Il serra les dents en imaginant l'exceptionnelle apparition de Kyber devant les caméras pour expliquer qu'il avait pris le fils du chef d'état-major des armées de l'UCT la main dans le sac. Ce que Ty ne pourrait nier. À quoi l'Union risquait de riposter qu'elle ne faisait que récupérer ce qui lui appartenait.

Ces deux pilotes étaient un éclatant symbole du passé. Le retour de Banzai motiverait et inspirerait tous ceux qui viendraient la voir. Il valait infiniment mieux pour l'UCT la récupérer à tout prix que de la laisser aux mains d'un tyran qui ne saisisait pas et ne saurait jamais utiliser le potentiel d'une telle héroïne.

Tandis qu'il parcourait du regard les murs de sa cellule, Ty découvrit des phrases griffonnées par ceux qui avaient souffert ici avant lui. Apparemment, certains y avaient passé beaucoup de temps. *D'ekkar Han Valorem*. Kyber aurait-il emprisonné un autre Han ? Le nom avait été barré et remplacé par un simple *Deck*. Parmi d'innombrables gribouillis illisibles, il déchiffra plusieurs fois le mot *Liberté*. Deck avait-il fait partie d'un groupe de rebelles ? Dans un coin, en grosses lettres d'une écriture différente, on avait rageusement noté : *Kyber à la poubelle !*

Ty ne put s'empêcher de sourire. Encore un consommateur satisfait du royaume d'Asie, songea-t-il.

Tout en arpentant sa cellule, il entreprit d'analyser la situation. L'ancien combattant qu'il était en avait vu d'autres. Il devait sortir de là, et pas les pieds devant si possible. Il comptait avoir quitté le royaume d'Asie avant que Kyber parvienne à humilier vraiment l'UCT.

Il jura intérieurement. Le royaume d'Asie ? Le bague d'Asie, oui ! Personne n'y entrait, personne n'en sortait. Au moins, il ferait exception.

Il s'immobilisa devant le mur et se demanda quelle était la part d'illusions dans ce joli projet. Dans un tel palais, aussi ancien soit-il, d'innombrables robots microscopiques devaient veiller.

Il appuya les paumes contre le mur, ferma les yeux pour tenter de percevoir les fluctuations de température, les vibrations, la texture. Il

ne sentit rien d'extraordinaire, que le ciment qui devait évidemment contenir des « poussières intelligentes » programmées pour l'épier, pour capter le moindre de ses mouvements.

Tout, sauf ses pensées.

Il sourit. Il possédait cet avantage sur Kyber. Et ce dernier ne se doutait sûrement pas que son prisonnier n'avait qu'une idée en tête : lui reprendre son trésor.

Chapitre 7

Le jour n'allait pas tarder à se lever si Bree se fiait aux chiffres lumineux de la pendule incrustée dans sa table de chevet, car sa chambre ne comportait pas de fenêtre. C'était sa troisième nuit depuis son réveil dans cet hôpital, la première où elle n'arrivait pas à dormir. Elle se tournait et se retournait dans son lit en tâchant de comprendre comment elle avait pu atterrir ici.

Durant ses quelques moments de veille, il n'avait pour ainsi dire été question que de son traitement. En un sens, elle en était contente, cela la distrayait. Demeurée seule, en revanche, elle passait son temps à se reprocher la possible disparition de Cam. Si elle y avait prêté davantage attention, si elle avait réagi plus vite, qui sait, peut-être son amie serait-elle toujours en vie. Une petite voix au fond d'elle-même avait beau lui répéter qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu, elle n'en était pas convaincue.

D'un autre côté, ces remords prouvaient qu'elle allait mieux. Elle se connaissait assez pour s'en rendre compte. C'est pourquoi elle n'avait qu'une envie : quitter cet hôpital au plus vite.

Certes, elle n'avait pas à se plaindre de la façon dont elle était traitée. La nourriture était excellente, malgré l'étrange aspect de certains fruits et légumes, trop petits, trop goûteux pour être vrais. L'équipe médicale de jumelles qui s'occupait d'elle semblait la considérer comme un être précieux. Que rêver de mieux pour un patient ?

Avoir accès au monde extérieur.

Que fabriquaient donc les services secrets ? En général, ils étaient les premiers auprès des prisonniers libérés, précédant les pys et les aumôniers, afin d'entreprendre sans tarder un débriefing. Et d'abord, pourquoi ne pouvait-elle utiliser le téléphone ?

Les médecins prenaient prétexte de sa « fragile condition physique ». Certes, elle admettait qu'elle s'était sentie fragile un certain temps, mais c'était fini.

Peut-être pourrait-elle faire un tour dans les couloirs avant l'arrivée des sœurs Park, histoire de s'entretenir avec les médecins et les infirmières de nuit, et, pourquoi pas, de passer un coup de fil...

Elle s'assit, sortit les jambes du lit et posa les pieds sur le sol. Cette fois, la tête ne lui tourna pas, preuve supplémentaire qu'elle allait mieux. Un faible bourdonnement capta son attention, à peine

audible.

Une lueur brillait sur sa droite. Tout à coup, une sphère argentée apparut. Bree crut d'abord que ses yeux lui jouaient des tours. Mais non, il s'agissait bien d'une espèce de balle de golf qui tournoyait sur elle-même... au milieu de la pièce.

L'objet se déplaça jusqu'à se retrouver devant elle. Il émit alors un *bip*.

Bree tendit la main pour le toucher, puis se ravisa. Comment ce truc-là pouvait-il flotter ? Elle ne connaissait aucun hôpital susceptible d'employer une telle technologie. Ce qui la ramenait à sa première question : où se trouvait-elle, au juste ?

— Lumière ! commanda-t-elle.

Elle avait entendu les sœurs Park lancer ce genre d'ordre, et leur vœu avait été aussitôt exaucé. Murs et plafond s'illuminèrent, comme s'ils étaient faits d'un mélange de cristal et d'opaline. Ces meubles, cet équipement, tout cela suintait un luxe invraisemblable. L'endroit ressemblait davantage à une villa hollywoodienne qu'à un hôpital.

Raison de plus pour s'offrir une petite balade.

Bree se leva en chancelant quelque peu. Ses muscles la tiraillaient un brin mais, tout bien considéré, elle se sentait plutôt en forme. Pas la forme olympique, d'accord, mais assez vaillante pour aller chercher un téléphone et, avec un peu de chance, un Coca et un Milky Way. Son niveau de caféine avait atteint un niveau dangereusement bas.

Elle traversa la pièce en direction de la double porte. La sphère la suivit.

— Bip, bip !

Sans y prêter plus d'attention qu'à un chien inconnu, Bree poursuivit son chemin. Ça paraissait inoffensif, mais elle préférerait ne pas s'y fier.

Les portes lui parurent lourdes. Bree s'appuya contre l'un des battants pour l'ouvrir, puis sur l'autre. Rien à faire. Pas de poignée à tourner non plus, pas de verrou, pas de serrure. Elle était enfermée.

Elle n'aimait pas ça du tout.

Deux nouvelles tentatives s'avérèrent tout aussi inutiles. Alors elle tapa contre le panneau en criant :

— Ouvrez !

— Bip !

Se détournant de la porte, elle regarda la sphère qui flottait sous son nez :

— Tu n'as pas une idée ?

— Bip !

Un rayon lumineux jaillit devant ses yeux. Une sorte d'ultraviolet

aveuglant qui l'étourdit et la fit reculer. Ce qui parut provoquer un remue-ménage de l'autre côté de la porte. Toute l'équipe médicale se précipita dans la chambre.

— Capitaine Maguire ! Que se passe-t-il ?

— Ce truc m'a balancé quelque chose dans les yeux.

— Ce n'était qu'un scanner de routine.

— Je me fiche de ce que c'était. On ne joue pas avec les yeux d'un pilote ! Si cette boule disco revient me cracher à la figure, je vais lui apprendre le ping-pong, je vous le garantis !

— Bip !

Sur ce, elle bloqua la sphère de la paume, et sentit l'objet la heurter avec un bruit métallique, comme s'il contenait un noyau et beaucoup de vide.

— Bip !

— Bip, va-t'en ! ordonna le Dr Park.

La sphère obéit.

— Ne vous inquiétez pas, reprit le médecin à l'adresse de Bree.

Celle-ci se frotta la main.

— Je ne veux plus voir ce machin traîner autour de moi.

— Bip est votre infirmier de nuit. Un excellent robot d'assistance...

— Un quoi ? Un robot ?

La sphère flottait autour du Dr Park, ses petites lumières vibrant comme des pulsations. Elle avait l'air de lui faire un rapport.

— Lorsque vous vous êtes levée toute seule, sans aide, Bip a réagi comme il a pu à cette attitude imprévue. Il est programmé pour surveiller vos signes vitaux durant la nuit.

— Et appeler si je me barre ?

Le langage peu châtié de Bree parut surprendre l'élégant médecin. D'où sortaient ces gens ? Ils vivaient à longueur d'année en milieu stérile ou quoi ?

— J'ai voulu ouvrir les portes mais je n'ai pas pu. Pourquoi est-ce qu'on m'a enfermée, docteur ? Je suis une prisonnière ou une patiente ?

Ce fut le moment que choisit le prince Kyber pour faire son entrée. Il était vêtu de noir, comme d'habitude, mais ses cheveux paraissaient mouillés, à croire qu'il sortait directement de la douche. Rassemblées devant la porte, les sœurs aides-soignantes se prosternèrent. Il ne leur accorda même pas un regard.

Bree poursuivit sur sa lancée :

— On m'examine sous toutes les coutures, sans mon accord.

Elle tendit le doigt.

— À l'aide de ce truc-là !

— Ce n'était qu'un scanner, se défendit le Dr Park. Absolument

sans danger.

Kyber n'en parut pas moins indigné.

— Vous ne l'avez pas avertie ?

— Mille pardons, votre Altesse. J'ai tellement l'habitude de travailler avec Bip que je n'ai pas dû songer que cela pourrait la déranger.

— Vous refusez toujours que je lui dévoile la vérité, cependant, vous la soignez à l'aide d'une technologie dont elle ignore tout. Le temps a passé, elle a pris des forces. Le moment est venu de lui révéler les faits.

Le regard de Bree passait de l'un à l'autre. Les « faits » ? La « vérité » ? À propos, pourquoi était-elle ainsi isolée ? Comment se faisait-il que, depuis son arrivée, elle n'ait encore vu aucun uniforme américain ?

« Tu es toujours en Corée du Nord », lui souffla une petite voix.

Cette perspective lui glaça les sangs. D'un seul coup, toutes les pièces du puzzle se mettaient en place, ce drôle d'accent britannique, l'absence de contact avec l'extérieur... Elle était emprisonnée quelque part en Corée du Nord. Comment ne l'avait-elle pas encore compris ? Kyber ne prétendait-il pas que le type aux yeux bleus avait tenté de la lui « voler » ? En fait, ce devait être les Nord-Coréens qui la détenaient en otage après l'avoir enlevée à l'équipe de sauvetage ! Et ils n'avaient pas fait Cam prisonnière. D'une façon ou d'une autre, celle-ci avait réussi à leur échapper. Ce qui expliquait pourquoi elle n'était pas là. Elle n'était pas morte du tout !

Comment avait-elle pu être aussi bête ? Aussi naïve ?

Mais ils l'avaient appelée par son nom, par son surnom, ils avaient mentionné son grade. L'ennemi n'aurait pu connaître son nom.

À moins qu'elle n'ait tout lâché durant son interrogatoire.

Kyber parlait un anglais sans défaut.

Bon, il avait dû faire ses études en Angleterre. Son père, quel qu'il soit, ne serait pas le premier ennemi des États-Unis à envoyer ses enfants à Oxford. Le prince parut s'apercevoir de son effroi.

— Banzaï...

Elle fit un pas en avant.

— Vous êtes nord-coréen.

— Pas du tout. Je vous assure que vous êtes chez des amis. Nous ne faisons pas partie du peuple qui vous a capturée. Nous ne sommes pas nord-coréens. Ni sud-coréens, comme nous vous l'avions laissé croire. Mais il vous est arrivé tant de choses... que vous commencerez par refuser de nous croire. Nous risquions de vous perdre, vous étiez dans un état critique. Mes meilleurs conseillers médicaux m'ont averti qu'un nouveau traumatisme risquerait de compromettre votre rétablissement. Je ne pouvais le permettre. Je veux vous voir en bonne

santé.

Quelque chose dans le regard de Kyber l'incitait à le rendre au sérieux. Difficile de simuler la sincérité, la gravité. Elle avait envie de le croire.

— Qui êtes-vous ?

Après avoir échangé un bref sourire avec les médecins, il remarqua :

— Ce n'est pas souvent que je dois répondre à une telle question.

Les employées en gris parurent s'alarmer, mais lui semblait trouver la situation amusante.

— Je suis le prince Kyber, de la dynastie han, souverain de toute l'Asie.

Pardon ? Elle savait les Nord-Coréens égocentriques, mais à ce point-là...

Il haussa le menton :

— Vous ne me croyez pas.

« Ben non », faillit-elle rétorquer.

— Il faut que je prenne contact avec mon supérieur hiérarchique pour l'informer que je vais bien, répondit-elle à la place. Par téléphone ou par mail, comme vous voudrez.

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— Vous ne voulez pas ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ou il est mort. Tous les gens que vous avez connus sont morts.

Bree eut l'impression de recevoir un direct à l'estomac.

— Je... je ne vous crois pas.

Il désigna le lit vide derrière, elle.

— Vous feriez mieux de vous asseoir.

— C'est bon ! Je supporte la position debout.

Kyber semblait avoir quelques réticences à poursuivre. Comme s'il hésitait à parler, ce qui était mauvais signe chez un homme d'ordinaire si sûr de lui.

Les mains dans le dos, il se mit à arpenter la pièce, puis s'immobilisa soudain.

— Le laboratoire souterrain dans lequel vous vous trouviez a été la cible de bombardements intensifs.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, en effet.

— Vous avez été ensevelie sous des tonnes de décombres. Le caisson qui vous maintenait en état de coma artificiel vous a protégée et gardée en vie. Il n'a jamais cessé de fonctionner. Mais votre sauvetage a été... annulé.

Les mains toujours dans le dos, il la dévisagea longuement avant

de reprendre :

— Vous êtes restée endormie cent soixante-dix ans. Je vous ai sortie de là, et vous voilà en sécurité.

Bree n'avait jamais bégayé de sa vie. Ce fut pourtant d'une voix entrecoupée qu'elle demanda :

— Re-redites-moi... ça ?

— Vous êtes restée près de deux siècles endormie. Nous sommes en 2176.

— 2176 ! répéta-t-elle.

— Oui.

Les femmes qui l'entouraient affichaient une expression grave. Soit on croyait pouvoir lui infliger un lavage de cerveau, soit Kyber disait la vérité, et elle venait de battre tous les records de sommeil. Elle ne savait lequel de ces deux scénarios l'effrayait le plus.

Elle se passa la main dans les cheveux, puis se figea. Le cœur battant, elle prit une mèche et la contempla. Ils avaient poussé, c'était indéniable, elle l'avait déjà remarqué la veille, mais n'y avait pas prêté grande attention. Des années durant, elle les avait portés courts, parce que c'était pratique et que cela lui allait bien. Jamais elle ne les avait eus aussi longs, ce qui prouvait au moins que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que son avion avait été abattu. D'ailleurs, elle s'était épilé les jambes juste avant sa dernière mission, et les poils avaient reparu...

Un flot de pensées se bousculèrent dans sa tête. Le scientifique qui l'avait capturée n'avait-il pas dit qu'elle continuerait de vieillir pendant son sommeil, mais à un rythme ralenti ? Apparemment, cent soixante-dix ans dans un caisson ne correspondaient pas à plus d'une année en durée réelle. Elle se sentait oppressée, soudain. Comme si un étau lui broyait la poitrine. Son père, sa mère, sa sœur aînée, Brittany... étaient donc tous morts ? Convaincus *qu'elle* était morte ?

Et Cam, sa meilleure amie ? Les bras étroitement serrés autour d'elle, Bree gardait les yeux rivés au sol. Cam avait dû mourir dans son caisson. C'était bien le moment de s'apitoyer sur elle-même ! Un affreux sentiment de culpabilité s'empara d'elle. La culpabilité des survivants. Elle ne connaissait que trop.

Une douleur dans les mains l'arracha à ses pensées. Elle se rendit compte alors que ses ongles aussi avaient poussé, et qu'elle crispait si fort les poings qu'elle se les était enfoncés dans les paumes.

Le troisième Dr Park se précipita pour éponger le sang.

— Montrez-moi quelque chose avec une date, risqua Bree. De l'argent, un calendrier, n'importe quoi.

Min sortit de sa poche une petite feuille de papier.

— Mon carnet de rendez-vous, expliqua-t-elle.

L'objet devait avoir la taille et l'épaisseur d'une photo, mais

brillait comme un écran d'ordinateur, tout en demeurant souple. Min passa le doigt dessus, déclenchant une petite mélodie. Une forêt automnale apparut, de minuscules arbres en trois dimensions se détachant sur un paysage d'une incroyable précision. Puis l'image se divisa en carrés de calendrier qui flottèrent au-dessus de la base. Un calendrier de douze mois. On en reconnaissait bien l'agencement, mais la date n'avait rien de rassurant : 27 août 2176.

— C'est pour moi que c'est écrit en caractères occidentaux ? observa Bree.

— Ce sont des caractères hannois, précisa le prince.

— Jamais entendu parler.

— Ça n'existait pas à votre époque. Lorsque l'Asie a effacé ses frontières, en 2043, il a fallu lui trouver une langue unique, libérée des influences du passé. Nous utilisons un dialecte qui correspond d'assez près à l'anglais parlé à Londres au temps de notre révolution. Le premier roi han avait épousé une Écossaise. Il avait vécu longtemps à Londres. Il estimait plus facile d'adopter l'anglais comme langue officielle que de tenter de combiner des myriades de dialectes – ou d'avoir à en choisir un. Bien sûr, cela ne s'est pas fait en un jour ni sans protestation, mais au bout de deux générations, plus personne ne songeait à s'y opposer. Ce fut une excellente idée, qui nous a rassemblés sans empêcher les cultures régionales de continuer à s'épanouir.

Kyber avait réponse à tout. Cependant, Bree ne cherchait pas de réponses, elle voulait juste percer son armure, le prendre en flagrant délit de mensonge. C'était sa seule chance de rentrer chez elle.

S'il disait la vérité, elle avait tout perdu. À part son pays.

— Je peux encore rentrer chez moi. Les États-Unis savent-ils que vous m'avez retrouvée ? Ils voudront me rapatrier.

Les yeux gris du prince prirent une expression compatissante. Ce qui signifiait qu'elle n'allait pas aimer sa réponse.

— Les États-Unis n'existent plus, Banzaï. Aujourd'hui, il y a l'UCT, l'Union des Colonies de la Terre, issue du pays dont vous venez.

L'étau qui étreignait le cœur de Bree commençait à lui enserrer tout le corps. Il faisait frais dans la pièce, pourtant, elle transpirait à grosses gouttes, tout à coup.

— Peu importe son nom, ça reste mon pays.

— Non, trança Kyber. Ils voudront vous récupérer, mais ils ne vous méritent pas.

— C'est à moi de choisir, il me semble, non ?

— Pas tant que vous ne possédez pas toutes les données. L'UCT, ce ne sont pas les USA. Il serait naïf de votre part de confondre les deux.

Il leva la main et ordonna :

— Montrez-nous la carte du monde.

Le mur entier s'illumina tandis qu'une image apparaissait. Elle était si fine que ce que Bree avait vu sous forme d'agenda lui parut aussi fade qu'une télévision noir et blanc des années 1950 comparée à un écran haute définition.

Devant elle se déployait un globe en trois dimensions. Des bordures bleu saphir marquaient de leur scintillement les frontières des différents pays. Les villes aussi apparaissaient clairement. Bree remarqua tout d'abord que les océans avaient empiété sur les côtes. Puis elle s'aperçut que les innombrables pays qu'elle connaissait depuis toujours avaient disparu. À quelques exceptions près, la plupart des nations s'étaient rassemblées en énormes conglomérats.

Kyber s'empara d'un rayon lumineux.

— Petite leçon de géographie, Banzaï.

De son faisceau, il encercla le continent africain, puis l'Europe.

— Voici le Consortium Euro-Africain, supervisé depuis Paris par les Nations unies. À moins que ce ne soit le contraire... Personne n'en sait trop rien.

Le rayon traversa ensuite l'Atlantique.

— Voici le dominion du Tri-Canada. Pauvre Canada ! Quand sortiras-tu de ta quarantaine ? Peut-être jamais. Un siècle après avoir subi une épidémie mortelle, il reste enfermé dans l'isolationnisme qu'il s'est imposé à lui-même. Sans doute craint-il de s'attirer la convoitise de son avide voisin du Sud.

La lumière descendit pour encercler les États-Unis et presque la moitié du reste du monde : Mexique, Amérique du Sud, Antarctique, Irak, Iran, Turquie et Moyen-Orient.

— C'est ça, l'UCT, Banzaï. L'Union des Colonies de la Terre. Mais tout ce qui unit cette association malfaisante et surdimensionnée, ce sont les impôts outranciers levés par ses colonies les plus puissantes.

Les États-Unis, une puissance coloniale ? Cela lui semblait inconcevable. Grand-père Vitale se retournerait dans sa tombe !

À présent, Bree comprenait ce qu'avait voulu dire Kyber. Ce n'étaient plus là les États-Unis qu'elle avait connus. Elle baissa les yeux sur ses poings serrés. Les larmes ne lui semblaient pas la réponse appropriée. Elle éprouvait un tel sentiment de vide, soudain. Fallait-il ajouter son pays à la liste de tout ce qu'elle avait déjà perdu ?

Dès lors où vivre ? Il devait bien rester quelques souvenirs de son ancienne maison. Mais comment les retrouver alors qu'elle ne connaissait rien de ce monde nouveau ?

Si toutefois il existait bien. Quelle preuve en avait-elle hormis les paroles de ces gens et leur collection de gadgets high-tech ?

Le prince poursuivit sa démonstration :

— L'Australie. La poubelle du monde. On y accepte toutes sortes

d'ordures. Humaines et autres.

Il cracha, puis orienta son rayon vers l'Asie.

Bree l'interrompit :

— Et l'Inde ?

— Disparue.

— Disparue ? Comment cela ?

— Cette terre existe toujours, mais elle est devenue à peu près inhabitable, de même que le Pakistan, le Népal, le Cachemire, l'Afghanistan et les contreforts de l'Himalaya. Comment est-ce arrivé ? Des terroristes ont envoyé une série de petits engins nucléaires sur Bombay, détruisant le quartier financier. L'Inde a accusé le Pakistan, avant de lui en expédier un plus gros. Le conflit ne s'est arrêté qu'après avoir fait un milliard de morts. Cela remonte à un siècle.

Excepté les vieux cauchemars qui lui gâchaient ses nuits, Bree n'avait peur de rien. Cette fois, pourtant, ses mains tremblaient.

— Les malheureux, souffla-t-elle.

— Nous sommes rarement d'accord sur cette planète, sauf en ce qui concerne cette guerre : tout le monde dit qu'elle nous a sauvés. Elle a engendré de telles catastrophes que, depuis, aucun pays n'a plus osé en menacer un autre d'utiliser l'arme nucléaire. Il y a toujours des conflits aigus, sanglants parfois, mais ils demeurent conventionnels. Bree commençait à souffrir d'un sérieux mal de crâne. Une douleur sourde lui martelait les tempes. Cela lui rappela qu'elle n'était peut-être pas en aussi bonne forme qu'elle avait voulu s'en persuader. Mais elle devait pourtant rester concentrée et continuer à écouter les informations hallucinantes que Kyber lui communiquait. Question de vie ou de mort. Instinctivement, elle sentait que son avenir était en train de se jouer. Elle consentit donc à s'asseoir sur son lit, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains.

— Elle a soif, fit remarquer le prince.

— Certainement, répondit le Dr Park avec empressement. Joo-Eun, apportez-nous de l'eau.

— Pas de l'eau ! Un cordial.

— Non, non, votre Altesse ! Elle ne peut pas boire d'alcool.

Il fit la moue.

— Quant à moi, je dirais qu'elle en a besoin.

— J'approuve, renchérit Bree.

Et peu importait que ce ne soit pas raisonnable ! Et qu'il ne soit que 6 heures du matin ! Le choc lui avait asséché le gosier.

— Donnez-moi quelque chose de fort.

Tous les regards convergèrent sur elle – l'équipe médicale affichait un air consterné, mais Kyber lui adressa un clin d'œil complice avant de claquer des doigts.

— Apportez-nous ma meilleure vodka !

Les médecins soupirèrent tandis que Joo-Eun sortait en courant. Ce qui ne fit paraître la situation que plus surréaliste encore.

— Il me faut du solide, Kyber, reprit-elle. J'en ai besoin.

— J'ai une quarante-trois degrés dont vous me direz des nouvelles !

Était-il vraiment en train de plaisanter ? Dieu du Ciel, oui !

En dépit de son angoisse et de sa tristesse, Bree ne put réprimer un sourire. Il possédait le même genre d'humour mal placé qu'elle. Le meilleur moyen de s'attirer des ennuis.

Si seulement tout ceci n'était qu'une vaste plaisanterie. Hélas, à en croire son regard sérieux, il n'en était rien !

— Je voulais dire du solide en matière de preuve, précisa-t-elle. Tout ce à quoi j'ai eu droit jusqu'à présent, c'est à un cours d'histoire assorti de quelques diapositives. Il va me falloir davantage que ces gadgets pour me convaincre que j'ai dormi presque deux siècles et que je ne me trouve pas toujours en Corée du Nord !

— Vous êtes ici, dit-il.

Le mur se brouilla, et une forêt apparue.

— Dans mon palais d'été.

Une haute montagne au sommet couronné de neige dominait la scène.

— Ceci est un lieu sacré. Dans la mythologie coréenne, le fils du Dieu du Ciel est descendu sur terre à cet endroit, et c'est ainsi qu'est né le premier empire de Corée. Aujourd'hui, c'est *moi* qui vis ici. Du moins en été. Sur les pentes du Paektusan la température reste fraîche.

Le Paektusan !

— Ce volcan se trouve bien en Corée du Nord ! s'écria-t-elle. À la frontière de la Chine.

— À trois cent cinquante kilomètres au nord-est de la ville autrefois appelée Pyongyang, confirma-t-il.

« Fichu menteur ! » songea-t-elle.

— Vous avez dit que vous n'étiez pas nord-coréen.

— C'est la vérité. L'ancienne capitale de la république démocratique populaire de Corée s'appelle Nord City depuis un siècle.

Bree porta le poing à sa bouche. La carte avait disparu, et le mur parut s'ouvrir sur un vaste panorama festival : ciel clair où flottaient de petits nuages, conifères... qui lui rappelait furieusement les paysages de son enfance. Et puis la vue se centra sur le volcan, jusqu'au cratère où dormait un immense lac aux eaux bleues cerné de rochers abrupts. Quelques chalets étaient disséminés çà et là autour des berges. Encore que le terme « chalet » ne rendît pas justice à ces ravissantes bâtisses de bois. La cheminée de l'une d'entre elles laissait échapper de la fumée.

— Le Chon-Ji, indiqua le prince, tout sourires. Le Lac du Ciel. C'est l'un des lacs de montagne les plus profonds et les plus froids du monde. Nous irons souvent le voir. Vous adorerez vous y baigner, du moins tant que vous ne vous éloignerez pas trop des sources chaudes.

Son sourire s'élargit davantage.

— Mais je m'en assurerai.

— À vous entendre, je vais rester ici.

— Et où iriez-vous ?

— Chez moi, répliqua-t-elle.

— Où est-ce ? Quelque part en UCT ?

Il avait prononcé ce dernier mot avec un franc dédain.

« Les États-Unis n'existent plus », se répéta Bree en s'efforçant de ne pas laisser transparaître sur son visage les émotions dont elle était la proie.

De nouveau, la carte du monde s'afficha sur le mur, et Kyber y dirigea son faisceau de lumière.

— Mon royaume est une terre de paix et de prospérité.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, son regard se fit rêveur, sa voix grave et chaleureuse. Bree ne put s'empêcher de penser qu'il devait utiliser ce même ton lorsqu'il était au lit avec une femme. La lumière caressa toute l'Asie, de l'Indonésie aux Philippines, glissa sur la Mongolie ainsi que sur la moitié de la Sibérie.

— Nous avons le taux le plus haut d'alphabétisation, le plus bas de mortalité infantile, ainsi que l'espérance de vie la plus longue du monde. Il n'existe pas d'endroit plus agréable où vivre.

— Votre royaume semble parfait.

— Il l'est.

— Vous n'enjolivez pas un peu les choses ? fit-elle, agacée.

Apprendre qu'on venait de tout perdre, et que le peu qui aurait pu vous rester n'existait plus avait de quoi mettre de mauvais poil.

— C'est vrai que j'enjolive un peu, Banzaï. Disons que mon royaume est parfait la plupart du temps – mais il y a un autre problème, lié à la politique, qui m'a obsédé toute la nuit.

Il jeta un coup d'œil aux deux Dr Park qui avaient suivi cette conversation ainsi que l'affolement grandissant de Bree d'un air désapprobateur.

— Les troubles parlementaires en Australie, poursuivit-il. Encore cette histoire de Macao. Ces courtiers en énergie trop gourmands. C'est ainsi depuis le règne de mon grand-père dans les années 1930. Il faut que je trouve une solution.

— Les années 1930 ? répéta-t-elle.

Si elle pouvait le piéger, c'était bien là. Les maths, il n'y avait pas mieux pour coincer les menteurs :

— Ça fait presque quatre-vingts ans. Votre grand-père ne devait

être qu'un enfant, s'il était déjà né.

— C'était il y a quarante-six ans, Banzaï.

— Pardon ?

— L'an 2130, pas votre 1930.

La réponse parfaite. Il avait encore réussi.

— Si vous êtes le prince, qui est le roi ? s'enquit-elle.

— Mon père.

Quelques secondes de silence s'ensuivirent.

— Il vit ici, au palais, reprit Kyber, avec ma mère, la reine. Mais son état le rend inapte à gouverner.

— Son... état, répéta Bree, cherchant à en savoir plus.

Mais visiblement, Kyber n'avait aucune envie de détendre sur le sujet. Comme il se taisait, elle enchaîna :

— Ainsi, vous êtes un chef d'État héréditaire. Pas d'élections chez vous. Votre peuple ne peut pas choisir ses dirigeants. Vous êtes un dictateur.

Elle savait qu'elle allait trop loin. Kyber avait tous les atouts en main, elle aucun. D'un claquement des doigts, il pourrait la faire découper en morceaux. Et cependant, elle n'avait pas peur. Plus rien ne lui importait, désormais. Elle se sentait vide. Précipitée dans cet étrange nouveau monde, elle n'avait rien d'autre à perdre que ses principes. Qu'elle ne sacrifierait certes pas, car ils la définissaient tout entière. Elle s'y accrocherait même jusqu'au bout.

— Je me suis engagée dans l'armée, reprit-elle, pour libérer le monde de ces soi-disant chefs qui vivent dans le luxe pendant que leur peuple souffre.

— Souffre ! s'esclaffait-il. Mon peuple est heureux. Si j'ouvrais les frontières, il n'y en aurait pas un qui partirait. J'ai dû repousser des hordes de réfugiés qui se bousculaient pour entrer.

— Ouais, grommela Bree. Je suis certaine que Gengis Khan disait la même chose. Et Staline aussi.

Dommage que Joo-Eun ne soit pas encore revenue avec sa vodka. Bree en aurait volontiers avalé quelques rasades, si ce n'était la bouteille entière. Mais peut-être que son chagrin l'aveuglait au point de se transformer en colère dirigée contre le prince.

Celui-ci soupira.

— Je ne suis pas un petit despote parmi tant d'autres, mais... un autocrate généreux et loyal. Allons, Banzaï, cela vous semble aussi évident qu'à chacun de mes sujets.

Paroles qu'il ponctua d'un sourire ravageur.

Bree devait reconnaître qu'il était sacrément séduisant. L'ennui, c'était qu'il ne le savait que trop. Si seulement elle était aussi convaincue de la réalité de sa situation que Kyber l'était de son charme !

Il se tourna vers les médecins comme pour solliciter leur approbation.

— Elle ne me croit pas !

Laissant échapper un nouveau soupir, il s'approcha du lit à grands pas et souleva Bree dans ses bras.

— Oh... fit-elle en s'accrochant spontanément à ses épaules.

— Mon peuple est heureux, Banzaï. Il ne souffre pas. Et je vais vous le prouver sans attendre !

Tout tourna autour d'elle tandis qu'il faisait volte-face et se dirigeait vers la porte.

Chapitre 8

— Votre Altesse ! Elle doit se reposer, protesta le Dr Park. Elle est levée depuis trop longtemps.

Kyber se retourna, mais ne fit pas mine de ramener Bree.

— Dae, vous agissez comme si nous ne venions pas de passer la semaine à tenter de la réveiller !

— Je me sens bien, assura l'intéressée. Je veux y aller.

Pour rien au monde, elle ne laisserait passer l'occasion de sortir enfin de cette chambre.

À vrai dire, la situation lui paraissait un rien inattendue. Elle qui avait pour règle de ne jamais accepter l'aide d'un homme... Cela dit, Kyber se conduisait en parfait gentleman.

Du reste, travailler avec des hommes avait enseigné à Bree l'art du compromis – elle savait quand céder et quand tenir bon, afin de préserver l'ego de Mars aussi bien que celui de Vénus.

Aussi raffermir-elle sa prise autour des larges épaules du prince.

— Dès que les Dr Park ne nous verront plus, vous pourrez me reposer sur le sol, chuchota-t-elle. Je suis tout à fait capable de marcher seule, mais si je fais un faux pas, elles insisteront pour me remettre au lit tout de suite.

Et qu'elle y ait passé un ou cent soixante-dix ans, elle était de toute façon restée trop longtemps couchée.

— Dae n'apprécie pas, avoua Kyber. Je n'ai pas fini d'en entendre parler.

— Est-ce qu'elles sont sœurs ? On dirait que les plus jeunes sont des sextuplées.

— Non, ce sont des clones.

— Des clones !

— Mais pas Dae. C'était la muse de mon père.

Un léger changement dans l'intonation de Kyber lui fit soupçonner que la muse avait dû se montrer un rien charnelle.

— Mon père la trouvait tellement brillante, tellement belle qu'il en a voulu en plusieurs exemplaires. Il en a tiré neuf clones, mais comme dans chaque reproduction, les copies ne valent pas l'original. Le premier clone de Dae était aussi intelligent, mais elle ne valait rien comme chirurgien ; ses gestes manquaient de coordination. Elle s'est révélée plus douée pour la psychiatrie, et sa réussite dans ce domaine est exemplaire. La deuxième copie génétique a donné une excellente

technicienne de laboratoire. Les quatre suivantes, comme vous avez pu le constater, sont tout juste bonnes à servir comme filles de salle.

— Vous avez parlé de neuf copies. Où sont les dernières ?

— On les a annulées durant leur enfance. Fonctions cérébrales insuffisantes.

— Annulées ? Vous voulez dire euthanasiées ? *Tuées* ?

— Exact.

Bree en resta un instant coite.

— Mais, c'étaient des êtres...

— Non, Banzaï, c'étaient des clones. Mais il est vrai que la question a fait l'objet d'un débat à travers le royaume – et le reste du monde si j'ai bien compris. À votre époque, les gens discutaient pour savoir si le fœtus était ou non un être humain. C'est la même chose. Un jour ou l'autre, à mesure que nos machines prennent conscience de leur existence, nous allons devoir discuter de leur appartenance ou non au genre humain. Ces débats sont importants. Ce sont les décisions que nous prendrons qui nous définiront en tant que civilisation.

Jusqu'à présent, elle avait considéré Kyber comme un bel homme – quoique un peu simple –, aimable, attaché à son statut et aimant le pouvoir. Elle constatait qu'il était aussi impitoyable, et d'une intelligence aiguë.

Cette histoire de clones la tourmentait.

— Et le Dr Park, que pensait-elle de ces innombrables copies ?

— Je n'en ai aucune idée. Je ne lui ai jamais posé la question.

Il réfléchit un instant avant d'ajouter :

— Je suppose qu'elle y aura vu un éloge à sa personne.

Bree se demandait ce que cette personne pensait de la destruction de plusieurs versions d'elle-même. Les médecins n'étaient-ils pas censés respecter la vie, n'importe quelle vie ? Peut-être voyait-elle dans ces copies des cadeaux, des bonnes à tout faire bien pratiques. Il fut un temps où Bree n'aurait pas dédaigné de se décharger de certaines tâches sur une autre elle-même. Et puis, qui sait si le roi n'avait pas gardé pour lui les exemplaires qu'il était censé retourner au magasin ?

Kyber accéléra le pas. Deux hommes en armure noire leur collaient aux basques. Des gardes du corps, devina-t-elle. Cependant, le prince ne paraissait même *pas* les voir, pas plus que Joo-Eun et les trois autres sous-servantes de la chambre d'hôpital.

— Nous allons quitter l'aile médicale, annonça le prince.

Ils pénétrèrent dans un gigantesque hall au sol et aux murs de marbre crème veiné de miel.

— Ce secteur du palais est interdit d'accès à la plupart des visiteurs et du personnel. Il sert d'hôpital à ma famille, mais aussi de

centre d'isolement en cas d'infection.

— On ne guérit pas toutes les maladies ?

— Il existe des traitements pour presque toutes, mais il en apparaît de nouvelles chaque année, inventées par les terroristes dans leurs laboratoires. De temps à autre, cela nous pose quelques petits problèmes.

— Les terroristes ou les maladies ?

— Les deux.

Ils atteignirent un lourd portail, et leur escorte s'arrêta pour s'entretenir avec les gardes affectés à la surveillance de l'entrée. Dans le chambranle, en teck massif apparemment, étaient gravées des scènes du folklore coréen, ce qui s'harmonisait plutôt bien avec le reste du palais : un curieux mélange de décor occidental ultramoderne et de tradition orientale.

Les gardes poussèrent le portail qui donnait sur un autre hall tout aussi vaste, revêtu du même marbre que le premier. Les meubles, bancs et statues ciselés dans la pierre paraissaient jaillir du sol. Une enfilade de portes devaient ouvrir sur des pièces aux proportions tout aussi démesurées. Bree se souvint alors de la petite maison familiale de Chestnut, dans l'État de New York, avec ses planchers qui grinçaient sous la moquette, ses radiateurs qui émettaient un son métallique les matins d'hiver, lorsque sa mère rallumait le chauffage avant de réveiller les enfants avec de bonnes odeurs de pain grillé. Là, on se sentait chez soi, tandis que dans ce palais...

Certes, l'endroit était un véritable château de conte de fées. Les larges baies laissaient voir des tourelles et des donjons. Au-delà apparaissaient montagnes et forêts. Sous un lumineux ciel d'été où voletaient les oiseaux. La liberté, songea-t-elle, la gorge nouée. Y goûterait-elle de nouveau un jour ?

Des lithographies de Dali, dont *Persistence de la mémoire* et *Le Toréador hallucinogène*, en ornaient les murs. Ainsi, Kyber adorait ce peintre. Voilà qui ne l'étonnait guère. Bree se sentait aussi mal à l'aise avec le prince que devant les œuvres de l'artiste qui lui donnaient l'impression de pénétrer dans un univers mental auquel elle n'aurait pas dû avoir accès. Et qui, par certains côtés, lui rappelait le sien propre, ce qu'elle n'aurait certes jamais admis. C'était particulièrement vrai pour les montres molles. *Persistence de la mémoire*. On ne pouvait trouver meilleure allégorie pour dépeindre sa situation actuelle !

— Vous aimez Dali, observa Kyber.

— Je le trouve... intéressant. Troublant, parfois. Ce sont de magnifiques reproductions que vous avez là.

Il eut un petit rire.

— Ce ne sont pas des reproductions.

Tandis que Bree demeurait bouche bée, le prince franchit

plusieurs autres portes avant de pénétrer dans une immense salle dont le sol de granit noir reflétait les exquises tapisseries suspendues aux murs, les meubles orientaux, les énormes vases céladon – tous anciens et d’une valeur inestimable. Au centre murmurait une fontaine au bassin si vaste qu’il aurait pu servir de piscine. Un décor d’une majesté à couper le souffle.

— Mes appartements privés, annonça-t-il.

Ce disant, il l’emporta jusqu’à une sorte de petit salon qui devait tout de même mesurer dans les soixante mètres carrés, aux murs tapissés de soie orange pâle. La sœur de Bree, décoratrice professionnelle, aurait certainement plissé le nez et qualifié cette couleur de « coloquinte ».

Pas de marbre à l’horizon. Le parquet fleurait bon la cire d’abeille. De magnifiques tapis étaient disposés çà et là, mais c’était un épais flokati qui tenait la vedette devant la gigantesque cheminée de grès brut. Des odeurs de bois brûlé et d’encens flottaient dans l’air. Bree avait l’impression d’entrer dans l’antre d’un roi barbare. Peut-être était-ce d’ailleurs le cas.

Il passa le seuil d’une porte-fenêtre qui menait à un balcon, et la déposa enfin sur le sol avant de s’avancer seul vers la balustrade. Le vent, qui soufflait fort, portait jusqu’à eux ce qu’elle prit d’abord pour le rugissement d’un océan. Un océan qui révéla être une mer humaine.

Aussi loin que portait le regard, la place en contrebas et les rues qui y débouchaient étaient noires de monde. Jamais Bree n’avait vu pareil spectacle, surtout à ses pieds.

Dès que Kyber apparut, les bras levés, la clameur monta, assourdissante. Tendant l’oreille, Bree s’aperçut que la foule ne criait pas, mais scandait :

— Kyber, Kyber, Kyber...

Le prince savoura un instant ce témoignage d’adoration, puis baissa les bras en inspirant profondément. Le silence se fit.

— Êtes-vous heureux ? cria-t-il alors.

Un vacarme plus fort encore lui répondit. Un rien étourdie, Bree dut s’agripper à la balustrade.

Kyber lui jeta un coup d’œil en coin :

— Vous voyez ? Ils sont heureux.

Elle déglutit.

— Oui, je vois.

Elle voyait aussi l’aéronef rectangulaire qui s’était élevé à la verticale derrière la place et survolait à présent le balcon. Bree ne connaissait pas ce genre d’appareil. Pas plus d’ailleurs que les véhicules, apparemment des voitures, qui planaient au-dessus d’une route lumineuse...

On n’était définitivement pas en 2006.

Elle était passée de l'autre côté du miroir.

Kyber lui tendit la main.

— Venez. Ils vous réclament.

— Ils savent que je suis là ?

— Oui. Venez. Montrons-leur que vous allez bien.

Elle regarda la foule, puis son souverain. Si elle se joignait à lui, cela ne signifierait-il pas qu'elle prenait fait et cause pour lui ?

Kyber l'attendait, la main toujours tendue.

Elle hésitait. N'était-il pas temps de laisser le passé derrière soi, et de regarder vers l'avenir ? Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle renonçait à être elle-même.

Mais qui était-elle, désormais ?

Elle n'en savait rien, ce qui ne l'empêcha pas de faire un pas vers le prince, puis un deuxième au cours duquel leurs mains se rejoignirent. Il la fixait avec une telle intensité qu'elle crut un instant qu'il allait l'embrasser. Mais il se contenta de l'attirer au bord du balcon avant de lever leurs mains jointes vers le ciel.

Un rugissement de joie monta de la place, des acclamations d'abord inintelligibles, qui se transformèrent en une rythmique : – Banzaï... Banzaï... Banzaï...

Chapitre 9

Les applaudissements et les vivats se poursuivaient sans discontinuer. Au bout d'un moment, Bree commença à trouver cela pénible et eut envie de se soustraire à tout ce vacarme, mais Kyber ne semblait pas s'en lasser.

« Grand bien lui fasse », songea-t-elle. Elle ne se sentait pas concernée par cette mutuelle adulation d'un peuple et de son prince. Il ne l'avait pas trompée en affirmant que ces gens étaient heureux. Tout bien considéré, elle devait se féliciter de se trouver là et non aux mains du rebelle qui avait tenté de l'enlever.

Du moins tâchait-elle de s'en convaincre.

La poigne puissante de Kyber lui écrasait les doigts. Il leva l'autre bras, suscitant des tonnerres d'applaudissements. À l'évidence, ces gens ne se tairaient que lorsque leur souverain se retirerait.

Derrière eux, des domestiques – asiatiques, indiens, caucasiens – attendaient. Ils avaient visiblement l'habitude de ces débordements.

Bree se demandait comment se dégager de l'emprise du prince sans le vexer lorsqu'une lueur capta son attention. Un peu plus bas, à droite. Parmi la foule. « Un feu d'artifice », fut sa première pensée. Mais deux éclairs phosphorescents jaillirent en direction du balcon, suivis de l'exclamation étonnée de l'assistance. Le pilote de chasse en Bree réagit instinctivement. Un attentat !

Libérant sa main de celle de Kyber, elle se jeta sur lui de tout son poids, mais dut lui faire un croc-en-jambe pour qu'il bascule sur le sol.

Il l'entraîna dans sa chute, puis roula sur elle pour la protéger de son corps.

Au-dessus de leurs têtes, un éclair jaillit, suivi de deux explosions. Mais l'absence de chaleur et d'éclats permit à Bree de conclure que le missile, ou quelque projectile que ce soit, avait manqué sa cible. À présent, la foule hurlait de terreur.

La garde avait pris position sur le balcon tandis que le prince aidait Bree à se relever et l'entraînait dans la chambre.

— On vous a attaqué ! s'exclama-t-elle tandis qu'il la faisait asseoir dans un canapé profond.

— On a essayé, rectifia-t-il. Le balcon est équipé d'une enceinte moléculaire que rien ne peut franchir. Du moins, pas tant qu'on n'a pas inventé une bombe assez puissante...

— Je croyais qu'ils vous aimaient !

— Mais ils m'aiment !

— Curieuse façon de le montrer.

Elle s'adossa au canapé. Son instinct protecteur avait encore frappé, et l'adrénaline continuait de la secouer des pieds à la tête.

— C'étaient des terroristes à la petite semaine, expliqua Kyber. Des voyous évadés de Newgate, en Australie, ou peut-être des réfractaires de Macao. À moins qu'il ne s'agisse de sympathisants de mon demi-frère, ou des trois à la fois. D'ekkar et ses soi-disant amis...

Il n'avait pas l'air de porter ce frère dans son cœur.

— Apparemment, poursuivit-il, c'est votre apparition qui leur a donné l'idée de nous offrir ce petit feu d'artifice.

— Ah ! C'est ma faute !

Kyber esquissa un sourire.

— Vous attiriez l'attention, ils ont voulu en profiter. Ces missiles étaient davantage destinés à faire du tapage qu'à tuer.

Elle s'enfonça plus profondément dans son siège. Maintenant que la poussée d'adrénaline retombait, elle se sentait littéralement épuisée. Entre ce qu'elle venait d'apprendre et cette dernière émotion...

Un homme apparut, également vêtu de noir, hormis un petit calot gris. Il s'inclina respectueusement :

— Votre Altesse.

— Oui, Kaboul.

— La sécurité est sur les traces des malfaiteurs.

— Très bien. Faites-moi savoir quand vous les aurez capturés.

L'homme salua et s'éloigna.

— C'était le chef de la sécurité du palais, expliqua le prince. Il s'occupe de tout. Vous sentez-vous assez solide pour visiter les sous-sols ? Vous sembliez vous inquiéter pour ma sécurité. Je veux vous montrer les mesures que j'ai prises pour contrer une éventuelle attaque, s'il venait à quelque inconscient l'idée de s'en prendre à ma demeure. Mais un tyran ne doit jamais sous-estimer l'intelligence de ses détracteurs, n'est-ce pas ?

— Je le suppose. Vous êtes le premier tyran que je rencontre.

— Ah, une pucelle ! Je vous promets d'y aller doucement.

Il lui prit le bras pour l'aider à se lever, et l'entraîna à sa suite.

Il n'était pas dans les habitudes de Bree de rester sans voix devant un homme. Cependant, l'audace et l'arrogance semblaient tellement faire partie de la personnalité de Kyber que c'en était désarmant.

Elle trébucha, mais protesta quand il la souleva dans ses bras :

— J'ai des petits soucis de coordination mais je peux encore marcher !

— Bientôt. Pour le moment, vous risquez de tomber.

Sur ce, il lança à la cantonade :

— Le passage !

Une trappe s'ouvrit à même le parquet, et Kyber lâcha Bree au-dessus de l'ouverture.

Elle atterrit sur un épais matelas. Bientôt rejointe par le prince qui l'évita de justesse.

— Si j'étais un jour dans l'obligation d'évacuer mes appartements, j'aboutirais ici, expliqua-t-il.

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever, et ajouta :

— Ensuite, je courrais.

Ce qu'ils firent, au petit pas, dans les obscures entrailles du palais.

— Ça va ? s'enquit-il.

Un peu essoufflée, elle répondit :

— Très bien !

Surtout pour une vieille dame de cent quatre-vingt-dix-huit ans !

— Là, je m'arrêteraïs et je prendrais ma magnémoto. La « magnémoto » en question tenait à la fois du jet ski et de la Harley. Elle attendait sagement au bord d'une piste tracée à même le sol. Des spirales lumineuses en délimitaient les bords.

— Des aimants permanents, qui créent un courant entre les onduleurs, crut-il bon de préciser.

— La structure d'Halbach, je sais ! J'ai appris ça en physique.

— Il nous suffira donc d'avancer pour provoquer une lévitation. Nous utilisons cette technique pour tous les véhicules du royaume, y compris pour faciliter le décollage des avions.

Là-dessus, Kyber grimpa en selle et désigna la place derrière lui.

— Montez là et accrochez ces sangles, ordonna-t-il. Oui, comme ça, et aussi autour de la taille.

Elle suivit ses instructions. Après tout ce qu'elle venait de traverser, ce serait trop bête de se tuer pour avoir négligé d'attacher sa ceinture. Tous deux enfilèrent leur casque, et comme elle ne voyait pas où s'agripper, elle posa les mains sur les hanches de Kyber, comme sur une moto ordinaire.

Le prince pressa les poignées, et des courants bleus et blancs parcoururent les onduleurs. Bree se hâta d'utiliser les repose-pieds.

Le véhicule se mit à rouler, et atteignit bientôt la vitesse d'une marche à pied précipitée.

— Accrochez-vous !

Soudain, la moto bondit en avant, ses roues se rétractèrent. Kyber dut sentir les mains de Bree se crispier sur ses hanches, car il annonça :

— Vitesse de transition de lévitation !

Effectivement, ils ne roulaient plus, ils volaient. L'air les fouettait au visage.

Après avoir atteint une vitesse de croisière, l'engin ralentit, s'inclina dans un virage et s'arrêta doucement dans une débauche de lumière. On se serait cru dans une station de métro.

Bree mit pied à terre, et le prince l'imita. Elle avait les jambes qui tremblaient de fatigue et d'excitation.

— Pour un tour en moto, c'était un tour en moto ! s'exclama-t-elle en se débarrassant de son casque. Merci !

— Je pensais bien que vous ne vous contenteriez pas d'un diaporama et de cours d'histoire.

Bree repoussa ses cheveux en arrière.

— Vous avez tout compris. J'étais contente de... voler à nouveau.

Cette pensée suscita en elle une irrépressible tristesse, qu'elle chassa en changeant de sujet.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Sous l'aile médicale. Sous votre chambre. Mais nous pouvons nous déplacer ainsi un peu partout dans les sous-sols. Rejoindre par exemple mon abri personnel où l'équipe de sécurité me retrouvera, si nécessaire, et d'où je resterai en communication avec l'ensemble du palais et du royaume.

Il tendit le doigt vers un panneau inséré dans le mur et appuya sur un emblème qui ressemblait à une espèce de tire-bouchon. La moto effectua un demi-tour, et repartit seule en lévitant dans l'obscurité.

— Elle retourne à son point de départ. Il existe trois exemplaires de ces motos, qui peuvent rejoindre n'importe quel point du palais.

Un petit appareil fixé à son poignet sonna soudain.

— Oui, Kaboul ?

— Les malfaiteurs sont entre nos mains. Après l'interrogatoire, voulez-vous qu'on les enferme au palais ou qu'on les relâche ?

Kyber réfléchit un instant, puis :

— Voyez quelles informations on peut en tirer, et puis... oui, un petit séjour au cachot ne leur fera pas de mal. Qu'ils comprennent bien que je ne tolérerai pas qu'on risque de blesser Banzaï Maguire.

— Bien, votre Altesse. Terminé.

— Il y a des *cachots*, ici ? s'étrangla Bree.

Kyber haussa les épaules.

— Que voulez-vous, c'est l'apanage de tout despote !

Devant son air scandalisé, il éclata de rire.

— Voyons, Banzaï, je plaisante ! On n'utilise que rarement les cachots, et uniquement pour donner une petite leçon à ceux qui le méritent. Ainsi, ce bandit qui a tenté de vous enlever, ajouta-t-il d'un air satisfait.

Vu qu'il n'y avait pas de fenêtre, Ty mesurait le temps écoulé en se fiant aux variations de température. La chaleur et l'humidité augmentaient à mesure que le soleil montait dans le ciel, sans parler

de la puanteur.

Il s'était assoupi contre le mur, aussi loin que possible de l'endroit qui lui servait de toilettes. Réveillé en sursaut par des cris, il s'assit, se passa la main sur sa mâchoire hérissée de barbe. Entre les barreaux de sa cellule, il vit passer deux hommes sales et apeurés, escortés par des gardes. L'un d'eux avait un œil au beurre noir, l'autre la lèvre fendue. Eh bien, il allait avoir de la compagnie, apparemment. Des gars tout juste revenus de l'interrogatoire.

Ty se redressa et s'approcha des barreaux.

— Qu'est-ce que vous avez fait, les gars ?

— Recule ! aboya, l'un des gardes, qui frappa les barreaux de sa matraque, manquant de peu les doigts de Ty.

L'homme à l'œil fermé haussa les épaules.

— On a lancé une fusée pour accueillir Banzaï Maguire.

— Banzaï Maguire ?

— T'as jamais entendu parler d'elle ? s'étonna l'autre garde. Elle dormait depuis deux siècles quand le prince l'a réveillée. Un miracle !

Ty sursauta. *Banzaï !* Il agrippa les barreaux :

— Elle est là ? Réveillée ?

Il déglutit, ferma les yeux en poussant soupir de soulagement, puis reprit vivement :

— Vous avez tiré sur elle ?

— La ferme, rebut de l'UCT ! hurla le premier garde en frappant de nouveau sur les barreaux.

Puis, comme s'il n'avait pas trouvé d'autre moyen de mettre fin à la conversation, il flanqua un coup sur le crâne de son prisonnier. Sans émettre un son, l'homme s'effondra. Ce n'était pas un coup fatal – les gardiens savaient où s'arrêter, Ty l'avait appris à ses dépens –, mais le rebelle allait le sentir passer au réveil.

Furieux, Ty regarda le pauvre bougre se faire traîner jusque dans sa cellule. Ce qui ne l'empêcha pas d'interpeller le deuxième prisonnier :

— La fusée ! Où est-ce qu'elle est tombée ? Si vous touchez à un cheveu de cette femme, je vous écorche vif !

Pour appuyer ses dires, il secoua la porte de sa cellule avant de s'en éloigner en jurant.

Ainsi, Kyber exhibait Banzaï Maguire ! Et sans prendre de précautions particulières pour la protéger !

Furieux, Ty se mit à faire les cent pas. Qu'on lui ait volé son trésor était déjà assez pénible, mais si, en plus, le voleur négligeait sa prise, cela devenait insupportable.

Elle est là.

Ty s'arrêta net. Soudain, les terroristes locaux lui semblaient bien moins dangereux pour Banzaï Maguire que le despote à la réputation

de séducteur qui l'avait amenée dans son repaire.

Kyber invita Bree à dîner. Vêtu de satin noir, cette fois, il la reçut dans un salon à l'éclairage tamisé sur fond de musique douce.

— Le Dr Park m'a dit que vous aviez fait la sieste, cet après-midi. Sept heures durant. J'ai cru que j'allais de nouveau devoir vous emmener à marche forcée.

Elle se mit à rire.

— Je n'ai pas eu l'impression de dormir si longtemps. Vous n'auriez pas du café, par hasard ? Et ne me dites pas que plus personne n'en boit. J'en mourrais !

Pour un peu, elle aurait commandé un Milky Way, mais elle estima qu'il ne fallait pas précipiter les choses. Kyber parut aussi enchanté que si elle lui avait demandé la lune et qu'il fut en mesure de la lui offrir.

— Mes plantations produisent le meilleur café du monde, annonça-t-il fièrement.

— Tout ce que vous produisez est toujours « le meilleur ». Comme si vous ne pouviez pas faire comme tout le monde !

— Je prendrai cela comme un compliment, déclara-t-il en la gratifiant de son sourire charmeur. Du reste, il semblerait que j'aie anticipé votre demande.

Il désigna un magnifique tapis de soie parsemé d'épais coussins devant une baie donnant sur la forêt. Une grosse cafetière d'argent dégageant un arôme exquis trônait au milieu d'un plateau.

— Du café, murmura Bree, extasiée.

Le prince s'installa sur les coussins, étendit ses longues jambes bottées devant lui, et lui fit signe de le rejoindre.

Elle remercia le ciel d'être tombée sur un homme puissant et riche qui semblait ne rien désirer d'autre que son bonheur. À vrai dire, c'était la seule bonne nouvelle qu'elle ait reçue depuis cent soixante-dix ans.

Si seulement sa chance allait jusqu'à retrouver Cam.

— Je n'ai pas fait que dormir, aujourd'hui, remarqua-t-elle.

— Oh ? Et qu'avez-vous fait d'autre ? demanda-t-il du ton indulgent de quelqu'un qui connaissait déjà la réponse.

— Le Dr Park m'a appris à me servir de l'ordinateur.

Ce qui n'allait pas de soi dans la mesure où le clavier, par exemple, avait disparu.

— Merci de m'en avoir laissé l'accès libre. J'ai pu aller un peu partout, et consulter ce qui m'intéressait.

— Et pourquoi pas ? Je n'empêche pas mon peuple de lire et de s'instruire, surtout pas sur le Web. Je ne connais pas de meilleur

moyen de prouver qu'on vit mieux ici que partout ailleurs.

Peut-être...

— J'ai vu beaucoup de choses, reprit-elle.

Entre autres des civils qui affrontaient les soldats de l'UCT – ces gros nervis en uniforme noir et argent, munis d'armes automatiques. Il semblait que l'UCT veuille taxer l'utilisation de l'Interweb. Une « colonie » – curieusement, celle qui correspondait à l'ancien territoire des États-Unis – avait menacé de boycotter les produits de l'UCT si cet impôt était appliqué. On se serait cru de retour à l'époque de la guerre d'Indépendance, lorsque les Britanniques croyaient pouvoir écraser d'impôts leurs colonies américaines... Journaux, jeux de cartes, tout allait y passer. C'était ainsi qu'avait commencé la guerre, en cette fin du XVIII^e siècle. L'Histoire avait parfois de curieuses tendances à se répéter.

La lumière douce accentuait l'exotisme du physique de Kyber qui était occupé à préparer le café. Il ajouta dans chaque tasse du miel, de la crème et un bâton de cannelle, sans se soucier de savoir si elle aimait cela. Elle préféra ne rien dire. Sans doute le prince n'avait-il pas l'habitude de servir qui que ce soit. Aussi appréciait-elle qu'il se charge de cette tâche avec autant d'application.

— Merci, dit-elle lorsqu'il lui tendit la tasse.

Ils burent en silence, les yeux rivés sur la fenêtre. Une rivière coulait entre les conifères, et Bree crut entrevoir les ruines d'une ancienne pagode.

— À quoi pensez-vous ? s'enquit-il.

— Je trouve ça beau.

— Je suis sûr que vous allez aussi aimer les montagnes.

La scène changea instantanément, pour laisser la place au volcan au cratère enneigé.

Bree faillit s'étrangler.

— Je croyais que la vue était réelle...

— Horace, arrête l'hologramme.

Le volcan disparut pour faire place à une cour.

— La voici, votre vue « réelle ».

Un énorme bassin triangulaire brillait dans les rayons du couchant, entouré de tables et de chaises. Au milieu, l'eau d'une fontaine coulait dans les rayons irisés.

— Voulez-vous que nous enlevions la barrière ?

— Quelle barrière ?

Horace, de l'air !

À ces mots, des odeurs de fleurs et d'herbe coupée envahirent la pièce. Une brise tiède agita les cheveux de Bree.

— La fenêtre, expliqua le prince, est une membrane tissée d'ordinateurs microscopiques qui laissent ou non passer l'air du dehors

suivant la demande et peuvent également servir d'écran d'affichage. Horace, Montre-nous la Grande Muraille.

Aussitôt apparut l'image de la Grande Muraille de Chine qui sinuait jusqu'à l'horizon, aussi réelle que si le palais avait été construit dessus.

— J'aime bien le jardin, murmura-t-elle.

Au moins savait-elle que c'était vrai.

— Au fait, qui est Horace ? ajouta-t-elle.

— Mon ordinateur. Il organise mes appartements privés selon mes désirs, et communique avec l'ordinateur du palais pour coordonner le service et la sécurité si nécessaire.

— Les murs n'étaient pas de la même couleur, ce matin, remarqua-t-elle en regardant autour d'elle. Je les voyais orange. À présent, ils sont blancs. Les nano-ordinateurs là encore ?

— Oui, vous préféreriez la coloquinte ?

— Vous... vous savez ce qu'est une coloquinte ?

Il haussa un sourcil.

— La nuance, oui.

— Là, je crois que ma sœur vous aurait adoré !

Il haussa l'autre sourcil.

— Elle était décoratrice, s'empressa de préciser Bree.

Visiblement, il ne saisissait pas.

— Ce n'est pas grave, oubliez... Blanc, c'est très bien.

Cette fois, il était complètement perdu. Elle avala quelques gorgées de café en priant pour qu'il ne se transforme pas soudain en jus de pomme. Elle qui avait toujours vénéré la technologie commençait à la trouver trop envahissante. Elle avait lu quelque part qu'un jour les nanotechnologies transformeraient le monde, que les ordinateurs disparaîtraient des bureaux et des attachés-cases pour devenir les bureaux et les attachés-cases, qu'ils s'intégreraient dans tous les domaines de la vie, jusque dans le corps, afin de réparer les cellules déficientes et d'administrer des médicaments. Elle savait qu'on avait introduit de microscopiques ordinateurs médicaux dans ses veines, ce qui expliquait qu'elle fonctionne presque normalement après un si long sommeil.

— Horace, ouvre la porte ! ordonna Kyber.

Une petite armée de servantes entra, efficace et silencieuse.

Fascinée, Bree les vit disposer une série de plats qui semblaient contenir des préparations traditionnelles coréennes. Coupes de toutes formes, contenant toutes sortes de mets dont certains embaumaient. Amuse-bouches froids, salés, séchés, ou conservés dans quelque liqueur à en juger par l'odeur.

Une femme vêtue d'une tunique moulante à la thaïlandaise

alluma des bougies, et leur parfum couvrit un instant celui du dîner. De minuscules anneaux d'argent pendaient à ses ongles démesurés, et son vernis changeait de couleur à chacun de ses mouvements. Quand elle eut terminé, elle mit un genou en terre et attendit que Kyber daigne la regarder.

Il secoua imperceptiblement la tête, et elle se releva.

— Merci, fit Bree.

La femme lui lança un regard hésitant, comme si elle ne savait comment réagir, puis tourna les talons et sortit, aussitôt suivie par les autres servantes.

Kyber émit un petit rire.

— Quoi ? demanda Bree.

— Vous l'avez remerciée.

— Pour la nourriture. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Aucun. Il se trouve juste qu'elle m'avait demandé si je désirais de la compagnie pour la nuit. Féminine, s'entend.

Ah ! C'était donc ce que signifiait ce petit ballet silencieux.

— Ainsi, vous avez refusé et je l'ai remerciée, pouffa Bree en rougissant. Désolée ! Je ne savais pas que vous aviez un harem.

— On ne peut pas appeler ça un harem.

— Mais vous avez des femmes... à votre disposition.

— En effet.

Elle ne put s'empêcher de l'imaginer au lit en compagnie de plusieurs hétaires, et n'aurait su dire si cela l'agaçait, l'embarrassait ou la rendait un poil jalouse.

— À propos, cette compagnie, c'était pour maintenant ou pour plus tard ?

Le prince afficha une expression offensée.

— Pour plus tard, bien sûr ! Jamais je n'aurais accepté qu'elle...

Intrigué, il se pencha soudain et chercha son regard.

— Maintenant, si vous désirez...

Elle agita les mains.

— Oh, non merci ! Je me contenterai de dîner. De toute façon, je préfère les hommes. Un à la fois. Mais ne vous gênez pas pour moi. Faites ce que vous voulez.

— C'est déjà fait, dit-il tranquillement. J'ai refusé.

Décidément, il savait naviguer à la frontière du flirt et du rentre-dedans. Et cependant, elle avait l'impression qu'il s'efforçait de se présenter sous son meilleur jour, et avait plus envie de l'impressionner que de la mettre dans son lit.

Il versa un liquide clair dans des petits verres et lui en tendit un.

— C'est de la vodka. Celle que je vous avais promise et que nous n'avions pas encore bue. À nous !

— À nous ! répéta-t-elle en trinquant.

Il la dévorait littéralement des yeux, mais son regard trahissait surtout de l'admiration, tout cela parce qu'elle revenait du passé, ce qui faisait d'elle une véritable relique, un objet de valeur que l'on convoitait.

Elle n'avait plus rien au monde, ni famille ni carrière, pas même un endroit où se réfugier. Jusqu'à ses racines qui avaient disparu. Elle était le rejet d'une époque qu'on semblait vouloir oublier. Mais si elle restait ici, elle serait davantage qu'une pièce supplémentaire dans la collection éclectique de Kyber en matière de servantes, de maîtresses, de gardes du corps, de médecins, de politiciens et de conseillers. Il la traiterait avec des égards infinis, comme il le ferait d'un vase de Chine ou d'un bijou ancien. Qui sait si tout le monde ne la considérait pas ainsi ? Elle songea soudain que sa « valeur » pourrait être un atout, qu'elle pourrait par exemple utiliser comme monnaie d'échange, y compris pour sauver sa vie.

— Un autre ? proposa Kyber.

— Pourquoi pas ?

Il remplit leurs deux verres, trinqua de nouveau en demandant :

— À quoi pensez-vous si intensément ?

— À ma nouvelle vie de femme entretenue.

— Entretien ? C'est ainsi que vous vous voyez ?

— Je n'ai pas l'habitude d'être ainsi dorlotée, choyée... Je me demande ce qu'en penserait Cam. Ça la ferait bien rire, à mon avis.

Cette évocation lui fit monter les larmes aux yeux.

— Cam Tucker, votre coéquipière.

— Et meilleure amie.

Sans réfléchir, elle s'empara de la bouteille de vodka, se resservit et but d'un trait.

— Waouh ! C'est fort ! Donnez-moi votre verre.

Les yeux gris du prince parurent s'adoucir.

— Non merci, mais ne vous privez pas, Banzaï.

« Ce qu'elle fit, sans vergogne, tandis qu'il coupait un morceau de viande, puis le lui tendait au bout de sa fourchette. Il était parfaitement sobre, alors qu'elle-même était en train de s'enivrer.

— Ça ne vous plaît pas d'être dorlotée, choyée ?

— Je ne sais pas ; ça ne m'est jamais arrivé.

— Goûtez ça, fit-il en approchant la fourchette de sa bouche.

Elle saisit le morceau du bout des dents. Le regard de Kyber s'assombrit tandis qu'il se fixait sur ses lèvres. Il était évident qu'elle l'attirait physiquement. La température de la pièce grimpa de quelques degrés, et Bree se douta que cela n'avait rien à voir avec un dysfonctionnement de l'air conditionné. Elle fit passer la viande avec une gorgée de vodka.

Kyber lui en offrit une deuxième bouchée.

— Je n'aurais pas de mal à m'y habituer, confessa-t-elle.

— J'y veillerai.

— Tous mes désirs comblés ! lâcha-t-elle. Il me suffit de vivre en vitrine, comme dans une fête foraine.

Saluant un auditoire imaginaire, elle reprit :

— Entrez, entrez, mesdames et messieurs ! Venez voir là femme surgie du passé. Venez tous ! Franchement, Kyber, je ne sais pas si je suis faite pour ça.

Elle remplit de nouveau son verre. La tête commençait à lui tourner, mais son humeur était devenue si sombre qu'elle s'en fichait.

Quant à Kyber, il paraissait faire un effort pour contrôler la sienne.

— Je vous protégerai toujours, déclara-t-il d'une voix tendue. Je vous ai sauvée, à présent, je vous offre un refuge.

— Contre quoi ? Le reste du monde ? Tout ce qui se passe dehors ?

— Tout ce qui vaut la peine d'être possédé, Banzaï, se trouve *ici*.

Il avait prononcé ces paroles avec une telle conviction que même si elle n'avait pas passé quelques heures sur l'Interweb, elle n'aurait su quoi répliquer.

— Y compris moi ? hasarda-t-elle.

— Demandez à ce sale type de l'UCT qui a tenté de vous enlever.

Bree tressaillit.

— Il vient de l'UCT ?

Tout à coup, elle avait envie de le rencontrer. Ne venait-il pas de son ancien pays, même si ce dernier n'avait plus rien à voir avec celui qu'elle avait connu ?

— Pourquoi tenait-il tant à moi ?

Pour une fois, Kyber parut pris de court. Pour se donner une contenance, il remplit leurs deux verres et vida le sien avant de répondre :

— Il prétend que vous appartenez à l'UCT, et depuis, l'UCT vous réclame. Ils viennent de demander officiellement votre retour chez eux.

— Ils n'ont pas perdu de temps.

— La nouvelle a fait le tour du monde.

— Est-ce qu'il est venu tout spécialement pour moi ? Est-ce qu'il faisait partie d'une équipe de recherche ?

Elle pensait à Cam. Cet homme savait peut-être où se trouvait son amie ! Une bouffée d'espoir la submergea.

— Vous lui avez demandé s'il avait vu quelqu'un d'autre dans la crypte ? poursuivit-elle. Il a peut-être trouvé le caisson de ma coéquipière.

Mais il se pouvait qu'il soit... vide. Après tout, près de deux

siècles s'étaient écoulés... Et si quelqu'un d'autre avait réveillé Cam des années auparavant ? Et si Cam elle-même l'avait cherchée avant d'abandonner et de refaire sa vie ? Bree aimait assez ce scénario ; il lui plaisait en tout cas plus que la vision du corps de son amie en train de se décomposer sous l'eau.

— Il sait peut-être quelque chose, Kyber. Il pourrait nous aider.

Nous. En toute simplicité elle venait de s'aligner sur le souverain du royaume d'Asie.

— Banzaï, commença-t-il doucement, ce n'est qu'un piller de tombes. Un riche play-boy qui s'ennuie, et qui se trouve être aussi le fils du plus haut gradé de l'armée de l'UCT.

— Et que comptait-il faire de moi s'il m'avait trouvée le premier ? Me vendre ?

— Peu importe ! Vous êtes ici. En sécurité.

Cette réaction rappela à Bree cet aspect impitoyable de sa nature qu'elle avait entraperçu lorsqu'ils avaient eu cette discussion sur les clones, elle contrastait avec cette remarque qu'il avait faite à l'hôpital : « Je lui garderai peut-être la vie sauve, puisque c'est lui qui m'a menée jusqu'à vous. »

— Et vous l'avez enfermé.

— Oui.

— Le fils du chef militaire de l'UCT... Ça ne risque pas de provoquer une certaine tension sur le plan international ?

Kyber leva son verre.

— Pour ma plus grande gloire. Et j'en goûterai chaque instant.

— Vous n'avez pas l'intention de le renvoyer chez lui ?

— Un de ces jours, certainement.

Ce jour-là, Bree perdrait toute chance de rencontrer l'unique personne susceptible de lui fournir des informations au sujet de Cam.

Elle repoussa son verre. Elle tenait bien l'alcool, mais ce n'était pas une raison pour se laisser aller, surtout maintenant que la vie de Cam était en jeu.

— Je veux le voir, déclara-t-elle. Lui parler de Cam.

— Ne mettez pas tous vos espoirs dans la recherche de votre amie. Vous pourriez être déçue.

Elle carra les épaules.

— Je suis prête à courir le risque.

Kyber considérait son verre vide d'un air contrarié. Il semblait hésiter entre tempérer ses espoirs sans pour autant les anéantir, et lui faire plaisir sans sacrifier ses principes.

— J'ai l'esprit large, finit-il par déclarer, et je vais vous le prouver. Je vais inviter cet individu à dîner. Accordez-moi quelques jours pour arranger cette entrevue.

— Merci.

Le prince la contempla un instant, les yeux plissés.

— Cinq minutes en sa compagnie et vous comprendrez mieux les propos que je tiens à propos de l'UCT.

Chapitre 10

Bree passait son temps libre devant un ordinateur encastré dans un bureau de verre. En cherchant des informations sur Cam Tucker, elle apprit bien des choses sur le monde dans lequel elle allait désormais vivre. En 2176, on avait investi l'Antarctique, et on pouvait désormais aller au fond de l'océan. On avait construit des stations spatiales aussi vastes que des villes, on allait sur Mars et sur les satellites de Saturne, on avait installé quelques colonies sur la Lune. Mais, nulle part, Bree ne prouva quoi que ce soit sur une jolie Sudiste remontée d'une crypte en combinaison de pilote.

Les coudes sur le bureau, le menton calé sur les pains, elle regarda un condensé des informations du mur. « Nous n'avons pas de nouvelles », déclaraient les subordonnés du général Aaron Armstrong, dont les efforts pour faire libérer son fils, entré par effraction dans le royaume d'Asie, avaient jusqu'à présent échoué. Apparemment, les négociations se poursuivaient tant bien que mal.

Apparut alors à l'écran un homme à l'aspect sévère, vêtu d'un imperméable noir et d'une casquette à visière de cuir style général Patton, le visage émacié, la touche dure. Il se dirigea vers une élégante voiture au bras d'une femme dont le bas du visage était caché par une écharpe noire et le haut par des lunettes de soleil.

Le général avait l'air aussi désagréable et arrogant que l'avait assuré Kyber. Il avait, disait-on, des vues sur la présidence de l'UCT, désormais élue par les politiques, non par le peuple, et voulait installer une dictature militaire. Aujourd'hui, son fils attendait dans les confortables prisons de Kyber que cessent ces simagrées afin qu'ils puissent rentrer chez lui. Mais dans l'intervalle, peut-être pourrait-il transmettre quelques informations sur Cam. Bree commençait à le considérer comme son dernier espoir. Mais accepterait-il de l'aider ? Avec un père à la tête de l'armée de la plus grande puissance mondiale, qu'aurait-il à faire de ses questions ?

D'une façon ou d'une autre, elle allait devoir trouver le moyen de le motiver.

Mais comment ?

Joo-Eun, l'une des « sœurs » Park, entra dans la chambre, les bras chargés de fleurs et d'une boîte enrubannée.

— De la part du prince Kyber, annonça-t-elle avec un sourire timide.

Clone. Bree avait beau s'interdire de penser ainsi, ce mot lui vint à l'esprit dès qu'elle vit la jeune fille. Elle n'avait ni père ni mère, on l'avait fabriquée en laboratoire. Quoiqu'elle soit un peu lente, Bree s'efforçait de ne pas lui parler comme à une enfant alors qu'elle avait dix-sept ans, et de la traiter normalement.

Il semblait que Joo-Eun s'en soit aperçue, et lui en soit reconnaissante. Du moins Bree l'espérait-elle. On avait besoin d'amis quand on ignorait où étaient ses ennemis.

Trois douzaines de roses à longue tige aigue-marine, chef-d'œuvre parfumé de la biotechnologie, composaient le bouquet. Un mot de la main de Kyber l'accompagnait : *Tyler Armstrong se joindra à nous pour le dîner à 20 heures.*

Le cœur de Bree manqua un battement. Tyler Armstrong. Pour elle, ce n'était plus le voleur aux yeux bleus, mais l'homme qui allait lui donner des nouvelles de Cam.

Joo-Eun lui remit ensuite le paquet enrubanné.

— Le prince aimerait beaucoup que vous portiez cette robe pour le dîner.

Bree sortit de la boîte un long fourreau scintillant qu'elle tint devant elle à bout de bras.

— Oh ! Moi aussi, j'aimerais beaucoup !

Coupée dans une soie diaphane bleu lavande, elle était rebrodée de sublimes améthystes. En dépit de son angoisse et de sa lassitude, Bree se sentit fondre. Kyber ne dissimulait pas qu'il éprouvait un penchant pour elle, mais, jusque-là, elle avait feint de ne pas s'en apercevoir, et il n'avait pas insisté. Et si ces cadeaux annonçaient l'étape suivante ? En choisissant Kyber, elle se condamnait à rester ici à jamais, ce qu'elle ne souhaitait pas. Tant qu'il lui resterait un espoir de retrouver Cam, elle ne se laisserait distraire par rien ni par personne.

Cependant, si elle abaissait sa garde pour un soir, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle lâcherait prise tous les autres soirs. Elle porta l'étoffe scintillante à sa joue. Elle ignorait comment Kyber comptait achever la soirée, mais pour le moment, il ne commettait aucune erreur.

Des gardes apparurent devant la cellule de Ty alors que la chaleur commençait à retomber. Il s'était assoupi assis contre le mur – à l'endroit exact où étaient griffonnées les lettres qui proclamaient *Liberté* ! Il avait beau ne pas être superstitieux, il estimait que cela ne pouvait pas faire de mal.

Un rien courbaturé, il se leva tandis que la clef tournait dans la serrure. Comme beaucoup de soldats, ceux-ci étaient originaires

d'Indonésie, de Malaisie ou des Maldives. Leurs ancêtres avaient dû quitter en hâte les îles de ces archipels que l'océan avait emportées.

— UCT. Debout. Douche, lança l'un d'eux.

Quand ils s'adressaient aux prisonniers, ils ne s'embarrassaient pas de phrases.

Ty haussa un sourcil moqueur.

— Une douche ? Pas possible.

Il frotta sa chemise humide de sueur.

— En quel honneur ?

Il n'était pas mécontent de sortir. Mais pas question de laisser Banzaï derrière lui.

L'autre ne répondit pas et s'effaça pour le laisser passer en plissant le nez d'un air de dégoût.

— Vous auriez un désinfectant contre les poux ? s'enquit Ty en se grattant la barbe.

Il fit mine de saisir quelque chose entre le pouce et l'index, et l'examina, les sourcils froncés.

— Et contre les puces ? ajouta-t-il.

— Avance ! grommela le garde.

Deux autres colosses armés de fusils patientaient dans le couloir. Tandis qu'ils encadraient Ty, ce dernier étudia leur visage, essayant d'analyser leur degré de tension. Puis ils se mirent en marche, et il nota la disposition des couloirs et des portes. Cependant, s'il se fiait à son instinct de commando, le moment était mal choisi pour tenter une échappée vers la liberté. D'ailleurs, il n'aurait peut-être pas besoin de recourir à la force. Si on lui proposait de prendre une douche, c'était que les choses s'arrangeaient.

À moins que Kyber n'aime que ses prisonniers soient propres avant d'être exécutés en place publique...

On le fit entrer dans une cabine qui n'avait pas dû servir depuis cent ans. Un garde tourna les robinets. Les tuyaux devaient être tellement rouillés que l'eau qui en sortit était orange.

Malgré tout, Ty se glissa dessous sans se faire prier et ferma les yeux, goûtant l'instant avec un plaisir non dissimulé.

— Ôter habits !

Ty soupira :

— Si seulement c'était une femme qui me disait ça !

— Tout nu !

Aucun humour, le gars !

Ty se déshabilla sans se presser, puis se savonna avec vigueur. Ses cheveux avaient bien poussé depuis la dernière fois qu'il les avait lavés, remarqua-t-il. Lorsqu'il en eut terminé, il se sentait prêt pour affronter la suite, quelle qu'elle soit.

Le garde lui jeta une serviette qu'il noua à la ceinture, puis ils

gravirent un escalier de marbre qui débouchait dans une enfilade de salles claires et propres. L'odeur de pourriture avait fait place à celle des pins. Une fenêtre devait être ouverte quelque part.

Après quelques pas, Ty pénétra dans une petite pièce semblable à celle où il avait été interrogé. À cette différence près que c'était une jeune fille qui l'attendait, armée d'un rasoir et de ciseaux. Elle lui désigna un tabouret.

— Assis, UCT.

Il la salua de la tête, et obtempéra. Efficace et silencieuse, elle lui coupa les cheveux et lui rasa la barbe. En quelques minutes, il avait retrouvé une allure présentable. Ce n'était pas tout à fait la coupe militaire, mais il avait repris figure humaine.

— Bravo ! remarqua-t-il en se frottant les joues. Quelle est la suite du programme ? Un massage aux onguents ? Une manucure ?

— UCT venir. Tournant les talons, elle quitta la pièce. Ty jeta un coup d'œil aux gardes impassibles et obéit :

— Oui, m'dame.

Ils s'engagèrent dans d'autres escaliers. À en juger par l'air qu'ils respiraient, ils avaient quitté la prison proprement dite. La vie s'améliorait de minute en minute.

Dans un petit vestiaire, il trouva une chemise marron et un pantalon coupé dans une étoffe très fine. Pas très élégant, un peu juste, mais cela le changeait agréablement de la sinistre tenue carcérale.

Lorsqu'il fut habillé, la jeune fille lui donna de quoi se laver les dents, puis l'entraîna vers un cabinet de toilette, équipé d'un vrai lavabo, d'une vraie cuvette, de vrai papier.

— Un quart d'heure, UCT.

— Je suis un homme. Deux minutes me suffiront. Ignorant son sourire, elle claqua la porte derrière elle.

Ty poussa un profond soupir et étudia son reflet dans la glace. Il ignorait ce que Kyber lui réservait, mais il saurait faire bonne figure.

Chapitre 11

En son magnifique palais, mélange d'Orient et d'Occident, le prince Kyber avait choisi de régaler le fils unique de l'homme de main de l'UCT d'un dîner typiquement asiatique.

Fleurs et fruits ornaient une longue table de teck incrustée de nacre et de jade. D'énormes sphères de cristal peuplées de papillons vivants en décoraient le centre. Jusqu'à présent, les repas que Bree avait pris en compagnie du prince étaient servis avec des couverts d'argent ; ce soir, ce seraient baguettes et cuillères d'or, bols de porcelaine, nappe et serviettes rouges.

Kyber avait changé la tapisserie des murs pour un jaune foncé assorti aux ors de la table. La baie s'ouvrait sur la cour à la fontaine que baignaient les lueurs orangées du couchant. Il faisait doux, un parfum d'automne flottait dans l'air. Kyber tira galamment la chaise de Bree. Comme elle prenait place, sa robe s'enroula autour de ses jambes dans un tintement de pierres précieuses. Joo-Eun avait relevé ses cheveux en un élégant chignon dans lequel elle avait glissé deux épingles ornées d'un joyau, laissant quelques mèches folles boucler autour de son visage. Bree se sentait bien dans sa peau. Jolie. C'était la première fois, depuis son arrivée dans ce monde, qu'elle avait envie de se détendre un peu. Pour cela, rien ne valait une jolie robe, un délicieux repas, et la présence d'hommes séduisants. Enfin, d'un seul ; l'autre n'était toujours pas arrivé.

— Où est Tyler Armstrong ?

— Il ne va pas tarder. Il s'habille pour le dîner.

— Il s'habille ? Décidément, vous savez traiter vos prisonniers !

Kyber se contenta de sourire, parfaite image du dictateur bienveillant.

Bree espérait que, dans ces conditions, Armstrong serait de bonne humeur. Il fallait absolument qu'elle le fasse parler de Cam. Et de bien d'autres choses encore. Il lui offrirait un point de vue différent sur ce monde qu'elle connaissait si peu. Elle s'aperçut qu'elle se frottait les mains avec nervosité.

Une lumière scintilla au poignet de Kyber.

— Oui, Kaboul ?

— Il est là.

— Faites-le entrer.

Deux gardes vêtus de cuir noir pénétrèrent dans la salle,

encadrant le fils du général Armstrong.

Ils le laissèrent à mi-chemin de la table, et reculèrent pour prendre position devant la double porte.

Armstrong leur lança un regard surpris par-dessus son épaule, puis s'approcha d'un pas volontairement lent, comme s'il tentait de cacher qu'il boitait. Bree plissa les yeux. Quelque chose clochait. Ses vêtements. Le pantalon était trop court. L'homme était grand et musclé, mais plus mince et émacié que sur les photos qu'elle avait vues aux informations. Ses cheveux étaient aussi un peu plus longs.

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer quand elle croisa son regard bleu. Elle ne savait trop ce qu'elle s'attendait à y voir, mais son intensité la déconcerta. À croire qu'il éprouvait des sentiments pour elle. Alors qu'il ne la connaissait même pas ! Il était le pirate, et elle le trésor. Finalement, rien n'avait changé depuis la première fois qu'elle l'avait vu. Rien sinon qu'il semblait encore plus avide de se l'approprier.

Elle s'aperçut qu'elle le fixait. « Dis quelque chose, Maguire », s'exhorta-t-elle.

— Merci d'accepter ce dîner, monsieur Armstrong.

Ce qui parut beaucoup amuser le nouveau venu. La petite cicatrice de sa lèvre supérieure s'étira sur un demi-sourire.

— Vous voilà toute jolie ! Je suppose que vous êtes bien traitée ?

Elle déglutit. Pourquoi se sentait-elle si intimidée ? D'ordinaire, les hommes ne produisaient pas cet effet sur elle.

— Oui, merci. Mieux que bien. Le prince Kyber m'a généreusement ouvert son palais.

— En effet ! intervint ce dernier. Asseyez-vous, commandant Armstrong, je vous en prie.

Il désigna la chaise vide incrustée de pierres précieuses en face de celle où lui-même était assis à côté de Bree.

Armstrong s'y glissa. Il semblait sur ses gardes, comme s'il s'attendait à quelque piège. Mais sa raideur toute militaire s'évapora lorsqu'une servante apporta un assortiment de plats odorants qu'elle disposa sur la table. Il ouvrit la bouche, la referma vivement, les yeux rivés sur la nourriture.

Il avait faim.

Bouleversée, Bree se demanda quand il avait mangé pour la dernière fois.

Une autre servante s'approcha d'elle pour lui murmurer à l'oreille qu'elle devait indiquer par quel plat commencer.

— Ça m'est égal, dit-elle. Préparez-moi une petite sélection, s'il vous plaît.

Tandis que la femme se mettait à l'œuvre, Bree poussa un plat devant Armstrong.

— Essayez ces boulettes, lui suggéra-t-elle. Elles sont délicieuses.

D'un geste un peu trop vif, il en saisit une qu'il fourra tout entière dans sa bouche, puis une deuxième, visiblement, il mourait de faim.

— Voulez-vous du vin ? s'enquit la servante.

— S'il vous plaît, marmonna-t-il, la bouche pleine.

La femme lui tendit un verre qu'il vida d'un trait. Il se tapota ensuite la bouche avec sa serviette, si délicatement que le contraste en était presque comique.

Bree s'efforça de faire la conversation et de briser la glace afin de pouvoir aborder sans tarder la question qui la taraudait.

— Le prince Kyber vous a appelé commandant. C'est, dans la marine, l'équivalent de lieutenant-colonel dans l'armée de l'air, n'est-ce pas ? En tout cas, c'était ainsi de mon temps.

Armstrong s'immobilisa, lui lança un regard aigu, regarda Kyber avant de revenir à elle. Puis il marmonna quelque chose et se remit à manger.

Sans se décourager, elle retint à la charge :

— Je suis... *j'étais* dans l'armée de l'air...

— Je sais.

— Pilote.

— Oui.

Bree réprima un soupir. Il ne voulait pas parler, et c'était de mauvais augure. Si elle y avait un tant soit peu réfléchi, elle aurait pu trouver cette information sur le web et l'aurait utilisée pour le mettre à l'aise.

— Vous volez vous aussi ? reprit-elle. Dans l'aéronavale ? Ou vous êtes juste dans la marine ?

Tout en continuant de manger, il récita :

— Commandant Tyler Armstrong, quatre-vingt-douzième, onze cent soixante-deux vingt-deux, trois avril deux mil cent quarante-six.

Si vous êtes fait prisonnier et qu'on vous interroge, ne déclinez que votre nom, votre grade, votre numéro de service et votre date de naissance. Article cinq du Code du combattant américain. UCT ou pas, Armstrong venait de s'y conformer à la lettre, comme à l'époque de Bree. Kyber disait l'avoir jeté en prison pour s'être introduit illégalement dans le pays et pour tentative de vol. Mais apparemment, Armstrong se considérait comme un prisonnier de guerre.

Bree l'étudia avec attention. Il avait les traits tirés. Des traces de bleus étaient encore visibles sous l'un de ses yeux et sur sa mâchoire. On l'avait battu.

Honteuse et choquée, elle baissa la tête. À présent, elle comprenait pourquoi il refusait de répondre à ses questions. Il devait croire qu'elle l'interrogeait.

L'appétit coupé, elle comprit qu'elle n'avait pas affaire à un riche

héritier, chasseur de trésors de surcroît, avec qui elle pourrait faire la causette dans l'espoir de lui soutirer des informations sur Cam. Tout à coup, elle s'en voulait de porter cette robe de prix, de manger ces mets délicats face à un prisonnier battu et affamé qu'on n'avait traîné à cette table que parce qu'elle en avait exprimé le désir.

Silencieuse, elle écoutait les deux hommes manger, le tintement de leurs baguettes sur les assiettes, la musique d'ambiance. Personne ne disait un mot.

Kyber semblait très à l'aise. « Vous voyez ? semblait-il dire, je suis un homme large d'esprit. »

Et Tyler Armstrong ? Il paraissait ne songer qu'à engloutir le maximum de nourriture, comme s'il craignait de ne plus jamais manger. Soudain, elle avait hâte que ce dîner s'achève. Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour surmonter son malaise et poser de nouveau des questions.

— Commandant Armstrong.

Les deux hommes tressaillirent.

— Ceci n'a rien à voir avec votre fonction, mais j'espère que vous allez pouvoir tout de même m'aider. J'ai voulu vous rencontrer ce soir parce que vous avez été le premier à me découvrir dans mon caisson. Je n'étais pas seule lorsque je suis partie pour ma dernière mission. Ma coéquipière, Cameron Tucker, m'accompagnait.

Sa voix se brisa quand elle ajouta :

— L'avez-vous vue ? Savez-vous où elle est ?

Armstrong s'arrêta de mâcher, avala. Puis, avec des gestes mesurés, il posa ses baguettes sur le bord de son assiette et, le visage sans expression, il répéta :

— Commandant Tyler Armstrong, quatre-vingt-douzième, onze cent soixante-deux vingt-deux, trois avril deux mil cent quarante-six.

— Ceci n'est pas un interrogatoire, mais un appel au secours ! s'écria-t-elle. Cam Tucker était ma coéquipière. Il se peut qu'elle soit encore là-bas. Vivante !

— Banzaï, murmura Kyber.

Elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Savez-vous quoi que ce soit à ce sujet, commandant ?

Elle détestait devoir ainsi le supplier, mais s'il n'y avait pas d'autre moyen...

— Je ne vous demande pas de détails. Dites-moi seulement si vous savez où elle est.

Le regard d'Armstrong s'adoucit. Un instant, elle crut qu'il allait lui répondre mais, finalement, il n'en fit rien.

— Alors ? insista-t-elle. Que savez-vous ?

— Rien.

Elle sentit la moutarde lui monter au nez.

— Dites plutôt que vous ne pouvez pas parler ! Et si c'était vous qui vous étiez à la recherche d'un membre de votre équipage ? D'un de vos hommes ? Vous n'abandonneriez pas !

Un muscle tressauta dans la mâchoire d'Armstrong. Il inspira longuement, retint son souffle, expira. Mais continua à se taire.

Bree serra les poings, comme si cela pouvait l'empêcher de perdre contenance.

— Je savais que vous seriez déçue, lui souffla Kyber à l'oreille.

Il s'écarta lentement, comme pour montrer à Armstrong combien ils étaient proches, et même, pourquoi pas, plus que cela. D'un air satisfait, il finit par reprendre sa place, laissant à Bree le soin de démêler le chagrin de l'animosité qu'elle pouvait lire dans les yeux d'Armstrong.

Elle parvint de justesse à ne pas se défendre, à ne pas crier qu'elle ne couchait pas avec Kyber. Elle n'était pas censée se soucier de ce que cet inconnu pensait de sa vie privée.

Armstrong plia sa serviette, et la plaça près de son assiette à demi pleine.

— Je ne crois pas que je vais rester pour le dessert, annonça-t-il.

Elle parvint à capter son regard et articula silencieusement : *Mangez !*

Il marqua une hésitation puis, après un coup d'œil quasi triomphant à l'adresse de Kyber, il entreprit de vider son assiette.

Kyber but une gorgée de vin, et contempla son prisonnier avec une sorte de rage froide. Ce qui ne parut pas déranger celui-ci le moins du monde. À la grande surprise de Bree, Armstrong semblait attacher davantage d'importance à sa conduite à elle qu'à sa propre sécurité.

— Ne vous laissez pas bernier, murmura-t-il.

Fronçant les sourcils, elle secoua la tête. Que voulait-il dire au juste ? Il désigna le somptueux festin.

— Toutes ces largesses. Ne vous laissez pas embobiner. Vous n'êtes qu'une prisonnière, Banzaï, tout comme moi.

— Pas du tout ! Je suis libre de partir quand je le veux !

— Vraiment ?

— Vraiment, répondit Kyber à la place de Bree. Banzaï Maguire est mon invitée, et reste ici par choix. Elle a compris quels dangers la menacent en dehors de ces murs, et elle sait qu'avec moi elle est en sécurité.

— Vous n'avez même pas pu garantir celle de votre propre père, riposta Armstrong.

Kyber se ferma instantanément, tout comme lorsque Bree l'avait interrogé sur la tentative d'assassinat qui avait laissé le roi dans un état végétatif irréversible.

- Vous dépassez les bornes !
- Vous avez pu le protéger, oui ou non ?
- Silence !

Visiblement, Armstrong remuait le couteau dans une plaie qui semblait encore douloureuse.

Repoussant sa chaise, Kyber se leva.

- Vous ne savez rien, fils de salaud d'impérialiste !
- Si vous n'avez pas pu garantir la sécurité de votre propre père, comment comptez-vous protéger Banzaï ?

— Vous doutez de mes services de sécurité ?

— Je veux, oui !

— Du calme, murmura Bree.

— Dois-je vous rappeler, commandant, que ce sont ces mêmes services de sécurité qui vous ont empêché d'enlever Banzaï ? répliqua le prince. Sans un suivi médical approprié, elle aurait pu mourir. Grâce à mes hommes, vous ne l'avez pas tuée.

— Je ne l'ai pas *tuée* ? répéta Armstrong, incrédule.

Il se tourna vers Bree :

— L'UCT veut vous rapatrier, Banzaï. Vous ramener à la maison...

À *la maison*. Sa gorge se noua à cette évocation. Si seulement ce mot pouvait encore avoir une quelconque signification pour elle ! Mais le pays qu'elle voyait chaque jour aux informations ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait connu.

— Pourquoi vos deux nations se détestent-elles tant ? demanda-t-elle, se risquant enfin à poser la question qui la tourmentait depuis son arrivée au palais.

Pris de court, les deux hommes demeurèrent silencieux.

— Ce que je veux dire... c'est que vous êtes ennemis parce que vos nations sont en guerre, c'est ça ?

— Nous ne sommes pas en guerre, s'emporta Kyber. Mais s'ils continuent à m'envoyer des voyous pour voler ce qui m'appartient...

— Elle ne vous appartient pas ! rugit Armstrong.

— Ni à vous !

— C'est faux.

Bree se prit la tête entre les mains pour ne plus les entendre crier.

— Elle est née dans le secteur nord-est de la Colonie centrale, objecta Armstrong.

— Et elle a survécu ici, à l'abri, dans *mon* pays, durant près de deux siècles. Si l'UCT tenait tant à la retrouver, elle aurait pu y mettre un peu plus d'empressement.

— L'UCT ignorait où elle se trouvait !

— Mais pourquoi tant de haine ? les interrompit Bree. Vos gouvernements ne peuvent donc pas signer un traité ?

— Il existe un traité, répliqua Kyber. L'UCT a refusé de le signer.

— Quel traité ? demanda Armstrong.

Kyber haussa un sourcil.

— Celui qui a été conclu après la défaite de l'UCT aux guerres de Bai-Yi. Il attend toujours dans son coffre au musée royal. Il se tourna vers Bree pour expliquer :

— Mon royaume a commencé sous la forme d'une alliance économique entre nations asiatiques. Après cinquante années d'exportation de marchandises vers l'ouest, nous avons fait fortune. L'UCT a voulu mettre la main dessus. Quand elle a commencé à imposer des taxes sur tout ce que nous fournissions au reste du monde, nous avons déclaré notre indépendance. Et le sang a coulé. La guerre s'est achevée il y a plusieurs générations, mais aujourd'hui, nous, royaume d'Asie, ne voulons plus rien partager avec personne. Nous n'en avons pas besoin. Nous fabriquons tout ce qu'il nous faut, en plus grande quantité et de meilleure qualité que n'importe quel autre pays sur Terre.

Armstrong eut une moue de mépris.

— C'est pour ça que vous tenez vos citoyens en esclavage ?

— Le refrain habituel de l'UCT ! C'est tout ce qu'ils ont trouvé pour nous critiquer. À la vérité, c'est votre peuple qui subit un véritable servage, écrasé sous les impôts en tout genre par un gouvernement autoritaire...

— Au moins, nous pouvons quitter le pays.

— Ah ! C'est la différence fondamentale entre nos deux pays. Mon peuple n'a pas envie de partir.

— Que faudrait-il pour arranger la situation ? intervint Bree. Que l'UCT signe le traité de Bai-Yi ?

— Cela n'arrivera jamais, déclara Kyber.

Pour une fois d'accord avec son ennemi, Armstrong hocha la tête.

— Jamais, renchérit-il.

— Dommage, murmura Bree.

Malgré sa bonne volonté, ce n'était sûrement pas elle qui allait réconcilier d'un claquement des doigts ces ennemis de longue date.

— En attendant, soupira Kyber, je suis obligé de me battre seul contre votre expansionnisme agressif.

— Et puis quoi encore ! L'UCT ne s'intéresse pas à votre royaume.

— La seule chose qui le préserve de votre colonialisme, c'est la puissance de notre armée.

— Nos colonies constituent la structure d'un monde stable.

Kyber leva les yeux au ciel.

— Est-ce là l'excuse que votre père avance lorsqu'il doit utiliser la force dans l'une de vos colonies ? Votre armée est devenue un chien de garde entraîné pour s'attaquer à son propre maître.

L'espace d'un instant, Armstrong parut moins sûr de lui.

— Seule l'UCT a su apporter une paix durable dans le monde.

Au moins paraissait-il certain de cela.

— Et nous devons à ce monde de continuer à garantir cette paix, poursuivit-il. Quel qu'en soit le prix.

Kyber se détourna avec un geste de dégoût.

— Nous ne vous avons pas convié à cette table pour faire votre propagande. Qu'on l'emmène ! ajouta-t-il à l'adresse des gardes.

Ceux-ci quittèrent leur poste pour s'approcher du prisonnier.

Armstrong ne broncha pas quand ils l'entraînèrent vers la porte. Il gratifia Bree d'un salut poli où perçait du dédain.

Elle couchait avec l'ennemi. Voilà ce qu'il pensait. Ne pas y faire attention. Elle ne lui devait pas allégeance, ni à lui ni à Kyber. De la reconnaissance, soit, mais pas sa loyauté. Elle n'appartenait pas à leur monde. Une seule chose comptait à ses yeux : demeurer loyale envers elle-même, et envers Cam.

Tournant le dos aux portes ouvertes, elle se dirigea pensivement vers la fenêtre, en proie à un terrible dilemme. Outre Kyber, Tyler Armstrong était la seule personne capable de l'aider. Il savait où trouver la crypte – et sans doute bien davantage. Elle avait besoin de lui pour retrouver Cam, mais comment le convaincre de l'aider ? Ce dîner s'était révélé un désastre. Elle allait devoir mettre au point un autre plan.

Kyber la rejoignit.

— Ne prêtez pas foi à ses propos. Vous êtes en sécurité ici. Je ne permettrai jamais qu'il vous arrive du mal.

— J'ai confiance en vous, assura-t-elle.

Le visage sombre, il lui caressa le bras.

— Quelque chose d'autre vous préoccupe.

— Ce n'est pas grave.

La prenant par les épaules, il la fit pivoter face à lui et la dévisagea d'un air navré comme s'il avait affaire à un chaton qui refuserait de s'alimenter.

— Si cela peut vous rassurer, je suis prêt à refaire une nouvelle expédition dans la crypte.

— Oh, oui !

Elle en aurait pleuré de joie si cette espèce de torpeur perpétuelle dans laquelle elle était plongée ne l'avait empêchée d'exprimer ses émotions. Le Dr Min Park lui aurait sûrement dit que les larmes constituaient une bonne thérapie ; mais Bree n'avait pas réussi à verser des vraies larmes depuis que son jet s'était écrasé en Corée du Nord. Tout juste avait-elle parfois senti ses yeux s'embuer.

— Merci. Je vous dois tant, Kyber.

— Bah ! Je ferais n'importe quoi pour que vous soyez heureuse, mon trésor !

Son trésor ? Elle avait vu juste. Mais devait-elle s'en plaindre ? Il lui avait fait administrer les meilleurs soins, la traitait avec gentillesse et respect. Il lui offrait de poursuivre sa vie ici si elle le désirait, une vie agréable, fabuleuse, même. Moins palpitante, cependant, que de sillonner le ciel en F-16 ; elle n'aurait plus l'impression de participer à une mission vitale. Plus de défi à relever.

Mais elle serait en sécurité ici. Protégée. Peu de gens se voyaient offrir ainsi un bel avenir sur un plateau. Elle aurait dû en être heureuse. Mais ce serait sans compter avec son impatience et cette impression de travail inachevé, de mission inaccomplie qui la taraudait. Elle devait considérer son séjour ici comme temporaire – pour le moment.

Elle préféra changer de sujet.

— J'en ai appris davantage sur les descendants de ma famille, aujourd'hui. J'ai trouvé les noms et les adresses de ceux qui vivent en UCT.

Les arrière-arrière-petits-enfants de Brittany faisaient de Bree leur arrière-arrière-grand-tante.

— Une branche vit au Canada.

— Les frontières du Tri-Canada sont fermées, répliqua Kyber. Personne ne peut localiser quelqu'un qui vit dans ce pays. Pas même moi. Quant à vos parents de l'UCT, je vais organiser une rencontre dès que vous vous sentirez plus forte. Mais en terrain neutre.

— C'est-à-dire ?

— Pas là-bas.

— Pourquoi, Kyber ? J'y suis née.

Elle préféra s'interrompre avant de laisser la contrariété que lui avait valu ce dîner raté prendre le dessus.

— C'est le parti le plus sage, Banzaï. Si vous allez en UCT, vous risquez de ne jamais revenir.

— En êtes-vous certain ?

— Ils veulent vous récupérer, Banzaï, riposta le prince d'une voix où perçait la colère. Et pas pour de bonnes raisons. Je ne saurais permettre de vous y rendre. Vous représentez trop à mes yeux. Je ne vous en donnerai pas l'autorisation.

— Si je comprends bien, ce n'est pas que je ne *peux pas* y aller, c'est juste que si j'y vais, ce sera sans votre consentement.

Lui soulevant le menton du pouce et de l'index, il s'inclina sur elle, s'immobilisa à quelques millimètres de sa bouche. Elle sentit son souffle tiède, l'odeur du vin qu'il avait bu. Aussi attirée que curieuse, elle le laissa l'embrasser – un chaste baiser qui ne fit qu'effleurer ses lèvres.

Se redressant, il murmura :

— Mon consentement est requis en toute chose, Banzaï.

Elle posa les mains à plat sur son torse, et il l'attira plus près, attendant la suite.

Malheureusement, ce ne fut pas un « oui » à une nuit échevelée en compagnie d'un des hommes les plus puissants du monde. Avec un peu de chance, cela aurait sans doute effacé l'effet désastreux de l'échec de sa rencontre avec Tyler-le-non-coopératif-Armstrong. Mais une nuit avec Kyber pouvait en entraîner beaucoup d'autres, et Bree ne tenait pas à s'engager pour le moment. Inutile de donner de faux espoirs au prince ; elle lui devait au moins cela.

Laissant retomber ses mains, elle se dégagea doucement.

— Il faut que je réfléchisse.

Kyber poussa un léger soupir.

— Maudite soit la propension de l'animal humain à réfléchir !

D'un geste nerveux, elle se frotta les mains ; elle avait les paumes moites.

— Je voudrais revoir le commandant Armstrong.

Kyber pinça les lèvres.

— Ainsi, c'était donc cela.

— Quoi, « cela » ?

— La raison pour laquelle vous ne vouliez pas m'embrasser.

— Mais je vous ai embrassé !

— Vous savez ce que je veux dire.

— Pourriez-vous un instant cesser de tout voir en termes de sexe.

Je sais que c'est difficile pour un homme, mais essayez.

Le prince acquiesça d'un air sombre.

Croisant les bras, elle expliqua :

— Si j'étais prisonnière de guerre, je ne devrais répondre aux questions que l'on me pose qu'en énonçant mon nom, mon grade, mon numéro de service et ma date de naissance. Je m'efforcerais de ne rien dire d'autre. C'est l'article cinq du Code du combattant américain. Armstrong n'est pas américain, pourtant, il s'y conforme. Ce qui signifie qu'il me considère comme un ennemi. Ou plus exactement, qu'il voit en vous un ennemi. Je pense avoir une vraie chance de lui soutirer des informations utiles, et je prendrai tout ce qu'il aura à m'offrir. Seulement, je doute qu'il parle en votre présence.

Kyber afficha une expression horrifiée.

— Vous désirez le voir seul ? Je vous ai promis d'envoyer une nouvelle expédition dans la crypte. Cela ne vous suffit pas ?

— S'il sait où se trouve le caisson de Cam, cela permettra à vos équipes de gagner un temps précieux, non ? Voyons s'il peut m'apprendre quelque chose.

— Seule ? Il n'en est pas question.

Au désespoir, elle se creusait la tête pour trouver une solution qui tranquillise Kyber tout en lui permettant de s'entretenir avec

Armstrong en dehors de sa présence.

— Je me ferai accompagner par des gardes, suggéra-t-elle.

— La prison n'est pas un endroit pour vous.

— Dans ce cas, laissez-moi le rencontrer ailleurs. Je vous en prie !

L'air préoccupé, Kyber détourna les yeux et se plongea dans la contemplation de la cour éclairée à la torche. Alors que le silence commençait à devenir pesant, il déclara :

— Je vais organiser une rencontre ailleurs, mais Kaboul vous accompagnera.

Le chef de la sécurité ? Aux yeux d'Armstrong, cela ne ferait pas une grande différence. Mais avait-elle le choix ? Elle n'avait ni le temps ni les moyens de finasser.

— Demain ? demanda-t-elle.

Kyber soupira ostensiblement.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Ce qui signifiait qu'il allait y réfléchir. Il avait tous pouvoirs. Il n'avait besoin d'aucune autorisation pour agir.

À son poignet retentit un bip.

— Oui, Kaboul ?

— Votre Altesse, il semble que nous ayons une interruption terroriste de l'Interweb.

— Encore un virus ?

— Apparemment pas. Nous n'avons constaté aucune brèche dans la sécurité du palais. Mais nous poursuivons les recherches avant de tirer des conclusions définitives.

Kyber s'éloigna de Bree.

— Vous avez parlé d'une interruption, reprit-il à l'adresse de Kaboul. De quelle nature ?

Un court silence, puis le chef de la sécurité répondit :

— Je ne sais pas exactement. Votre écran est branché ?

— Une seconde. Horace, écran ! ordonna le prince.

La cour et la baie vitrée disparurent pour faire place à une surface blanche des plus surprenantes. S'il n'y avait pas d'image, il y avait en revanche du bruit... Une voix, tonitruante et asexuée, qui semblait surprise au beau milieu d'un discours :

«... aujourd'hui, nous avons parlé du bien et du mal, et de ce qu'il signifie pour nous et notre avenir. Mais attention, la démocratie n'est pas bonne en soi, car elle est semblable à la liberté qui n'est pas non plus bonne en soi. Pourquoi ? Parce que la liberté ouvre une avenue tant pour le bien que pour le mal. Et que là où il y a libre arbitre, il y a la possibilité de choisir le mal. C'est également vrai pour la démocratie. N'importe qui peut voter pour un bon dirigeant, mais aussi pour un mauvais. La vraie démocratie ne fait pas de distinction, car la démocratie ne vaut que par ses créateurs. »

— Qu'est-ce que c'est ? articula silencieusement Bree.

Les sourcils froncés, Kyber secoua la tête.

« Une démocratie dépourvue de moralité mène au chaos. N'oubliez jamais cela ! Nous avons le pouvoir de refaire le monde. »

La voix de l'orateur enfla :

« Beaucoup réclament la paix, mais en ce qui me concerne, je demande la liberté, ou la mort ! »

Bree réprima un frisson. *Je demande la liberté, ou la mort !* Citation du célèbre cri de ralliement de Patrick Henry lors de la guerre d'Indépendance américaine. Apparemment, il était toujours d'actualité quatre siècles plus tard.

Il fallut un moment à Bree pour réaliser que la voix s'était tue. Elle l'avait écoutée avec une telle ferveur qu'elle en aurait presque réclamé davantage.

La réaction de Kyber, quant à elle, fut fort différente.

— Ceci est un acte de guerre ! Ils ont envahi mon palais, effrontément utilisé mon système de communication pour répandre leur poison. Harpon Armstrong ose me provoquer alors que je détiens son fils ? Ils vont apprendre ce qu'il en coûte de me défier ainsi, ces sales impérialistes !

— Êtes-vous certain qu'il s'agissait de l'UCT ? Selon moi, c'est un appel à la révolution qui pourrait venir de n'importe où.

— Vous ne les connaissez pas comme je les connais ! riposta Kyber.

Il revint vers elle, lui pressa le bras.

— Veuillez m'excuser d'interrompre notre soirée aussi abruptement, mais je dois m'entretenir avec mon conseiller chargé de la sécurité.

Il l'accompagna jusqu'à la porte et ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, Banzaï. Tout va bien dans mon royaume. Nous réglerons cet incident, comme tant d'autres avant.

Sans doute, songea-t-elle, attristée. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'admirer le rebelle qui avait eu le courage de se révolter au nom de la liberté. Au risque d'y laisser la vie.

Agrippé aux barreaux, Ty écoutait le discours retransmis par les écrans de sécurité scellés au plafond de sa cellule. Nulle image pour accompagner le son. Juste une lumière blanche. « Beaucoup réclament la paix, en ce qui me concerne, je demande la liberté, ou la mort ! »

Était-ce la dernière trouvaille de Kyber pour faire sa propagande auprès des prisonniers ? Bizarre. Ce genre de propos ne correspondait pas exactement à la stricte mainmise du prince han sur son royaume.

Le rebelle qui avait tiré la fusée hurla à Ty :

— Tu as entendu ça ? Cette voix ?

Ty le considéra d'un air apitoyé. Ce pauvre diable était un idiot plus qu'un terroriste. Ce qui ne le rendait inoffensif pour autant.

Il avait de la chance que des barreaux les séparent. Depuis qu'il avait vu la détresse dans les yeux de Banzaï quand il avait refusé de l'aider, Ty était d'une humeur massacranche.

— Ouais, maugréa-t-il, j'ai entendu.

— « Nous avons le pouvoir de refaire le monde. » s'esclaffa l'homme. Qu'est-ce que tu dis de ça, UCT ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

L'autre hocha la tête.

— C'est sympathique, mais improbable. On ne refait pas le monde sans casser des œufs. Le seul moyen de ne pas provoquer trop de dégâts, c'est d'instaurer la stabilité entre l'UCT, le Consortium Euro-Africain et le royaume d'Asie. Enfin, ce que j'en dis...

Des bruits de pas attirèrent son attention. Deux soldats approchaient. Ils se montraient rarement en dehors des heures de repas. L'un d'eux déverrouilla la porte de la cellule du rebelle.

— Venir.

— Je... je n'ai rien à dire de plus ! cria le bonhomme.

— Silence. Rentrer maison.

Dans une surprenante volte-face, il brandit le poing en direction de Ty.

— Je sors ! Je suis libéré !

— J'aimerais être à ta place, vieux, reconnut Ty.

Curieusement, le fait d'avoir avalé un bon repas rendait son emprisonnement encore plus difficile à supporter.

— Je te ferai sortir !

C'est ça, oui.

— Merci !

— Guette les ombres ! cria le rebelle par-dessus son épaule. Quand elles viendront, tire-toi !

— Silence ! ordonna le garde en le poussant devant lui.

En passant, il flanqua un coup sur les barreaux de la cellule de Ty.

— Ordure d'UCT ! Le prince n'a pas dû apprécier ta Voix de l'Ombre sur l'Interweb. J'espère qu'il me chargera de te punir.

Sans se donner la peine de répondre, Ty regagna le fond de sa cellule, les yeux fixés sur les panneaux de sécurité. Le garde avait l'air de croire que l'UCT était derrière cette retransmission. Ce qu'il ignorait, c'est que là-bas, ce genre de message vous expédierait en prison illico.

Ty s'assit le dos au mur, et ferma les yeux. Des ombres. *Quand elles viendront, tire-toi.* Qu'avait voulu dire ce type ?

De toute évidence, il faisait partie d'un groupe d'opposants. Pourtant, le gardien avait parlé d'une « voix de *l'ombre* », et l'avait relié à l'UCT. Tout ça n'avait aucun sens.

Ty savait cependant une chose. Quand on allumait la lumière, les ombres disparaissaient.

Chapitre 12

Deux jours plus tard, aux premières heures de l'aube, les gardes revinrent chercher Ty. Les nuits étaient de plus en plus froides. L'automne arrivait, Kyber allait bientôt prendre ses quartiers d'hiver au centre de la Chine, emmenant Banzai avec lui. Cette idée rendait Ty malade. Il se sentait complètement vide. Si seulement il avait l'occasion de la voir seule. Il pourrait lui ouvrir les yeux. Évidemment, c'était impossible. Mais il n'en rêvait pas moins de la rencontrer. Après tout, n'avait-il pas cru tout aussi impossible de la retrouver. Jusqu'au jour où...

Tout cela pour se la faire enlever sous son nez.

La porte de sa cellule s'ouvrit, mais il ne bougea pas.

— Déjà l'heure du dîner ? s'enquit-il, sarcastique.

Cela faisait presque une journée qu'il avait reçu sa dernière ration, un bol de riz aqueux.

— Pas dîner pour toi, UCT, grommela une espèce d'armoire à glace à l'œil mauvais.

— Dommage !

Rien ne valait un peu de nourriture pour vous rappeler ce que vous manquiez. Depuis le festin chez Kyber, Ty rêvait d'un vrai repas. Mais il gardait cela pour lui. Inutile de montrer à ces gardes-chiourmes que leur tactique commençait à porter ses fruits.

L'air hautain, il se leva. Le costaud le tira par la manche pour qu'il se presse, mais il se dégagea d'un geste sec. C'était cette brute qui avait frappé le rebelle à la tête, et Ty se doutait qu'il ne se ferait pas prier pour lui en infliger autant.

— Essaie donc de t'échapper, ordure, siffla le garde. Je te laisserai un peu d'avance, et je te tuerai. Au moins, j'aurai une bonne excuse.

Ty se tourna vers l'autre gardien.

— Qu'est-ce qu'il a mangé au petit-déjeuner ?

Pour toute réponse, il reçut un coup de crosse entre les épaules pour le forcer à avancer dans le couloir sombre.

Ses minces souliers ne faisaient aucun bruit sur le sol de pierre. Tandis qu'ils bifurquaient à droite, après avoir gravi un escalier, Ty comprit qu'on le ramenait en salle d'interrogatoire. Qu'est-ce que Kyber croyait donc pouvoir tirer de lui ?

Des informations sur la Voix de l'Ombre, réalisa-t-il tout à coup. Ils devaient le croire de mèche.

— Je demande la liberté, ou la mort ! murmura-t-il juste assez fort pour être entendu.

Autant se préparer à vivre une dure journée, peut-être même à recevoir des coups.

On le poussa dans une pièce vide beaucoup plus grande que celle où il avait subi ses précédents interrogatoires. Les murs blancs étaient immaculés ; pas trace de sang ou de cigarette. À vrai dire, cela sentait le propre. Les gardes le laissèrent seul, et fermèrent à clé derrière eux. Aussitôt, il chercha un moyen de s'échapper, tâtant les murs du bout des doigts, à la recherche de la moindre fissure révélatrice. Il en vint vite à la conclusion qu'il n'existait qu'une issue : la porte par laquelle il était entré. Et elle était bouclée.

Il ne restait plus qu'à tuer le temps, et ça, il commençait à connaître. Il aurait au moins appris une chose au cours de ce séjour en prison : c'était à périr d'ennui.

Cette fois, cependant, il n'eut pas longtemps à attendre. Au bout de cinq minutes, la porte se rouvrit sur un sinistre personnage au visage ascétique : Kaboul. Le chef de la sécurité du prince.

L'homme parut incommodé par l'odeur que devait dégager Ty, mais il ne fit aucun commentaire, et alla se coller contre le mur du fond.

Ty se frotta le menton, curieux de savoir ce que ce puissant personnage faisait là. Fallait-il y voir un bon signe ? Les négociations concernant sa remise en liberté avaient peut-être fini par aboutir. Il serait temps. Tout cela n'avait que trop duré.

Machinalement, il se redressa et lissa son pantalon, s'attendant à demi qu'un représentant de l'UCT fasse son apparition. Comme pour lui donner raison, les gardiens s'écartèrent pour laisser pénétrer quelqu'un, et Ty ne put s'empêcher de sourire.

Mais son attente ne fut pas récompensée, car ce fut Banzai Maguire qui entra.

Ty se raidit, comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Elle était vêtue d'un costume blanc tout simple, ceinturé de cuir noir, et portait des bottes du même cuir noir. Ses cheveux flottaient librement sur ses épaules. Elle avait beau être petite et mince, il y avait quelque chose dans son allure qui imposait le respect. Aurait-elle été une parfaite inconnue qu'il l'aurait tout de suite remarquée au milieu d'une foule.

Elle lui adressa un bref signe de la tête.

— Bonjour, commandant.

Il lui rendit son salut, fit mine de passer la main dans ses cheveux en bataille, puis y renonça. À quoi bon ? Elle était la maîtresse de l'empereur ; pourquoi se soucierait-elle de son apparence ? Et pourquoi *lui* s'en soucierait-il ? Après tout, si elle recherchait sa

compagnie, qu'elle le prenne tel qu'il était.

Pourtant, en la voyant si pâle, si anxieuse, il sut qu'il se mentait à lui-même. Jamais il ne quitterait ce royaume si cela signifiait l'y abandonner.

Diverses émotions traversèrent son visage quand leurs regards se croisèrent : désarroi devant son apparence dépenaillée, sympathie. Et quelque chose d'autre, qui ne fit que passer et disparut avant qu'il ait pu l'identifier. Bon, cela paraissait toujours mieux que de la haine ou du mépris. Il ne lui avait pas fait de cadeau l'autre soir, et elle devait lui en vouloir, même s'il fallait reconnaître qu'elle paraissait très calme, très maîtresse d'elle-même.

À vrai dire, il n'aimait pas cela. Lui qui avait pensé à elle des années durant, qui avait sa photo sur sa table de nuit lorsqu'il était enfant... elle pourrait tout de même exprimer un minimum d'émotion.

Elle se tourna vers le chef de la sécurité.

— Faut-il absolument que vous restiez ici, Kaboul ?

— C'est ce que désire Son Altesse.

Elle tressaillit, comme si la seule évocation de « Son Altesse » l'indisposait.

— J'entends bien. Mais il a dit « à proximité », pas « dans la pièce ». Attendez de l'autre côté de la porte, ma sécurité sera tout aussi garantie.

— Mais, madame...

— S'il vous plaît, Kaboul.

Il obéit à contrecœur, mais avant de sortir, il lança un regard menaçant à Ty, qui disait en substance : « Si tu touches à un seul de ses cheveux, tu es un homme mort. »

Le pauvre n'avait pas à s'inquiéter. Ty aurait pu lui garantir que s'il avait la moindre chance de toucher Banzaï Maguire, ce ne serait pas pour lui faire du mal.

Il demeura silencieux, laissant à la jeune femme l'initiative. En attendant, il en profita pour la dévorer des yeux. La légendaire Banzaï Maguire en chair et en os ! Il se rappelait toutes ses tentatives pour en finir avec la fascination qu'elle exerçait sur lui. Notamment entre les bras d'autres femmes. Mais cela ne durait jamais ; rares étaient celles qui lui avaient laissé ne serait-ce qu'un souvenir. Ce qui ne faisait que renforcer sa solitude. Certes, il avait une vie bien remplie, mais maintenant qu'il découvrait ce qu'il avait manqué, il ne voulait plus de substitut. Banzaï Maguire ferait du bien à son pays, ainsi qu'à lui. Il ne lui restait plus qu'à l'en convaincre.

— Je suis contente que nous nous rencontrions de nouveau, commença-t-elle.

— Comme si j'avais mon mot à dire !

Le sarcasme la surprit – il le vit dans ses yeux –, mais elle

l'ignora. Bravo, madame ! D'un autre côté, s'il voulait la désarçonner, il allait devoir s'y prendre autrement.

Comme il s'approchait d'elle, il huma le parfum exotique qu'elle avait dû verser dans son bain... et se prit à espérer que ce n'était pas Kyber qui lui avait frotté le dos.

De son côté, elle plissa le nez. Pas vraiment le genre de réaction qu'il recherchait, mais c'était un début.

— Eau de Cachot, annonça-t-il. Ça vous plaît ?

— J'ai senti pire.

Il tira sur sa chemise sale.

— Pourquoi le prince ne m'a-t-il pas fait nettoyer comme la dernière fois ?

— Sans doute parce que j'étais pressée.

— Ou qu'il ne voulait pas prendre le risque que vous soyez attirée par un autre homme.

— Navrée, Armstrong, rétorqua-t-elle d'un ton sec, mais ni l'un ni l'autre n'avez de raisons de vous inquiéter.

— Que vous dites !

Cette fois, la lueur qu'il avait surprise un instant plus tôt s'attarda dans son regard vert. Quelque chose de... sensuel. Oui ! Il venait enfin d'obtenir une réaction. Et quelle réaction !

Croisant les bras, elle l'étudia un instant avant de lâcher :

— Vous avez raison, je suis intéressée.

Elle tendit la main et laissa courir l'index sur son torse avant de lui tapoter l'estomac. Il sentit ses muscles se contracter involontairement.

— Très intéressée... murmura-t-elle.

Le corps de Ty réagit à ce changement, alors même que son instinct lui soufflait de demeurer sur ses gardes. Savait-elle combien il avait envie de l'embrasser ? Non, sûrement pas.

— ... par ce que vous pourriez me dire au sujet de ma coéquipière, commandant, acheva-t-elle.

Il ne s'était pas rendu compte à quel point il s'était fait des illusions jusqu'à ce qu'elles volent en éclats. Cette femme l'avait percé à jour ! Elle avait parfaitement compris qu'il tentait de la déstabiliser, et avait retourné son arme contre lui tout en annonçant la couleur.

Il s'efforça de dissimuler son embarras.

— Je ne sais rien, répliqua-t-il d'un ton coupant.

Il n'était même pas certain de savoir où trouver l'autre caisson. Et s'il l'avait été, il ne le lui aurait pas dit, sachant qu'elle se hâterait d'en informer Kyber. Ces deux pilotes appartenaient à l'UCT.

« Et Banzai t'appartient », ajouta une petite voix.

— Écoutez, inutile de jouer à ce petit jeu, reprit-elle en baissant la voix pour ne pas être entendue par son chaperon. Vous savez

pourquoi j'ai organisé cette rencontre. L'autre soir, au dîner, vous ne pouviez pas parler. Mais, cette fois, nous sommes seuls.

— Seuls... fit-il en désignant la porte du menton. Avec une dizaine de bouffons et leur patron.

— J'ai fait ce que j'ai pu. On travaille ensemble, d'accord ?

Il prit garde de ne faire aucune promesse.

— Le prince Kyber a envoyé une équipe de secours dans la crypte, soupira-t-elle. Ils ont eu beau chercher, ils n'ont pas réussi à localiser Cam.

— Rien d'étonnant. Ils ne savaient pas où regarder.

— Mais vous, si.

Une lueur d'espoir s'alluma dans le regard vert, et il se surprit à détourner les yeux.

— Je vous en prie, commandant. Vous savez où elle est. Aidez-moi à la trouver !

— Pour que vous la remettiez au royaume d'Asie ? rétorqua-t-il avec un mépris non dissimulé. Retournez auprès de Kyber, demandez-lui de vous aider.

— C'est ce que j'ai fait. Il a fait fouiller la crypte. Sans succès.

— Dans ce cas, vous êtes coincée.

Un mélange de rage et de frustration la submergea.

— C'est donc à cela que tout se résume ? Vous contre Kyber ? La rivalité entre vos deux pays ?

Ses yeux lançaient des éclairs, mais sa voix demeura remarquablement calme. On sentait l'entraînement d'une pro du combat. Il se demanda si elle se comporterait de manière aussi détachée s'il avait un jour l'occasion de lui faire l'amour.

Lorsqu'il lui ferait l'amour. Rester optimiste.

Elle leva le menton d'un air de défi.

— Peu vous importe que la vie d'un soldat soit en jeu !

— La vie de beaucoup de soldats est en jeu. C'est pourquoi je résisterai de toutes mes forces aux interrogatoires. Si ça ne vous plaît pas, faites-vous remplacer par Kyber. Mais je vous préviens – plutôt mourir que de lui abandonner quoi que ce soit de valeur.

Il lui avait déjà abandonné l'essentiel. Elle se tenait à un mètre de lui, mais elle aurait pu tout aussi bien être à des années-lumière. Jamais il n'avait été aussi loin d'elle.

— J'étais son supérieur direct, reprit-elle d'une voix cassée.

Tout à coup, il ne voyait plus aucun intérêt à ce petit jeu. Il n'avait jamais souhaité lui faire de mal, mais il y parvenait rudement bien.

— Elle était sous ma responsabilité, et je l'ai perdue, poursuivit-elle. Vous vous rendez compte de ce que cela signifie ?

— Malheureusement, oui, souffla-t-il en s'efforçant de chasser de

douloureux souvenirs.

Cet aveu suscita un regard interrogateur chez la jeune femme. Il percevait la chaleur de son corps par toutes les fibres de son être. Il avait beau être sale et malodorant, il aurait vendu son âme pour pouvoir la serrer dans ses bras. Il avait été aux confins de la terre pour la retrouver, il ferait la même chose pour sa coéquipière. Mais pas au risque de les abandonner toutes deux aux mains de Kyber.

— Commandant Tyler Armstrong, récita-t-il. Quatre-vingt-douzième, onze cent soixante-deux vingt-deux, trois avril deux mil cent quarante-six...

Exaspérée, elle fit volte-face et se dirigea vers la porte. Soudain, elle s'immobilisa, les poings serrés.

— Moi non plus, je n'aurais rien dit, avoua-t-elle.

Sur ces mots, elle le quitta. Pour de bon, sans doute.

Puisqu'il ne pouvait lui fournir la moindre information, elle n'avait plus besoin de lui. Kyber non plus.

Ce fut comme si le ciel lui tombait sur la tête. Il se pouvait bien que ses jours soient comptés, désormais.

L'après-midi s'annonçait plutôt frais, et le ciel était chargé de nuages gonflés de pluie. Cependant, malgré le petit vent piquant, Bree bouillait de colère. Elle était seule près de la fontaine. Kyber avait disparu à l'intérieur du palais pour assister à l'une de ses innombrables réunions.

Les bras croisés, elle contemplait les gros poissons rouges qui sillonnaient le bassin. Elle était tellement convaincue que, hors de la présence de Kyber, Tyler Armstrong lui fournirait ne serait-ce que quelques brides d'informations sur Cam. Mais c'était ignorer son statut de prisonnier qui avait pour consigne de ne pas divulguer d'informations à l'ennemi. Et c'était ce qu'elle était à ses yeux : une ennemie.

Être la protégée du prince Kyber n'avait décidément pas que des avantages. À moins de vouloir jouer l'intimidation et obtenir des informations par la force. Ce qui ne marchait pas avec des hommes tels que Tyler.

De plus, il la troublait... ce qu'elle ne voulait surtout pas. Certes, elle le trouvait à son goût ; il était bel homme, mais Kyber était plus beau encore. Néanmoins, le prince ne lui faisait pas le même effet. Peut-être parce que Armstrong représentait un tel défi... À moins que cela ne vienne de la façon qu'il avait de la regarder... comme s'il la connaissait depuis toujours. Il l'avait appelée la Belle au Bois Dormant, se rappela-t-elle avec un sourire. Et il avait le don de la faire rougir – Dieu sait pourtant que ce n'était pas son genre ! Dans la salle

d'interrogatoire, elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas entrer dans le petit jeu de la séduction où il tentait de l'attirer. Trop risqué.

« Il n'y a rien de mal à vérifier si vous pourriez aller plus loin », lui avait dit Cam en plaisantant, près de deux siècles plus tôt.

Bree secoua la tête. Non, il n'y aurait jamais de « plus loin » avec Tyler Armstrong, un homme dont le père était le bras armé du plus puissant des empires que la planète ait jamais connus. Cette seule idée lui paraissait ridicule. En outre, c'était techniquement impossible, même s'il avait tendance à se moquer des frontières et des lois.

« Si tu ne vérifies pas, tu ne sauras jamais », lui avait aussi fait remarquer Cam.

Elle se retint de ricaner. Ou elle commençait à fatiguer, ou quelqu'un avait mêlé un hallucinogène à son déjeuner.

Elle ramassa une feuille morte qu'elle lança pensivement dans le bassin.

Peu importait que Tyler Armstrong l'intrigue, le fait était que Kyber ne le relâcherait pas. Et le commandant n'ouvrirait pas la bouche tant qu'il serait prisonnier. Les deux hommes étaient aussi têtus l'un que l'autre. Impossible de les convaincre de quoi que ce soit par la diplomatie.

Elle devrait trouver autre chose. Imaginer un plan sournois qui les prendrait par surprise. Mais lequel ? « Réfléchis, Maguire, s'exhorta-t-elle. Réfléchis. »

Bon, d'abord, demander à Kyber de la laisser mener sa propre expédition dans la crypte. S'il refusait, elle irait par ses propres moyens – et emmènerait Armstrong. Il saurait l'y conduire ; en outre, il connaissait bien ce monde nouveau, à défaut du royaume d'Asie proprement dit. Seul problème : comment faire ? Elle était plongée si profondément dans ses pensées qu'elle sursauta lorsque Kyber se matérialisa à ses côtés.

Il lui souriait d'un air tendre.

— Bonjour ! lança-t-elle, gênée.

Après tout, n'était-elle pas en train d'élaborer des plans dont il ne faisait pas partie ?

— Je ne m'attendais pas que vous reveniez si vite, articula-t-elle en espérant que son expression ne trahissait pas sa culpabilité.

Il lui effleura la joue.

— Vous avez froid, observa-t-il.

Elle le laissa la prendre dans ses bras. Il sentait bon le cuir et le bois de santal ; elle aimait bien son contact, même si cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle ressentait en présence de Tyler Armstrong...

Elle ferma les yeux. « Arrête », se tança-t-elle.

De la paume, il lui caressa doucement le dos.

— Vous pensiez à tout ce que vous avez perdu, devina-t-il.

Pas mal vu !

— Oui.

Il l'étreignit.

— Votre vie est ici, désormais. Je sais que vous avez du chagrin, en particulier au sujet de votre amie pilote. Mais vous devez vous efforcer de tourner la page.

Elle ouvrit grands les yeux. Et s'il disait vrai ? Si son désir forcené de retrouver Cam n'était qu'une façon de se voiler la face ? Un prétexte pour ne pas accepter sa nouvelle existence ?

— Vous êtes, ici, maintenant, reprit-il. Avec moi. Oubliez le reste. Moi seul peux vous rendre heureuse.

Ces paroles lui arrachèrent un sourire.

— Ah bon ?

— Oui, répondit-il avec assurance.

Elle leva la tête pour le regarder.

— Et est-ce que moi aussi je suis la seule à pouvoir vous rendre heureux ?

L'air amusé, il plissa les paupières.

— Ne vous souciez pas de mes courtisanes.

— La compétition me stimule, mais pas celle-là.

— Aucune d'entre elles ne vous arriverait à la cheville, Banzaï.

— Excellente réponse, Kyber !

— Seulement si elle vous convainc de ne penser qu'à moi.

Il glissa les doigts dans sa chevelure, puis l'embrassa dans le cou.

Elle ne put s'empêcher de frissonner. Ses lèvres étaient si douces, si chaudes ! Renversant la tête en arrière, elle offrit sa gorge à ses baisers.

Son contact était certes agréable, mais elle ne se sentait pas... transportée. Tandis qu'il l'enveloppait de ses bras et la plaquait contre lui en cherchant sa bouche, elle s'efforça de répondre avec plus de spontanéité. Sa langue franchit la barrière de ses lèvres, habile sans être exigeante.

Mais elle avait beau faire, elle ne parvenait pas à se laisser aller. Ses pensées l'emportaient ailleurs, si loin de lui que, lorsqu'elle le sentit trembler de désir, elle se prit à regretter de ne pas éprouver la même chose à son endroit.

Quelque chose clochait... Ils étaient comme deux rouages qui ne s'adaptaient pas l'un à l'autre. À quoi bon poursuivre, dans ces conditions ? Pour vérifier si un contact plus intime induisait un changement ? Elle l'aimait trop pour s'amuser ainsi avec ses sentiments, si tel était le terme pour décrire ce qu'il ressentait à son égard. Car à bien y songer, elle n'en savait rien.

Elle interrompit brusquement leur baiser. Prenant son agitation

pour de l'excitation, il murmura tout contre sa gorge :

— Où voulez-vous que nous fassions l'amour ? Ici, dans les jardins ? Ou dans les bains tièdes ? À moins que vous ne préfériez les innombrables agencements de mon lit. Ou peut-être les trois l'un après l'autre...

Elle secoua la tête. Elle s'en voulait tellement de le décevoir.

— Je... je ne peux pas faire l'amour avec vous. Je ne suis pas prête. Pardonnez-moi.

À la surprise succéda le mécontentement sur le visage du prince. Puis il laissa échapper un profond soupir.

— Soit, dans ce cas, nous attendrons.

Il avait prononcé ces paroles d'une manière presque désinvolte, comme s'il tentait de dissimuler sa déception.

— Mais je vous préviens, ma patience a des limites, ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Et elle ne put s'empêcher de se demander ce qui se passerait lorsqu'il serait à bout de patience.

— Vous n'y êtes pour rien Kyber, c'est ma faute.

Que lui aurait conseillé Cam dans ce genre de situation ? À la pensée de son amie, elle sentit les larmes lui monter aux yeux et préféra se détourner.

— Je saurai sans doute mieux où j'en suis quand j'aurai tourné la page, murmura-t-elle.

— Quelle page ?

— Quand je saurai exactement ce qui est arrivé à Cam.

Kyber s'éloigna, et se tint au bord du bassin, sa haute silhouette se refléta dans l'eau. Jamais Bree n'avait autant perçu à quel point il était seul. Il avait beau être physiquement imposant, turbulent et généreux, cette façon qu'il avait d'être sur la défensive laissait entrapercevoir une certaine vulnérabilité au cœur même de sa personnalité. Il semblait utiliser son charme exubérant comme un bouclier destiné à protéger une blessure cachée. Du fond du cœur, elle lui souhaita de trouver un jour une femme capable de l'aimer comme il le méritait.

Il reprit d'une voix lasse :

— Vous me demandez encore de faire rechercher votre amie.

— Une dernière fois. J'accompagnerai moi-même l'équipe...

— Non.

— Je suis guérie. Je suis forte. Je ne vois pas en quoi cela pose un problème.

— Eh bien, moi, je le vois.

— Je vous en prie !

Il se retourna pour lui faire face, le regard de marbre.

— Non, je ne puis le permettre.

— Dites plutôt que vous ne le voulez pas.

— Il y a des choses que vous ne comprenez pas, Banzaï.

— Par exemple ? Expliquez-moi ! Ne me laissez pas dans l'ignorance.

— Vos projets vous mettraient en danger. Vous devez rester sous ma protection. Croyez-moi. Oubliez cette idée.

Abandonner revenait à capituler. Et il n'en était pas question.

— Treize... quatorze... quinze !

Bree lâcha la barre de traction et se laissa tomber sur le sol. Depuis qu'elle avait décidé de passer outre l'interdiction de Kyber, elle s'entraînait avec conviction, non seulement pour se muscler, mais aussi pour se distraire des projets qu'elle n'arrivait pas à mettre au point. Voilà une semaine qu'elle avait pris sa décision, et elle n'avait toujours pas arrêté de plan satisfaisant. L'automne arrivait, et si elle ne trouvait pas de solution très vite, il lui faudrait attendre le printemps. Une perte de temps. Et qui sait si, d'ici là, quelqu'un d'autre n'aurait pas découvert Cam. Quelqu'un qui ne serait ni aussi généreux ni aussi compatissant que Kyber – ni aussi soucieux que le soldat enfermé au sous-sol de rapporter un trophée à son pays plutôt que sauver la vie d'un camarade.

— On passe aux abdos, lança-t-elle à Joo-Eun en s'asseyant sur le tapis de sol.

Aïe ! Elle qui avait l'habitude d'entretenir sa forme, elle avait mal partout.

Joo-Eun s'agenouilla et lui saisit les chevilles. Avec sa tunique brodée et ses deux longues tresses, elle avait l'air d'une gamine.

— Ce n'est pas la peine, dit Bree. Viens plutôt t'asseoir là.

La jeune fille écarquilla les yeux.

— Abdos ?

— C'est ça. Tu peux en faire toi aussi. Tout le monde a besoin de se muscler un peu.

Joo-Eun réfléchit un instant, puis sourit.

— D'accord !

Sa tunique virevolta tandis qu'elle se mettait en position, les mains sur la nuque, et Bree perçut un éclat noir et argent sur sa cuisse. Mais avant qu'elle ait eu le temps de voir de quoi il s'agissait, le vêtement était revenu en place.

Imitant Bree, Joo-Eun colla les coudes au corps.

— Je suis prête.

— Très bien ! Allez une, deux, trois...

Joo-Eun s'adapta à son rythme. Bientôt, Bree sentit ses muscles la brûler, mais son esprit revenait sans cesse à ce qu'elle avait cru

apercevoir sur la cuisse de sa compagne. Qu'était-ce donc ? Un couteau ? Un pistolet ?

Joo-Eun était-elle garde du corps ? Dans ce cas était-elle censée assurer sa protection ou la surveiller ?

Après un dernier effort, elle se laissa tomber à plat dos tandis que Joo-Eun continuait allègrement.

— C'est bon, fit Bree, stupéfaite. Je suis claquée, et toi, tu n'es même pas essoufflée.

La jeune fille s'arrêta aussitôt et s'allongea, feignant d'être fatiguée.

— Arrête ton cirque, maugréa Bree. On passe aux pompes ?

Elle parvint à en effectuer vingt-cinq d'affilée avant de se sentir molle comme une chiffe. Une fois de plus, Joo-Eun ne s'arrêta que pour l'imiter.

Curieux. Cela ne collait pas avec le reste. D'abord cette arme, maintenant cette condition physique exceptionnelle. On était loin de la fille de salle.

— Comment fais-tu pour entretenir une forme pareille ?

Joo-Eun se leva d'un bond.

— Les tâches ménagères, c'est du travail...

D'un coup de pied bien appliqué au creux des genoux, Bree la fit tomber sur le sol, jambes écartées, dévoilant de nouveau l'étui qui contenait non pas un pistolet, mais un poignard.

— Je fais partie de ces tâches ménagères ? s'enquit-elle en attrapant Joo-Eun par les poignets.

Celle-ci se dégagea sans peine.

— Un physique d'athlète, reprit Bree, une arme. J'en apprend beaucoup sur toi aujourd'hui ! Tu n'es pas vraiment une servante. Dis-moi la vérité !

Joo-Eun blêmit. Toute timidité évanouie, elle semblait à présent sur la défensive. La jeune fille effacée avait disparu, mais Bree ne savait trop qui l'avait remplacée. Des gouttes de sueur perlaient à son front, et un éclair de peur traversa son regard.

— Personne n'est au courant, lâcha-t-elle. Vous comptez le leur dire ?

Bree songea au poignard. Ce n'était pas le moment de commettre, une erreur.

— Que veux-tu que je dise ? Que tu portes un couteau ? C'est un crime ?

— Je ne suis pas ce que je parais être.

— De toute évidence. Et je parie que tu es aussi championne de karaté. Es-tu chargée de veiller sur moi ou de m'espionner ?

— Ni l'un ni l'autre, je suis votre amie.

— Les amis n'ont pas de secrets l'un pour l'autre.

Ce qui était faux. Bree avait des tas de choses à cacher. Ainsi, Kyber lui-même ne savait pas qu'elle comptait se lancer à la recherche de Cam.

Cette fois, la voix de Joo-Eun se fit implorante :

— Ne leur dites rien.

Aussitôt, l'instinct protecteur de Bree se mit en branle. Elle savait que le roi se trouvait non loin de là, au troisième étage, incapable d'entendre, de parler ou de marcher. Elle ferait tout pour qu'il n'arrive pas la même chose à son fils, Kyber.

— À une condition, dit-elle. Je veux ta parole que tu n'agis pas pour le compte d'un groupe qui cherche à éliminer le prince. Sinon, pas question ! Et si tu crois pouvoir me tuer avec le couteau que tu caches sous ta tunique, tu te trompes.

Tous les sens en alerte, Bree guettait le moindre mouvement en direction du poignard. Elle comptait sur l'adrénaline pour palier, son manque d'entraînement.

— Jamais je ne vous ferais de mal, Banzaï.

— Je ne parlais pas de moi.

— Si je faisais du mal au prince, je vous ferais du mal.

Bree avait envie de croire cette fille, mais elle préféra demeurer sur ses gardes.

— Je dois la vie au prince. Jamais je ne laisserai quiconque s'en prendre à lui. Si ton groupe entreprend de...

— Non. Tel n'est pas notre objectif. Nous ne ferons pas au prince ce que l'on a fait au roi. En outre, les Ombres souhaitent que vous réussissiez.

— Que je réussisse quoi ?

— Ce que le destin a prévu pour vous.

Bree haussa les sourcils.

— Le destin n'a rien à voir là-dedans. C'est un savant fou qui m'a menée là où j'en suis. Je ne suis rien d'autre qu'une expérience ratée.

— Comme moi...

Bree baissa la garde.

— Parce que tu es un clone...

— Parce que mon ADN ne me permettra jamais de me déplacer librement dans mon pays, parce que je n'aurai jamais d'enfant, parce que dès qu'on apprend ce que je suis, on recule d'horreur et d'épouvante.

— Pas moi.

Joo-Eun se mordit la lèvre.

— Je sais.

La tension retomba. Un lien venait de s'établir entre elles – confiance ou compréhension. Joo-Eun agissait sous couvert, mais sa loyauté envers Bree l'empêcherait de s'en prendre à Kyber.

La jeune fille avait évoqué le destin. Bree avait quelques doutes à ce sujet, à moins que retrouver sa meilleure amie n'en fasse partie. Si Joo-Eun y croyait, elle se laisserait peut-être convaincre, en même temps que son groupe, de lui prêter main-forte – non pas directement, mais en lui amenant le seul homme capable de l'aider.

Le commandant Tyler Armstrong.

Cependant, pour obtenir le concours de ce dernier, Bree devait lui offrir quelque chose en échange. Quelque chose de valeur, qui ferait de lui son débiteur.

Joo-Eun était peut-être celle qui permettrait qu'un tel marché ait lieu.

Celle-ci laissa échapper un soupir.

— Je vous serai éternellement redevable si vous gardez mon secret.

— À quel point ?

Bree s'en voulut aussitôt de son impudence, mais elle n'avait pas le choix. Si elle laissait passer sa chance, celle-ci ne se représenterait peut-être jamais.

— Tout ce que vous voudrez, Banzaï. Demandez, et les Ombres exauceront vos désirs.

Bree sourit.

— Libérez Tyler Armstrong.

— D'accord.

Le marché reposait sur une double condition, et Bree s'assura que la jeune fille l'avait bien compris. Elle voulait libérer elle-même le commandant, afin qu'il sache à qui il devait la liberté. Ensuite, elle lui expliquerait pourquoi elle avait agi ainsi.

De son côté, Joo-Eun refusait de lui dire quand cela aurait lieu, se contentant de promesses.

— Un jour, insista Bree. Indique-moi au moins cela.

Elle n'était pas pilote de chasse pour rien. Elle avait l'habitude de préparer ses missions.

Joo-Eun consentit à lui fournir une précision :

— Le jour de la Fête nationale. Guettez l'arrivée des Ombres.

Chapitre 13

Bree se préparait pour la fête, mais elle ne pouvait faire grand-chose sans risquer d'éveiller les soupçons. Elle ne parvint à mettre de côté qu'un petit sac de survie contenant de l'eau, un peu de nourriture, une carte digitale et quelques gadgets. Elle aurait aimé y ajouter des armes à feu, mais comment se les procurer ?

Le grand jour était arrivé. Joo-Eun lui avait recommandé de guetter les Ombres, mais Bree n'en savait pas plus. Le soir tombait et rien ne s'était passé.

De plus en plus nerveuse, elle s'éloigna de la fenêtre qui offrait l'inévitable paysage baigné d'un resplendissant coucher de soleil.

Kyber, qui participait aux diverses manifestations, entouré de courtisans, ministres, serviteurs et gardes, avait préféré qu'elle demeure au palais.

— Vous y serez plus en sécurité, avait-il assuré.

Pour une fois, elle n'avait pas protesté.

Elle s'assit à son bureau, plia le message qu'elle venait de lui écrire et le glissa sous le vase contenant les roses qu'il lui avait offertes. Elle ignorait si les gens rédigeaient encore des messages à la main, mais elle avait eu toutes les peines du monde à trouver du papier et de l'encre. Cependant, elle ne se voyait pas lui dire adieu et merci par mail.

Elle avait mis tout son cœur dans cette lettre, espérant adoucir la peine qu'elle allait inévitablement lui causer. Cela apaisa quelque peu son sentiment de culpabilité à l'idée d'abandonner l'homme qui l'avait ramenée à la vie. Mais elle s'en remettrait, elle le savait.

Bien entendu, il ne l'aimait pas. Il ne voyait en elle qu'un défi, une nouveauté. Son départ, ce serait un peu comme si un gros diamant soudain doté de jambes se faisait la belle. Désastreux, certes, mais pas traumatisant. *Kyber*, avait-elle écrit, *j'espère que vous considérerez ceci comme l'accomplissement d'un devoir, et non comme une trahison. Je dois savoir ce qui existe au-delà des portes de ce palais. Je n'ai pas reçu votre autorisation, mais je vous demande votre compréhension...*

Elle ne mentionnait pas Cam, préférant le laisser imaginer qu'elle était partie à la recherche de sa famille.

— Vous n'avez pas touché à votre dîner, observa le Dr Park.

Une sœur domestique vint ramasser le plateau.

— Vous avez perdu presque un kilo, cette semaine. Je vais devoir

vous prescrire des vitamines.

En fait, Bree était tellement énervée qu'elle n'avait plus faim.

— J'ai beaucoup mangé au déjeuner, assura-t-elle. Et je suis fatiguée. Je crois que je vais me coucher tôt, ce soir.

— Le jour de la Fête nationale ? Alors qu'il y aura des feux d'artifice et que les défilés passeront sous le balcon ? Certainement pas ! Le prince Kyber ne vous permettra pas de dormir.

— Il n'est pas là.

— Il va revenir vous chercher.

Voilà qui n'allait pas lui faciliter les choses. Avec un peu de chance, elle serait déjà partie.

— Dans ce cas, je vais prendre un bain, déclara-t-elle. Ça me réveillera peut-être.

Un bon moyen aussi de tranquilliser le Dr Park, qui semblait n'avoir d'autres préoccupations dans la vie que la santé de sa patiente.

Le médecin la suivit dans la salle de bains.

— Ne me dites pas que vous allez travailler ce soir, protesta Bree.

— J'ai quelques tâches à accomplir.

— Si je dois rester debout ce soir, amusez-vous également de votre côté.

Elle poussa pratiquement la femme vers la porte.

— Allez, je vous verrai au feu d'artifice.

— Je m'occuperai de vous plus tard, Banzaï.

Son visage prit une expression tendre, et elle quitta la chambre en souriant.

Bree poussa un soupir.

— Désolée, Dae, murmura-t-elle.

Il aurait été certes plus facile de fuir une forteresse remplie d'ennemis. Là, elle était rongée par les remords.

Joo-Eun aurait dû l'accompagner à la salle de bains, non loin de sa chambre, mais elle n'était pas là. En d'autres circonstances, Bree en aurait déduit qu'elle participait aux festivités. Mais là, elle ne pouvait s'empêcher de craindre le pire.

Néanmoins, elle savoura le fait de se retrouver seule. C'était si rare.

Elle gagna la salle de bains, se déshabilla et se laissa glisser dans les eaux turquoises de la vaste et luxueuse baignoire. Elle ne se laverait peut-être pas avant longtemps, songea-t-elle.

Elle était prête, mais les Ombres ne semblaient pas pressées de se manifester. La journée s'achevait presque, et après ces festivités, Kyber rejoindrait un autre palais, plus gigantesque encore, à quelques milliers de kilomètres de là, du côté de Pékin. Joo-Eun lui aurait-elle menti ? Possible. Certes, Bree connaissait son secret, mais à quoi cela lui servirait-il si la jeune fille avait fui ?

Bree s'enfonça sous l'eau, puis remonta à la surface. Alors qu'elle repoussait ses cheveux de son visage, elle s'aperçut que le paysage forestier de la fenêtre avait été remplacé par un portrait en pied du prince.

Elle était dans son bain, et Kyber sur le mur. L'holo-communication fonctionnait dans les deux sens. Il ne savait donc pas frapper ?

— Ah, Banzaï, vous êtes là !

Il apparaissait dans toute la splendeur de ses atours royaux : costume noir, cape noire balayant le sol, bandeau de platine et de saphirs pour retenir ses cheveux. Bree plongea sous l'eau.

— Hé ! Je suis toute nue !

— Ça m'est égal.

— Pas à moi !

— L'eau vous dissimule.

— Maintenant, mais pas il y a cinq secondes.

— Dans ce cas, j'ai cinq secondes de retard.

Il semblait si peu ennuyé qu'elle éclata de rire. Il était prince et, comme d'habitude, il ne comprenait pas qu'on puisse lui dénier le droit d'entrer où il voulait, quand il voulait, ni même de jouer les voyeurs par écran interposé.

— La prochaine fois, prévenez-moi, conseilla-t-elle. Les vêtements ne sont peut-être pas importants pour les autres femmes de votre palais, mais ils le sont pour moi.

Il eut une petite inclination de la tête qui ressemblait à une excuse.

— De même que vous êtes importante à mes yeux, Banzaï.

D'un geste, il désigna la foule derrière lui.

— J'en aurai bientôt terminé ici, reprit-il. Je vous invite à me rejoindre sur le balcon dans une demi-heure pour assister aux feux d'artifice et au défilé. Le Dr Park ne s'était pas trompée.

— Bien sûr, Kyber. Je vais m'habiller.

Il attendit.

— Dès que vous aurez coupé, précisa-t-elle.

Il eut un sourire canaille.

— Soit.

Il lui adressa un petit salut de la tête. Puis l'écran devint noir.

Bree enfila en hâte son habituelle combinaison blanche et ses bottes noires. Elle y ajouta une veste et le sac qu'elle avait préparé. Il était temps de retrouver les Ombres. Malheureusement, cela risquait de se passer sous le nez du prince.

Le rugissement de la foule sous le balcon ressemblait à un

grondement de tonnerre. Kyber brandit les poings en guise de salut.

— Longue vie à notre peuple !

Sur le seuil de la porte-fenêtre, Bree contemplait sa haute silhouette qui se découpait sur le ciel étoilé, songeant qu'il ressemblait à un prince des *Mille et Une Nuits*.

Si les Ombres ne se manifestaient pas cette nuit, il ne lui resterait plus qu'à imaginer un autre plan.

Alternant entre anxiété et déception, elle regardait les domestiques en costumes rutilants s'affairer.

Un murmure parcourut soudain les invités qui s'écartèrent devant un groupe de femmes. Sur le balcon, Kyber se retourna.

— Mère !

Son sourire s'altéra une fraction de seconde, et Bree se demanda si d'autres qu'elle l'avaient remarqué.

La reine Corinne fit son entrée, vêtue d'un sari rebrodé de pierres précieuses, un voile diaphane lui couvrant la tête. Si sa silhouette frêle lui donnait une apparence fragile, elle n'avait en revanche pas une ride ; c'était une femme encore jeune.

Bree s'était souvent interrogée à son sujet. Elle savait que les parents de Kyber habitaient le palais, mais elle ne les avait jamais vu ni l'un ni l'autre. La Fête nationale devait être considérée comme un événement d'importance pour que la reine soit sortie de son isolement.

En dépit de l'accompagnateur qui lui tenait le bras, elle marchait d'un pas assuré.

— Kyber, fit-elle d'une voix basse et mélodieuse.

Le prince prit sa main fine dans la sienne et la mena sur le devant du balcon. Elle ôta son voile, révélant un véritable profil de déesse. Quelques longues mèches brunes volèrent dans la brise tandis qu'elle saluait la foule en adoration. Superbe, gracieuse, sûre d'elle, c'était bien la mère du prince Kyber.

Fascinée, Bree écoutait les acclamations du peuple. C'est alors qu'une main se posa sur son épaule. Elle sursauta, mais il ne s'agissait que d'un serviteur qui lui offrait un verre de vin. Elle allait refuser, puis se ravisa. Inutile de se distinguer. Néanmoins, elle n'y porta pas les lèvres.

Un sifflement monta vers le ciel, suivi d'une détonation, puis d'une deuxième. Le feu d'artifice avait commencé. Les cris redoublèrent alors que des lueurs multicolores éclairaient le ciel.

Dans les appartements de Kyber, la lumière s'éteignit, se ralluma un instant, puis s'éteignit complètement. Tout le monde retint son souffle, mais personne ne cria. Puis il y eut des rires, comme si cela faisait partie des célébrations. Mais Bree n'était pas dupe. Cette soudaine obscurité ne pouvait signifier qu'une chose : les Ombres

étaient enfin arrivées.

Dix-huit entailles marquaient le mur de sa cellule. Et si son père avait fini par l'abandonner ? songea Ty en s'installant contre le mur pour la nuit. L'air lui semblait plus humide qu'à l'accoutumée. La veille, il avait cru mourir de froid, aussi avait-il décidé de ne pas répéter l'expérience. Il avait travaillé sa forme de son mieux, ces dernières semaines, afin de conserver un minimum de muscles malgré le manque de nourriture. Il avait vécu dans l'espoir d'être libéré, mais si cette libération ne venait pas, il s'évaderait. Rien ne s'étant produit jusque-là, et il commençait à douter de son père.

Il ne pouvait lui en vouloir. Sa chasse au trésor ratée avait dû le plonger dans l'embarras face au monde entier, sans parler de l'argent que cela devait coûter.

Kyber n'avait pas caché avoir trouvé le sous-marin de poche ancré non loin de la crypte. Certes, le cockpit était programmé pour exploser si on en forçait l'ouverture, mais Kyber n'avait pas mentionné la destruction du *Serpent de mer*. Quoi qu'il en soit, la perte financière était considérable – et humiliante. Le père de Ty n'avait pas dû apprécier.

Raison de plus pour soustraire Banzaï à Kyber, et la ramener en UCT. Ses sentiments personnels mis à part, elle symbolisait la grandeur de l'Union. À chacune de ses apparitions, elle saurait motiver la population, pousser les Colonies à gagner en puissance. Alors, le général devrait reconnaître que Ty n'était pas aussi irresponsable que cela.

Il se passa la main sur ses joues hérissées de barbe. C'était bien beau de rêvasser, mais le moyen d'emmener Banzaï avec lui ? Et pourquoi pas appeler de ses vœux les « ombres » promises par le rebelle d'à côté pendant qu'il y était !

« Guette les ombres ! Quand elles viendront, tire-toi. »

Certes. En attendant, il pouvait s'offrir un rêve encore plus gratiné : sa jolie petite Banzaï qui surgissait comme par magie dans sa cellule pour le libérer. Quitte à se distraire, autant que ce soit le plus abracadabrante possible.

Avec un gloussement, il laissa son menton retomber sur sa poitrine. Au moins, cette nuit, s'endormirait-il en souriant.

L'air soucieux, Kaboul, le chef de la sécurité de Kyber, se faufila parmi les invités qui se pressaient à l'entrée des appartements du prince. Bree comprenait que, dans sa position, l'homme puisse s'inquiéter de cette panne de courant. Joo-Eun devait savoir que cela

se produirait, sinon, elle ne lui aurait pas dit d'attendre les Ombres.

Une main lui frôla l'épaule.

— Non, merci, j'ai déjà un verre, dit-elle en se retournant... Cette fois, ce n'était pas un serveur, mais Joo-Eun.

— C'est l'heure, lui souffla cette dernière.

Le cœur de Bree bondit dans sa poitrine. Elle posa son verre sur une table et suivit la jeune fille. Personne ne trouverait anormal qu'elle sorte avec sa servante. De toute façon, hormis quelques couples occupés à s'embrasser dans la pénombre, tout le monde regardait le feu d'artifice. Bree jeta un regard vers le balcon où Kyber se tenait aux côtés de sa mère. L'espace d'un instant, elle eut pitié de lui, piégé qu'il était dans sa prison dorée où tout n'était que responsabilités et faux-semblants.

Joo-Eun la conduisit droit à la trappe qui menait aux sous-sols et, pour la deuxième fois, Bree atterrit sur les matelas installés en dessous. Joo-Eun ferma derrière elle avant de la rejoindre.

Elle lui fit signe de se taire, puis se mit à courir. Sans électricité, elles ne pouvaient compter que sur leurs muscles pour aller libérer Armstrong.

La piste de la magnémoto n'était pas loin, mais JOO-Eun appuya sur un panneau latéral, révélant une porte cachée.

Elles ne furent pas trop de deux pour pousser le lourd battant.

— Sans les ordinateurs qui aident à la manœuvre, c'est plus difficile, chuchota la jeune fille.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, et Bree réprima un haut-le-cœur tant la puanteur qui les assaillit était atroce.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

— L'endroit où vit votre homme de l'UCT.

Elles descendirent un escalier immonde. L'atmosphère était glaciale, et si humide que le sol semblait leur coller aux semelles. Joo-Eun s'arrêta soudain, et Bree faillit la heurter tant il faisait sombre. C'est alors que la jeune fille lui posa des lunettes sur le nez. Aussitôt, les parois qui l'entouraient s'illuminèrent en vert.

— En partant, suivez la piste de la moto, conseilla Joo-Eun.

— Sans électricité ?

— La structure d'Halbach fonctionne quand même.

La magnémoto fabriquait son propre courant. Pas étonnant que Kyber l'ait choisie pour s'échapper.

— Les Ombres vous attendront à la station numéro huit. Ne tardez pas. Elles vous emmèneront à New Séoul.

— Séoul ? Mais je ne veux pas...

Joo-Eun l'interrompit d'un geste.

— Rendez-vous dans le quartier de Cheju. Au *Céladon*, les Ombres vous trouveront.

Elle lui passa un sac autour du cou.

— Ne perdez surtout pas ceci.

Là-dessus, elle s'éloigna et disparut.

Bree n'entendit d'abord que sa respiration, puis un ruissellement dans le lointain, et des couinements de souris. Il faisait noir. Elle était seule.

— Joo-Eun ? appela-t-elle, au bord de la panique.

Sa respiration s'accéléra.

— Joo-Eun !

Pas de réponse.

« Ce sont les poules mouillées qui ont peur du noir », se sermonna-t-elle.

Pour un peu, elle aurait admis qu'elle était une poule mouillée, qu'elle avait peur, n'importe quoi pourvu que la lumière revienne.

Elle redressa les lunettes à vision nocturne. Si elle voyait, c'était donc qu'il ne faisait pas vraiment nuit. Donc, plus de problème...

Avec un soupir tremblant, elle ouvrit le sac que Joo-Eun lui avait remis. Elle y plongea la main, sentit le contact froid du métal. Un pistolet !

En fin de compte, elle avait de quoi se protéger.

Joo-Eun était une véritable amie.

Équipée comme elle l'était, Bree ne craignait plus rien. Le dos plaqué au mur ; elle vérifia que personne ne venait d'un côté ni de l'autre, avant de se diriger vers le cachot. Pas besoin de chercher son chemin. L'odeur suffisait à la guider.

Chapitre 14

Dans son sommeil, Ty sentit quelque chose de chaud lui couvrir la bouche. Les sens aussitôt en alerte, il agrippa la main de son assaillant et l'envoya à terre, avant de lui tomber dessus. Il eut à peine le temps de réaliser que la main en question n'avait rien à voir avec les grosses poignes de ses gardiens qu'un coup bien placé lui arracha un sourd grognement.

Ses hanches heurtèrent brutalement le sol tandis qu'une violente douleur se diffusait dans son bas-ventre. Son adversaire venait de se dégager, et il eut juste le temps de bloquer le poing qui se dirigeait droit sur sa mâchoire. Vif comme l'éclair, il fit basculer son agresseur sur le dos, et se retrouva nez à nez avec une femme affublée de lunettes à vision nocturne.

— Imbécile ! siffla-t-elle. Je viens vous sortir de là.

— Qui êtes-vous ?

— Banzaï, répondit-elle, le souffle court.

— Banzaï ?

Il scruta la pénombre. Il ne voyait pas ses yeux, mais cette bouche... il l'aurait reconnue entre mille.

— Banzaï Maguire ?

— Non, l'autre, grommela-t-elle. Évidemment que c'est moi ! Qu'est-ce que c'est que ces trucs par terre ? ajouta-t-elle. Vous pourriez vous pousser que je me relève ?

Jamais il n'aurait imaginé connaître un jour une telle intimité avec elle... Néanmoins, il obtempéra et s'écarta. Repoussant ses cheveux détremvés, elle retint un cri de dégoût.

— Berk ! Ne me dites pas que ça vient des égouts.

— Je ne sais pas, mais je n'en suis pas mort.

— Bon, on oublie la bagarre dans la boue pour le moment, fit-elle en bondissant sur ses pieds. Il faut qu'on se tire d'ici avant qu'ils aient rétabli l'électricité.

— Hé, deux secondes ! Expliquez-moi un peu ce qui se passe, je vous promets d'écouter.

— Vos deux secondes, vous les avez utilisées à me fichier par terre, rétorqua-t-elle, avant de poursuivre : Bon, voilà le topo ; une espèce de groupe terroriste a saboté les circuits électriques. Je ne sais pas trop pour les systèmes de sécurité, mais je n'ai pas vu un seul gardien.

— Ils ne viennent jamais la nuit.

— Eh bien, il se pourrait qu'ils se montrent s'ils s'aperçoivent que les portes des cellules sont ouvertes. Je n'ai eu qu'à tirer le loquet de la vôtre pour entrer.

« Et me trouver profondément endormi », songea Ty. Comme commando, on faisait mieux...

— Vu, répondit-il. Inutile de les attendre.

— Ravie de constater qu'on est sur la même longueur d'ondes.

Sur ces mots, elle s'élança vers la sortie, et il lui emboîta le pas. Grâce à ses lunettes de vision nocturne, elle put le guider sans peine jusqu'à la magnémoto.

— Des gens nous attendent à la station numéro huit, indiqua-t-elle. Ils sont censés nous faire sortir du palais.

— Censés ? Vous n'en êtes pas sûre ?

— Jusqu'à présent, ça a marché, non ?

Ty préféra ne pas discuter.

Après avoir grimpé l'escalier qu'il commençait à bien connaître, elle bifurqua dans un corridor aboutissant à une piste illuminée de bleu.

— Je ne vois pas de voiture, observa-t-il.

— On va la faire venir.

Elle chercha l'écran de contrôle en tâtonnant, et appuya sur l'icône au tire-bouchon. Rien ne se passa.

— Il doit falloir un code, murmura-t-elle.

— Il faut surtout de l'électricité.

Atterrée, elle réfléchit à toute allure.

— Bon, conclut-elle. Puisque la moto ne vient pas à nous, nous irons à la moto. Kyber m'a dit qu'il y en avait trois, dont une garée sous ses appartements.

— Je ne vous conseillerais pas celle-là. Mais c'est vous qui avez les lunettes, alors je vous suis.

Elle regarda à droite puis à gauche.

— J'ai une chance sur deux de me tromper, mais je dirais... par là.

Elle fonça, Ty sur ses talons.

Ils longeaient la piste faiblement éclairée depuis un bon quart d'heure lorsque Ty commença à songer à un autre plan : trouver une porte menant à l'extérieur, et la franchir avant que l'électricité soit rétablie. Tout en courant, il cherchait du regard d'éventuelles issues. Il allait en suggérer une lorsque la piste forma une boucle. Un véhicule était garé près du mur.

Banzaï se pencha en avant pour reprendre son souffle. La transpiration faisait luire sa peau pâle.

— Elle est là, haleta-t-elle. La magnémoto.

Ty en effectuait déjà le tour, admirant ce chef-d'œuvre de technologie superbement caréné.

Banzaï grimpa sur le siège du conducteur.

— Ça se pilote en manipulant ce guidon, expliqua-t-elle. J'ai vu Kyber le faire.

— Je conduis, proposa Ty.

— Bon, vous savez manipuler ces petites bêtes ?

— Je n'y connais rien en petites bêtes, mais je vais me débrouiller.

— Pareil pour moi, sauf que j'ai eu droit à une démo.

— Ces pilotes de chasse, dit-il avec flegme. Ils veulent toujours prendre les commandes.

— Pas toujours, répliqua-t-elle sans le regarder.

Néanmoins, il surprit son sourire espiègle.

— Tout dépend du pilote, poursuivit-elle. Et de son coup de main.

Émoustillé, il réprima un éclat de rire.

— Je pourrais vous enseigner des choses à ce sujet dont vous n'avez même pas idée, Banzaï !

— Enseigner ? Qu'est-ce qui vous fait croire que ce serait moi l'étudiante ?

Il cherchait une réponse appropriée lorsque la magnémoto se mit à vibrer. Banzaï laissa échapper un petit cri de joie.

— On est les meilleurs ! s'exclama-t-elle. En selle !

Elle se retourna pour lui tendre son pistolet.

— C'est ça, ma bonne dame, dit-il en ôtant la sécurité. À chacun son rôle.

Elle piloterait, il tirerait. S'ils étaient attaqués. Il préférait croire que Kyber avait donné l'ordre de ne pas le tuer – *pas encore* –, mais dans l'obscurité et la confusion, les gardes risquaient de ne pas faire la différence entre eux et les terroristes. Sans parler du cador qui ne rêvait que de lui faire la peau.

Il grimpa derrière Banzaï et, ne trouvant pas de poignées auxquelles s'accrocher, passa le bras autour de sa taille. Il la sentit contracter ses muscles abdominaux.

— Nous n'avons pas de casque, fit-elle, mais vous pouvez au moins attacher vos sangles.

— Je me cramponne à vous.

— Hé ! Je veux vous retrouver vivant à l'arrivée, Armstrong !

— Bon, d'accord. Mais c'est valable pour vous aussi.

Il se sangla, puis glissa de nouveau le bras autour de Banzaï. Il l'avait récupérée finalement !

— Accrochez-vous ! lança-t-elle.

Elle actionna le guidon, et le véhicule avança, d'abord lentement, un rien ballotté.

— C'est la vitesse maxi... commença Ty.

Comme pour lui répondre, la magnémoto bondit soudain en avant en rugissant, avant de décoller du sol, en pleine lévitation.

Ils fonçaient dans l'obscurité et Ty, penché en avant, se laissait fouetter le visage par les cheveux de son pilote.

— Vous savez où vous allez ? cria-t-il pour couvrir le bruit du vent.

— On vient de passer la station numéro six. On est attendus à la huit.

De temps à autre, il se retournait pour s'assurer qu'ils n'avaient personne aux trousses.

Ils dépassèrent une autre station en trombe.

— C'était la cinq ! cria-t-il.

— On est dans le mauvais sens.

Au virage suivant, apparut le numéro quatre.

— Vous croyez que c'est un circuit en boucle ? demanda Banzaï.

— Je suppose. On verra bien ce qui se passera après la première station.

Un éclair troua les ténèbres, suivi d'un sifflement.

— On nous tire dessus ! hurla Banzaï.

Pas possible ! Cent contre un que c'était le cador.

Solidement accroché à Banzaï, Ty se tourna à demi pour riposter. Une volée de balles voltigea autour d'eux tel un essaim de guêpes. L'une d'entre elles se ficha dans le carénage de la magnémoto avec un bruit métallique.

— Accélérez ! cria-t-il.

Ils seraient bientôt hors de portée de leurs assaillants. À moins que d'autres tireurs ne soient postés le long de la piste. Auquel cas, leur évasion risquait d'être sérieusement compromise.

Banzaï mit pleins gaz. Il comprenait maintenant pourquoi elle regrettait les casques. S'ils se crashaient à cette vitesse, ce ne serait pas beau à voir. La station trois passa en un éclair, puis la deux, et enfin la un. Pourvu que la prochaine soit la huit !

— Une autre station ! annonça Banzaï.

Il l'aperçut à son tour. Numéro huit !

Banzaï freina. Ty resserra sa prise autour de sa taille tout en serrant les cuisses, comme s'il montait un jeune cheval mal débourré. La magnémoto ralentit, cahota le long de la piste, avant de s'immobiliser.

Banzaï sauta à terre.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— Aucune idée. Vous voyez une sortie ?

Elle fouillait l'obscurité à travers ses lunettes.

— Là ! s'écria-t-elle.

Ils s'élancèrent. Les minces souliers de prisonnier de Ty se désintégrèrent littéralement avant même qu'ils atteignent la porte, et il se retrouva pieds nus.

D'un coup d'épaule, il enfonça le battant, et tous deux émergèrent dans la fraîcheur de la nuit. Ils roulèrent le long d'une pente herbue. Ty fit tout ce qu'il put pour empêcher sa précieuse compagne de heurter un quelconque rocher.

Ils atterrirent au pied de la colline, bras et jambes mêlés. Ils commencèrent par se détacher l'un de l'autre, puis Banzaï ôta ses lunettes.

— Il faudrait qu'on arrête de se taper dessus, observa-t-elle d'une voix où vibrait un mélange incongru de peur et d'espièglerie.

Au moins avaient-ils un point commun : ils ne craignaient pas le danger ; au contraire, cela les rendait euphoriques.

— C'est sûr que nos relations sont un peu tendues, rétorqua-t-il en souriant. Mais ça ne me déplaît pas.

— Si les choses se passent bien, Zyeux Bleus, on aura tout le temps d'assouplir nos relations. En attendant, où se trouvent nos Ombres ?

— Venez.

Ils se dirigèrent en courant vers les bois. Zyeux Bleus ? Il devait avouer que ça non plus ne lui déplaisait pas.

Un regard par-dessus son épaule lui permit de constater qu'ils n'étaient pas suivis.

— Même si tout le système de sécurité du palais est en panne, il peut se remettre à fonctionner d'un instant à l'autre, dit-il. Et je préfère ne pas me trouver dans les parages à ce moment-là.

— Moi non plus.

— Qui sont les « Ombres » ?

Il se rappela les graffitis dans sa cellule, les propos de son voisin, le rebelle à la fusée.

— Ce sont eux qui ont coupé le courant ?

— Je suppose, répondit Banzaï, à bout de souffle. J'ignore quels sont leurs objectifs, mais faire du mal à Kyber n'en fait pas partie.

Le ton protecteur qu'elle avait employé pour énoncer cette dernière phrase n'échappa pas à Ty. De même, il n'avait pas oublié le regard possessif dont Kyber la couvait au cours du dîner. Cette nuit-là, après avoir regagné sa cellule, il avait compris qu'il ne faudrait pas longtemps au prince pour attirer Banzaï dans son lit. Lorsqu'il l'avait revue, quelques jours plus tard, il avait tenté de deviner s'ils étaient passés à l'acte, sans succès. Or, voilà que ce soir, elle était là ! Avec lui ! « Va au diable, Kyber ! » lança-t-il en silence.

Il décida de ne pas perdre davantage de temps à se poser des questions sur les mouvements du cœur de la jeune femme. La bonne

fortune, c'était un peu comme de tomber sur une grenade dégoupillée... si on réfléchissait trop, elle vous explosait à la figure.

Ils ralentirent le pas dès qu'ils furent à l'abri des arbres. Ils apercevaient encore le palais, mais eux-mêmes étaient invisibles. Les aiguilles de pins blessaient la plante des pieds de Ty, mais le froid rendait ces piqûres supportables. Seules leurs respirations bruyantes brisaient le silence, lorsque soudain, des pas se firent entendre.

— Eh bien, UCT, je n'ai pas eu besoin de tendre l'oreille ! Il m'a suffi de te sentir.

Ty cligna des yeux. Un homme s'approchait en leur faisant signe, le bout incandescent de sa cigarette brillant dans la pénombre. Derrière eux, le feu d'artifice illumina un instant le ciel en même temps que le visage du nouveau venu qui apparut en technicolor. Le rebelle à la fusée !

— C'est pas vrai, fit Ty en secouant la tête.

— Je t'avais dit de guetter les Ombres, non ?

L'homme regarda Banzaï de haut en bas.

— Vous aussi, je vous ai suivie à la trace.

— Je sortais pourtant d'un bain parfumé, se défendit-elle.

— C'est bien ce que je disais.

Il s'esclaffa, puis expliqua :

— Le virus, ce sont les Ombres qui l'ont placé dans l'Interweb. Tout le palais en a été infesté. Mais je fais confiance à ce Kaboul pour réparer au plus vite.

Il tira une longue bouffée de sa cigarette avant de la jeter au sol et de l'écraser du talon.

— Prêts ?

Sur ce, il pivota et s'éloigna.

Ty le suivit sans mot dire. Assurément il était prêt. Prêt à ramener Banzaï Maguire en UCT, où elle serait accueillie comme une héroïne. Banzaï lui attrapa le bras.

— Vous le connaissez ? souffla-t-elle, l'air inquiet.

— Oui, lui aussi a passé quelque temps au cachot, répondit-il, avant d'ajouter après une hésitation : Il a tiré une fusée sur le balcon du prince Kyber.

L'intéressé leva la main sans se retourner.

— On parle de moi ?

— C'était vous ? s'exclama Banzaï. Mais pourquoi ?

— Pour pénétrer dans le palais. On voulait savoir qui le prince retenait dans sa prison.

Ty considéra le rebelle avec un respect tout neuf. Ainsi, tout cela n'était qu'un coup monté ?

À la lueur des étoiles un chemin sinueux apparut. Puis Ty entendit meugler une vache. Des vaches. Cependant, sa propre odeur

l'empêchait de discerner celle du fumier.

Quittant le couvert des arbres, ils tombèrent sur une bétailière à l'ancienne garée au bord de la route. Des vaches s'entassaient bien à l'arrière.

— Je vous emmène à Freedom City, annonça le rebelle.

— Ce n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'ici.

Banzaï toucha le bras de Ty.

— Une fois là-bas, nous pourrons nous rendre où nous voudrons. Il faut juste qu'on s'éloigne d'ici.

— Là-bas, un autre chauffeur prendra ma place, les rassura l'homme. Les Ombres vont vous faire conduire jusqu'à New Séoul où vous avez rendez-vous. Je vous préciserai l'endroit.

— Joo-Eun m'a indiqué où trouver un abri pour la nuit, fit Banzaï. C'est de cela dont vous parlez ?

— Non, je vous livre le maillon suivant.

— Pardon ?

— Chacun de nous ne détient qu'un maillon de la chaîne. Joo-Eun, moi et les autres. Personne ne la connaît dans son entier. En passant d'ombre en ombre, c'est vous qui allez la reconstituer. Allez à l'endroit que Joo-Eun vous a signalé, mais le lendemain matin, vous devrez vous trouver dans le coude sud-est du huitième cercle de Bai-Yi Square, à 9 heures. Ne soyez pas en retard.

Ty mémorisa ces indications.

— Bai-Yi Square est disposé en cercles concentriques à partir d'une statue du premier empereur han, expliqua-t-il rapidement à Banzaï. Le huitième cercle correspond à une rue.

Puis il s'adressa de nouveau à l'homme :

— Mais pour quoi faire ?

— Là, vous saurez comment trouver l'autre.

Bree se figea.

— L'autre ? Vous voulez dire Cameron Tucker ? Vous savez où elle est ?

— Vous en apprendrez davantage là-bas. N'oubliez pas : le coude sud-est du huitième cercle de Bai-Yi Square.

— À 9 heures, répéta Banzaï. On y sera.

Tandis qu'ils grimpaient dans la bétailière, l'homme reprit :

— Vous allez trouver des vêtements dans ce sac. À partir de maintenant, vous êtes un couple de fermiers qui rentre des cérémonies de la Fête nationale – et qui n'a pas les moyens de se payer des tickets de magnétrain.

Il se pinça le nez en reculant.

— Quand vous serez à New Séoul, je vous conseille de prendre un bain !

Il claqua la portière de métal, les enfermant avec les vaches.

Les épaules voûtées, Banzaï se faufila entre les ruminants pour se réfugier au fond du camion. Là, elle se hissa sur une plate-forme tapissée de foin, histoire de se protéger d'éventuels coups de sabot. Ty vint l'y rejoindre.

Le camion démarra, et s'élança sur la route cahotante, atteignant vite une vitesse surprenante. Aussitôt, Banzaï s'agenouilla et entreprit d'ouvrir le sac de vêtements.

— Vous... moi... moi... vous...

Elle triait chaque élément, les séparant en deux piles. Le vent faisait voler ses cheveux humides, si bien que Ty n'apercevait que son menton avec sa petite fossette, et son nez plein de poussière. Elle en avait aussi sur les ongles, ainsi qu'une égratignure au poignet. Elle était là ! En chair et en os ! Il avait envie de la prendre dans ses bras, et de rire tout haut, de la brandir à la face de Kyber en ricanant.

— C'est moi qui l'ai maintenant, abruti ! murmura-t-il.

Banzaï se retourna.

— Pardon ?

— Je disais que je pensais à vous. En fait, je n'ai fait que cela ces dernières semaines – je me demandais comment je pourrais terminer ce que j'avais commencé, comment vous récupérer. Et voilà que vous me tombez dans les bras !

— Tomber ? répéta-t-elle.

Il éclata de rire.

— Oui !

— Tyler...

— Appelez-moi Ty.

— Ty. Je ne vous suis pas tombée dans les bras. J'ai sauté. Ma coéquipière est vivante quelque part. Et vous allez m'aider à la retrouver.

Il n'était pas certain d'avoir bien compris.

— Redites-moi ça ?

— J'ai besoin de votre aide pour retrouver ma coéquipière, Cameron Tucker. Au palais, vous ne pouviez pas parler, alors je vous en ai sorti. À présent, vous allez me raconter tout ce que vous savez !

— C'est pour ça que vous m'avez aidé à m'évader ? Parce que vous croyez que je sais où se trouve votre coéquipière ?

Une lueur de peur traversa le regard vert.

— Ce n'est pas le cas ?

Il se déroba.

— Je sais où je vous ai trouvée.

Il avait soudain la désagréable impression qu'elle le renverrait à Kyber s'il apparaissait qu'il ne pouvait lui être d'aucune utilité. S'il voulait qu'elle reste avec lui, il avait intérêt à la convaincre qu'elle avait besoin de lui, et à s'arranger pour qu'aucune de ces deux femmes

ne tombe entre les mains du prince.

— Je suppose que Cameron Tucker est au même endroit.

— Elle l'est. Forcément.

— La crypte est dévastée. Les trois quarts des murs se sont écroulés, ainsi qu'une partie du plafond. Je n'ai pas eu accès à tous les endroits où pourrait se loger son caisson. Il me faudrait une équipe, des explosifs...

Avant même qu'il s'en rende compte, le chasseur de trésor en lui envisageait sa prochaine expédition alors même qu'il tentait d'échapper à l'un des despotes les plus puissants du monde...

Heureusement, il se rattrapa à temps.

— Non, c'est impossible.

Elle déchira son propre sac, le jeta sur le foin.

— J'ai cent quatre-vingt-dix-huit ans. Ne me dites pas que c'est impossible !

Puis elle se tourna vers lui, les bras écartés, paumes en l'air, et reprit d'une voix implorante :

— Vous êtes mon dernier espoir, Ty. Je ne connais pas ce monde, vous si. J'ai besoin d'un guide, de quelqu'un de compétent. J'ai besoin... de vous.

Cela lui faisait de la peine de la décevoir, mais il n'avait pas le choix.

— Je ne peux pas, Banzaï. Je ne peux prendre le risque de voir votre coéquipière tomber entre les mains de Kyber.

— Mais si, vous pouvez ! Un marché est un marché.

— Quel marché ? Je n'ai jamais accepté de marché.

— C'était un accord tacite. Je vous ai libéré. Maintenant, vous avez une dette envers moi.

Il faillit s'étrangler de rire. Cette forme de logique lui était incompréhensible.

— J'ai lu des choses sur vous sur l'Interweb, poursuivit-elle, visiblement furieuse. Vous êtes dans les commandos. De mon temps, ça avait un sens. On ne laissait jamais un homme derrière soi. Mais peut-être que vous n'y croyez plus ?

Ty se passa la main dans les cheveux et détourna le regard.

— Je sais ce que c'est que de perdre quelqu'un qui est sous vos ordres...

Ces paroles lui étaient venues spontanément. Il n'avait pas eu l'intention de les dire. Jamais il n'en avait parlé à personne. Peut-être n'avait-elle pas entendu.

— Ça s'est passé au combat ? demanda-t-elle.

Il perçut une sorte de respect dans son intonation.

— La guerre des Pirates, répondit-il à contrecœur. Notre dernière campagne importante, contre les terroristes des mers. Nous avons

perdu deux sous-marins – six hommes capturés par les pirates. J'ai conduit la mission destinée à les libérer. J'étais mon grade de commandant.

Il avait demandé à garder Lopez sous ses ordres. L'un des meilleurs qu'il ait jamais connus.

— Deux de mes hommes ont été tués. C'est dur à accepter.

— Vous avez retrouvé les équipages capturés ?

— Oui.

Il repoussa les images atroces gravées à jamais dans son esprit. Jake, démembré... la tête de Chance sur une pique...

— Mutilés, souffla-t-il. Leurs corps en morceaux exposés à la vue de tous.

— Mon Dieu, murmura Banzai.

— Je m'en suis voulu de ne pas être arrivé à temps. Je me suis accusé de leur mort. J'avais fait ce qu'il fallait, pourtant. En toute logique, je n'y étais pour rien. Mais la logique ne s'accorde pas toujours avec la conscience.

— Non, souffla-t-elle. En effet.

Son regard anxieux demeurait rivé sur Ty. Elle parut sur le point de lui avouer l'un de ses cauchemars, mais n'en fit rien.

Le chagrin de Ty se transforma en curiosité. Que pouvait-elle bien cacher derrière sa façade de dur à cuire. C'était étrange de voir la femme de ses rêves en chair et en os... et en difficulté.

— Alors, vous voyez, acheva-t-il, je connais bien les démons qui poussent un homme, ou une femme, à rechercher ses subordonnés.

— J'admets que j'ai des démons, Ty. Plus que ma part. Mais ils ne m'empêcheront pas de faire ce que j'ai à faire.

— Les miens non plus, lâcha-t-il calmement.

Chapitre 15

Bree jeta un regard noir à Ty. Il était aussi déterminé qu'elle. Malheureusement, leurs objectifs étaient fort différents.

— Je suis tenue d'aider ma coéquipière, même si elle n'avait pas été mon amie.

— Ici, c'est beaucoup trop dangereux pour vous.

— Kyber prétend que c'est beaucoup trop dangereux pour moi *là-bas*.

— Parce qu'il ne considère l'UCT que de son point de vue. Vous le savez.

— Je sais aussi que vous ne considérez que votre point de vue à vous. Alors, je réserve mon jugement tant que je n'en aurai pas vue davantage ; parce que ce ne sont pas vos querelles politiques qui risquent de me convaincre. Quand j'aurai vu le monde, on en reparlera.

— Maintenant que je vous tiens, Banzaï, je ne vous lâcherai plus, répliqua-t-il avec un rire bref.

Le vent souleva les cheveux de Bree en même temps que la chemise déchirée de Ty, laissant la jeune femme entrapercevoir un torse musclé. Assis dans ce camion, avec sa barbe de plusieurs jours et ses vêtements en loques, il ressemblait à un vagabond. Quoiqu'elle ne pût se vanter d'être plus présentable tant elle avait couru et transpiré.

Elle se rendit, compte soudain qu'il la dévisageait et, à sa grande honte, se sentit rougir, réaction qu'il accueillit d'un imperceptible sourire.

Elle s'efforça de reprendre le fil de leur conversation :

— Maintenant que vous me *tenez* ? Voilà qui me semble affreusement possessif.

— Nous, les chasseurs de trésors, avons tendance à chérir notre butin.

Génial. C'était donc bien un chasseur de trésor. Un mercenaire. Elle n'avait jamais vraiment cru Kyber, croyant qu'il exagérait, comme d'habitude, pour déprécier le fils de son ennemi. À présent, elle hésitait entre rire et pleurer. Son avion avait été abattu, on l'avait plongée dans un coma artificiel, soignée dans un palais princier, et voilà qu'elle voyageait dans une bétailière en compagnie d'Indiana Jones ! Un homme qui estimait l'avoir sauvée alors que c'était elle qui l'avait sauvé.

La lumière blanche d'une paire de phares éclaira l'intérieur du camion. Bree et Ty plongèrent à plat ventre. Le danger passé, elle s'empara des vêtements qu'elle avait sortis pour Ty et les lui lança.

— Je suggère que nous nous changions avant qu'il arrive autre chose. Je doute que Kyber aille nous chercher dans une bétailière, mais on ne sait jamais.

Là-dessus, elle s'éloigna avec son tas de vêtements d'un pas à peu près aussi assuré que celui d'un ivrogne. Elle se servit d'une paire de vaches assoupies comme d'un paravent, tourna le dos à Ty, et se débarrassa de son haut. L'air frais lui caressa la poitrine.

— Ainsi, vous pratiquez la chasse au trésor...

— En guise de passe-temps.

— Et quel genre de trésor chassez-vous au juste ?

— Disons que je me suis spécialisé dans ce que les autres estiment inaccessible. Votre coéquipière et vous en représentiez la quintessence ; on vous considérait comme perdues à jamais. Je ne pouvais laisser passer un pareil défi.

Et elle lui en serait éternellement reconnaissante.

— Donc, vous faites ça pour le sport, pas pour l'argent.

— Oh, non, pas pour l'argent ! Jamais. Mais pour l'aventure, oui.

Ses hardes de prisonnier atterrirent dans un coin du camion.

Tout en boutonnant sa tunique, Bree jeta un coup d'œil derrière elle. Ty s'apprêtait à enfiler une chemise bleu délavé. Elle eut tout le temps d'admirer son dos mince et musclé. S'il avait jamais eu de la graisse, les semaines de privation la lui avaient fait perdre.

— Ça vous plaît, cette réputation de play-boy ? enchaîna-t-elle. Vous y voyez aussi un défi ?

Elle ne pouvait s'empêcher de jouer avec lui au petit jeu de la séduction, quand bien même elle savait qu'elle n'aurait pas dû. C'était aussi tentant que de finir une boîte de gâteaux alors qu'il aurait fallu s'arrêter au deuxième.

— Bof ! fit-il d'un ton volontairement las. C'est du boulot... Il faut sortir, boire, aller d'un hôtel de luxe à un autre. Facile et assommant.

Elle avait beau savoir qu'il la taquinait, son assurance l'agaçait. Cela dit, il allait en avoir besoin pour réussir ce qu'elle attendait de lui.

— Je n'en avais encore jamais rencontré, confiat-elle. J'espère que je ne risque rien.

Tandis qu'elle s'avavançait vers lui dans sa tenue de paysanne, il acheva de glisser les pans de sa chemise dans son pantalon.

— Pourquoi, vous êtes tentée ?

Elle préféra ne pas répondre.

— Vous prétendez que l'argent ne vous intéresse pas, pourtant, vous avez traversé la moitié du monde pour vérifier si Cam et moi

étions encore vivantes.

— Pour être franc, je m'attendais à ne trouver que des momies. Auquel cas, je vous aurais remises à un musée. Et voilà que je vous retrouve vivante !

Avec son visage émacié, il ressemblait assez à son père ; mais, là où le général Armstrong semblait antipathique et dur, Ty offrait une figure plus amène.

Néanmoins, Bree savait qu'il ne fallait pas s'y fier. Elle avait affaire à un combattant aguerri, prêt à relever tous les défis.

— Ainsi, vous êtes riche et vous vous ennuyez.

— Je suis un militaire. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

— Mais vous êtes riche.

— Ma famille l'est. Je surviens à mes besoins.

— Sauf que vous avez accès à un équipement de premier ordre pour vos chasses au trésor.

Il se raidit.

— Vous parlez du sous-marin de poche. Vous êtes au courant ?

— Kyber en a parlé.

— Il a dit où il se trouvait ?

— Il a dit qu'il l'avait fait détruire.

— Non, c'est le sous-marin qui s'est autodétruit. Il était programmé ainsi, pour le cas où on voudrait l'utiliser sans autorisation.

— Dommage. On aurait pu s'en servir.

— Oui. Et je n'aurais pas à régler la facture en rentrant chez moi.

— Elle doit s'élever à des millions, Ty !

— Deux cent dix-sept millions de dollars UCT, pour être exact.

Cette fois, elle eut le sentiment qu'il ne plaisantait pas.

— Où allez-vous trouver cet argent ?

— Nulle part. C'est là le problème. Il faudra que je rembourse mon père d'une façon ou d'une autre.

Ce disant, il fixa sur elle un regard à la fois intense et spéculatif.

— Oh, non, Ty ! Pas question ! Je ne suis pas la solution.

— Si, justement. Vos liens avec le passé vont redonner de la vitalité à ce pays qui risque de se dessécher.

— Et vous osez affirmer que mes projets pour sauver Cam sont irréalisables ? Non, mais écoutez-vous ! Revitaliser l'UCT, et puis quoi encore ?

— Vous êtes le symbole éclatant de tout ce qui a fait la grandeur de l'UCT. Il vous suffira de paraître pour motiver la population.

— Vous rêvez ! J'ai vu les révoltes contre les impôts, les boycotts. Désolée, mais l'UCT a surtout besoin d'un meilleur gouvernement.

— L'UCT a besoin de *vous*.

— On dirait que la privation de nourriture vous a abîmé le

cerveau, Tyler Armstrong ! Ce n'est pas moi qui réglerai vos dettes, ni les problèmes de votre pays. Il va falloir trouver autre chose. Vous auriez mieux fait de vous payer une bonne assurance.

Elle s'assit sur une meule de foin pour enfiler ses bottes.

— N'oubliez pas que vous avez perdu votre sous-marin à la suite d'une fausse manœuvre. Il pourrait bien vous arriver la même chose avec moi.

— Dois-je considérer cela comme une menace ?

— Au moins comme un avertissement. Je ne suis pas un trophée, ni un petit défi personnel. Je suis un pilote de chasse chargé d'une mission.

— Retrouver votre coéquipière.

— Oui.

— Dans une crypte submergée au beau milieu du royaume d'Asie, le long d'une des côtes les plus accidentées que je connaisse.

— Oui.

— Ce n'est pas un défi, ça ?

— Eh bien...

— Cependant, je suis prié de vous aider parce que vous m'avez sorti de prison. Comment avez-vous dit, déjà ? Un marché est un marché.

Elle le gratifia d'un sourire ironique.

— Vous comprenez vite, Ty !

Sur ce, elle se fraya un chemin jusqu'à la plate-forme recouverte de foin et s'y laissa tomber.

— J'ai connu mieux, comme lit, mais ça fera l'affaire, observa-t-elle. Je n'ai jamais été aussi épuisée de ma vie.

Ty vint s'allonger près d'elle.

— Et moi, je n'ai jamais eu aussi faim.

Elle tendit la main et pressa brièvement les doigts calleux de Ty. Ce dernier parut visiblement surpris. C'était un geste spontané et purement amical, cependant, ce fut avec une réticence inattendue qu'elle lui lâcha la main.

— Il faut que vous mangiez quelque chose, Ty. Nous en parlerons au chauffeur dès qu'il s'arrêtera.

— Ce qu'il nous faudrait surtout, c'est de l'eau. La nourriture, je peux encore m'en passer. On se rattrapera à New Séoul.

— Ensuite, il faudra trouver le quartier de Cheju et le *Céladon*. Quel que soit cet endroit.

— C'est sans doute un hôtel. Du moins je l'espère. Lorsque Kyber mobilisera ses forces de sécurité, on n'a pas intérêt à traîner dehors.

— New Séoul m'a l'air tellement loin de la crypte ! Beaucoup trop au sud. Mais ces « Ombres »... ils doivent avoir des informations sur Cam. Sinon, j'aurais suggéré de les lâcher en route, et de nous cacher

là où personne n'aurait l'idée d'aller nous chercher.

— Comment ça, de les « lâcher » ? En sautant en marche du camion ?

— Plus tôt on serait sortis, plus tôt vous mangeriez.

— Avec quel argent ?

— Dans le sac qu'on m'a donné, j'ai trouvé des cartes de crédit prépayées. J'ai aussi emporté quelques-uns des bibelots de ma chambre. Ils sont petits, mais semblent avoir de la valeur. Quoique je m'inquiète un peu qu'on se fasse prendre si on les vend.

— Si on en arrive là, on trouvera quelqu'un qui ira les proposer au marché noir de Macao. On vend n'importe quoi là-bas.

— Je croyais que Macao faisait partie du royaume de Kyber.

— Techniquement, oui. Mais cela lui coûterait trop cher en temps, en argent, et en vies humaines d'exercer un contrôle là-bas. Tout ce qu'il exige, c'est que Macao fasse preuve de loyauté envers la couronne, ce qu'on s'empresse de lui garantir pour ne pas l'avoir sur le dos. Parfois, je me dis que l'UCT devrait prendre exemple sur cet homme pour gérer nos colonies.

Bree se haussa sur le coude.

— Vous ne venez pas de faire un compliment à Kyber, là ?

Ty s'autorisa un sourire narquois.

— Pour un despote autocratique et dominateur, il n'est pas totalement incompetent. Voilà un siècle que son pays nous dépasse dans la plupart des domaines, y compris la technologie.

Décidément, le monde avait bien changé, songea-t-elle.

— Il fut un temps où les innovations provenaient des États-Unis...

— C'est un art que nous avons perdu, Banzaï.

— Retrouvez-le.

— Notre objectif est la stabilité. Garantir la paix.

— Vous voulez dire, faire en sorte que vos colonies se tiennent tranquilles.

Diverses émotions passèrent sur le visage de Ty, doute, colère, et surtout désespoir. Elle se souvint de l'avoir vu incertain durant le dîner avec Kyber, et se demanda de nouveau quelles opinions il gardait pour lui.

— L'UCT a apporté la stabilité au monde, rétorqua-t-il. Il n'y a pas eu de conflit majeur depuis le XXI^e siècle.

Il baissa la voix, comme s'il craignait les oreilles indiscretes. Elle était prête à parier qu'en matière de politique, il avait toujours marché sur des œufs, refusant de se fier à qui que ce soit.

— Bien sûr... certains prétendent que nous avons bâti la paix au détriment de valeurs plus précieuses.

Certains ? Bree se demanda s'il n'en faisait pas partie. Et qui étaient les autres ? Des officiers, comme lui ? Peut-être. Des gradés

mécontents pouvaient renverser un gouvernement. Grand-père Vitale lui avait raconté que l'armée ressemblait à un chien de garde, intelligent et loyal, mais capable de devenir méchant si on le maltraitait. Son rôle consistait à soutenir un gouvernement, à le protéger, pas à gouverner elle-même.

— Et vous ? risqua Bree prudemment. Vous croyez que le prix à payer pour établir la paix dans le monde était trop élevé ?

La réponse fut totalement inattendue :

— Je ne sais pas si on peut encore dire que le monde est « en paix ». Les soulèvements n'ont pas lieu qu'à l'intérieur de l'UCT. Le Consortium Euro-Africain a étouffé nombre de révoltes. À vrai dire, il y en a partout sauf dans ce royaume. Alors que dire de ces « Ombres » qui nous prêtent main-forte ? Quel rôle jouent-elles ? Est-ce que ce sont des révolutionnaires ? Ou juste des agitateurs ? En tout cas, ce ne sont pas des loyalistes. Je crois que le monde est sur le point de changer radicalement.

Pour un peu, elle aurait eu l'impression que ce changement l'inquiétait autant qu'il l'appelait de ses vœux.

— Et vous n'êtes pas certain que l'UCT va en sortir indemne.

Ty s'allongea sur le dos, comme s'il désirait mettre un terme à leur conversation.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, Banzaï. Je n'ai fait que vous exposer la situation.

Elle préféra ne pas insister, sachant que dans sa position, il ne pouvait admettre certaines choses à voix haute. Ils demeurèrent un long moment silencieux, puis il lâcha soudain à brûle-pourpoint :

— Tout à l'heure, vous m'avez prévenu qu'en cas de fausse manœuvre, je pourrais vous perdre comme j'ai perdu mon sous-marin. Dites-moi, qu'est-ce qui, dans votre cas, constituerait une « fausse manœuvre » ?

Réprimant un sourire, elle tourna la tête vers lui.

— Me forcer à changer d'avis à propos de Cam, par exemple.

— Il y en a d'autres ?

— Me traiter comme un butin.

La petite cicatrice sur la lèvre supérieure se comprima. Lui aussi se retenait de sourire.

— Ça fait deux. Quoi encore ?

— Vous verrez au fur et à mesure.

— D'accord. Contrairement à vous, je ne refuse pas une petite leçon de temps en temps, murmura-t-il d'une voix que la fatigue rendait rauque.

Elle l'entendit changer de position, et le revit en train d'enfiler sa chemise. Une bouffée de désir lui étreignit le ventre avant de se répandre dans tout son corps. Elle tâtonna dans l'ombre, puis,

doucement, lui encercla le poignet de la main.

Il ne dit rien. Elle non plus. Dans le silence, leurs doigts s'entrelacèrent. Plus elle le touchait, plus elle avait envie de lui.

Elle remonta le long de sa manche, effleura un biceps ferme. Elle roula sur le flanc, face à lui. Il était si proche... si chaud... Et puis soudain, elle se souvint qu'elle empestait. Ils étaient si sales tous les deux.

À cette idée, elle préféra reprendre sa place. Elle sentit la déception de Ty – qui devait bien valoir la sienne – de manière presque palpable.

Si ce n'était pas le cas avec Kyber, elle se voyait en revanche très bien faire l'amour avec lui. Elle avait envie de ce corps mince et musclé, envie de se perdre en lui.

Elle s'apercevait soudain que ce qu'elle avait vécu ces dernières semaines l'avait profondément ébranlée. Ce serait si bon d'oublier, ne serait-ce que pour quelques heures, de s'abandonner un peu. Elle avait essayé avec Kyber, mais elle n'avait pas pu. Et avec Ty ? Elle ne pouvait dire qu'elle n'y avait pas songé, même lorsqu'il suscitait en elle colère ou exaspération.

Le cœur battant, elle contempla les étoiles au-dessus de sa tête. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas connu d'intimité avec un homme. Cela lui rappela sa conversation avec Cam, alors qu'elles se préparaient pour leur dernière mission, et que son amie l'avait accusée d'avoir peur d'être trop proche d'un homme.

La peur n'entraînait plus en ligne de compte quand l'homme en question était le bon. Et Ty semblait répondre à ce critère plus qu'aucun autre depuis longtemps. Ou même depuis toujours. Mais comme disait encore Cam, si elle voulait s'en assurer, il lui faudrait prendre quelques risques – ce qu'elle avait jusque-là répugné à faire.

Mais cela remontait à si longtemps. Elle vivait dans un autre monde, désormais, régi par d'autres règles. Il était temps de laisser tomber les anciens schémas et de voir ce qui allait se passer.

Le camion ne s'arrêta que le lendemain, à midi passé. Ce brusque changement réveilla Bree en sursaut. Elle avait passé presque tout le voyage à sommeiller, la tête sur l'épaule de Ty.

Lui était déjà à genoux, l'arme à la main. En bon pilote de chasse, Bree avait l'habitude de se préparer à l'action autour d'un gobelet de café, tandis que les hommes tels que Ty étaient en permanence prêts au combat.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota-t-elle d'une voix pâteuse.

Posant la main sur sa tête, il la força à s'accroupir.

— Le chauffeur est parti, murmura-t-il. Il est entré dans cette

ferme, là.

De l'autre côté de la route, une petite maison se dressait en face d'un champ bordé de bois. L'endroit semblait désert.

Nul bruit hormis le souffle des vaches dans la bétailière. Ty se tapit dans le foin, guettant le retour du chauffeur. Ils n'en avaient changé qu'une fois, à Freedom City, s'arrêtant juste le temps de dire au revoir au rebelle à la fusée, et de faire le plein, ce qui, malheureusement, ne leur avait pas permis de trouver de la nourriture. Ils mouraient de faim et de soif.

Une brise légère balaya le camion.

— On empeste ! observa Bree.

— Pas nous, elles.

— Les vaches ? Je n'en suis pas si sûre. Je crois que je ne les sens plus du tout.

Deux coups de feu retentirent du côté de la ferme. Des oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile. Les vaches meuglèrent. Ty attrapa Bree par la main. Elle eut à peine le temps de récupérer son sac qu'il l'entraînait à bas du camion.

Il la fit accroupir derrière le véhicule, et alla jeter un coup d'œil à l'avant, l'arme à la main. Bree songeait qu'elle aurait aimé en avoir une, elle aussi, lorsqu'elle entendit le gravier crisser de l'autre côté de la route.

Ty contourna le camion et disparut à la vue. Il revint peu après, traînant un homme qui perdait du sang. Leur chauffeur ! Lorsqu'ils furent à l'abri du véhicule, Ty se pencha sur lui et déchira sa chemise, révélant l'horrible blessure qui lui avait ouvert la poitrine.

Luttant contre la nausée, Bree s'aperçut qu'il s'agissait de l'endroit par où la balle était sortie. On avait donc tiré dans le dos du pauvre homme. L'odeur cuivrée du sang se mêlait à celle de la transpiration et des matières fécales tandis que le corps du malheureux était secoué de spasmes.

Cette évasion qui jusqu'à présent avait ressemblé à un jeu, dangereux, certes, venait de basculer dans la tragédie. Il n'était désormais plus seulement question de rechercher Cam. D'autres forces étaient à l'œuvre. Des « loyalistes », capables d'utiliser la violence. Oui, elle voulait sauver son amie. Mais au risque de mener ces gens jusqu'à elle ? Elle priait pour en apprendre davantage lors de son rendez-vous avec les Ombres. Maintenant plus que jamais elle n'avait pas intérêt à être en retard.

L'homme agrippa le bras de Ty.

— Partez, gargouilla-t-il.

Un flot de sang l'interrompit.

— Les... loyalistes... Prenez... le camion... Emmenez Banzaï...

Un ultime soubresaut le secoua, puis le silence retomba.

Ty se redressa lentement. Il s'approcha de Bree qui contemplait la scène, figée d'horreur.

— Ça va aller ? lui demanda-t-il.

Elle tressaillit, fit un effort surhumain pour se ressaisir.

— Oui, oui. Vous avez entendu ce qu'il a dit... Il faut partir. Tout de suite.

— Allons-y.

Il ouvrit la portière de la cabine, et elle bondit à l'intérieur.

— Baissez la tête ! ordonna-t-il tandis qu'il surveillait les alentours, le pistolet brandi devant lui.

Elle se retrouva derrière le volant.

— Où... où sont les clefs ?

— Ça fait un siècle qu'on n'en utilise plus, répondit-il en grimpant sur le siège passager.

Il pressa un bouton, et le moteur se mit à ronronner.

— Plus de vitesses non plus ?

— Non. Il suffit d'accélérer. En route !

Elle boucla sa ceinture et posa le pied sur la pédale de droite, reconnaissant le bon vieil accélérateur. Le camion grinça sur l'asphalte et fit une embardée qui envoya Ty contre la portière.

Il se retourna sur son siège.

— Ils nous ont vus.

— Quoi ?

— Foncez !

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Un homme et une femme sortent de la maison.

Ensuite... ? Elle serra les dents.

— Vous pourriez m'en dire plus ? On est en fuite, pas dans une série à suspense !

Il lui lança un regard ahuri, tandis qu'elle continuait de plus belle :

— Décrivez-moi clairement ce qui se passe ! Ce couple, qu'est-ce qu'il fabrique maintenant ?

— Récupèrent le corps, le rapportent dans la maison.

C'était ainsi qu'on communiquait chez les commandos ? À la mitrailleuse ?

Elle se redressa sur son siège et enfonça l'accélérateur. Des vibrations parcoururent le véhicule, le volant se mit à trembler. Apparemment, ils étaient à fond, la bêtaillère ne pourrait en supporter davantage.

Pourtant, songeant à la fin du chauffeur, Bree ne put s'empêcher d'accélérer encore. Elle préférait ne pas penser que ces supposés « loyalistes » pouvaient avoir agi sur ordre de Kyber. Il se pouvait qu'elle ait sous-estimé la réaction du prince. Si amical qu'il ait été

avec elle, il n'occupait pas la place qui était la sienne depuis tant d'années parce qu'il était sympathique. Elle avait sacrément intérêt à considérer désormais la situation sous tous les angles possibles, ou Ty et elle risquaient de ne pas finir la journée.

— Il y a une autre route, là-bas, cria-t-elle.

Le chemin accidenté qu'ils avaient suivi jusque-là débouchait effectivement sur une chaussée plus large, bordée d'une piste de magnécar. Des voitures filaient en lévitant, doublant sans peine les véhicules à l'ancienne qui devaient se contenter de roues, en général des camions de livraison qui desservaient sans doute les fermes des environs.

— On prend en direction du sud ? demanda Bree. Vers New Séoul ?

Sans lâcher son arme, Ty consultait déjà une carte lumineuse qu'il avait étalée sur sa cuisse.

— Oui, dit-il. On devrait y être à la tombée de la nuit.

Située au même endroit que l'ancienne ville de Séoul, l'élévation du niveau de la mer en avait fait un port actif et une cité suffisamment peuplée pour leur permettre de se fondre sans peine dans la foule. Ils pourraient y attendre que l'orage passe. S'il passait jamais.

Un coup de tonnerre retentit derrière eux.

— En approche ! cria Ty.

Un coup d'œil au rétroviseur permit à Bree de constater qu'il ne plaisantait pas. Un avion volant à basse altitude fondait sur eux.

Passé une fraction de seconde d'effroi, son instinct de combattante reprit le dessus.

L'avion arriva si bas qu'il souleva un nuage de gravillons et de feuilles. À l'arrière, les vaches meuglaient désespérément. Soudain, une goutte d'un liquide inconnu vint s'écraser en moussant sur le pare-brise.

— Ils nous ont arrosés avec je ne sais quoi !

— De l'acide nanostructuré. Ça dissout le métal.

« Et les humains avec », ajouta-t-elle à part soi. Elle imaginait le tableau !

— S'ils en projettent de nouveau, tâchez de l'éviter.

— D'accord.

Le temps de traverser le nuage de poussière, elle vit revenir l'avion :

— Droit devant !

L'aéronef ressemblait à celui qu'elle avait aperçu du balcon de Kyber. Un engin civil, pas militaire. Leur chauffeur avait parlé d'eux comme des « loyalistes ». Mais l'étaient-ils vraiment ? Plus elle y songeait, plus elle avait l'impression que les gens qui avaient tué le malheureux n'agissaient pas sous ordre du prince. Il était possible que

ces voyous aient des problèmes à régler avec les Ombres, et rien à voir avec leur évasion à Ty et à elle. Après tout ce que Kyber avait fait et dit, elle l'imaginait mal prêt à la tuer pour s'éviter l'humiliation d'avouer au monde que Ty s'était échappé. Du moins l'espérait-elle. De toute façon, avoir ces voyous aux trousses s'avérerait potentiellement plus dangereux qu'une armée de loyalistes.

L'aéronef gris métallisé repassa en trombe au-dessus du camion, et cracha de nouveau un jet d'acide. Aussitôt, le capot se mit à grésiller, ainsi que le coin gauche du pare-brise. Un globule traversa le toit en sifflant et atterrit sur le dossier du siège. L'odeur d'acide et de plastique fondu devint vite insupportable. Cependant, le globule avait poursuivi son chemin à travers le châssis, si bien que Bree voyait à présent la route sous leurs pieds.

Le nuage de poussière était plus épais que la première fois, et la visibilité si réduite que Bree dut ralentir. Les pneus mordirent sur le bas-côté, alors elle effectua une embardée vers le centre. Là où la vue était plus dégagée.

Ty voulut baisser sa vitre, mais elle était coincée. Il la brisa d'un coup de crosse, sortit le bras et l'épaule, et visa le ciel.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Bree. Vous ne songez tout de même pas à abattre cet avion avec un pistolet !

— Je vais essayer. Qui sait ? Quelques balles bien placées dans le fuselage...

Au risque de l'éjecter à tout instant, elle s'engagea sur la grand-route. Au milieu de la circulation, elle ferait une cible plus difficile à atteindre.

Les vaches mugissaient de peur. Elle sentait leur poids déstabiliser le camion dans chaque virage. Dans le rétroviseur, elle aperçut leurs mufles écumants, leurs gros yeux affolés.

— Le revoilà ! lança-t-elle.

Elle venait de repérer l'avion au-dessus des cornes. Encore plus bas que les fois précédentes. Instinctivement, elle s'aplatit sur le volant.

Ty visa et tira, une fois, deux fois. Deux coups assourdissants.

L'avion tangua tandis qu'une traînée de liquide s'échappait du fuselage.

— Touché ! s'exclama Bree.

L'engin s'éloigna en gagnant de l'altitude. Ty revint dans la cabine.

— Quel enragé ! commenta Bree, admirative.

— J'ai connu pire injure, observa-t-il avec un sourire qui n'avait rien de modeste.

Pour un peu, elle l'aurait bien vu souffler sur le canon de son arme, comme les cow-boys dans les westerns d'autrefois.

- Vous faites ça souvent ?
- Pas à partir d'une bétailière.
- Alors on est deux !
- Oh, non ! s'écria-t-il, incrédule.

Suivant son regard, Bree aperçut l'avion qui revenait vers la route. Visiblement, le pilote avait du mal à le contrôler.

- Il va se poser en catastrophe ! cria-t-elle. Sur la route !

D'un coup d'œil circulaire, elle chercha un endroit où se réfugier. Sans succès. Les autres véhicules s'écartaient déjà pour laisser la voie libre. Bree donna un coup de volant à droite, et le camion bondit sur le bas-côté.

L'avion heurta brutalement l'asphalte, rebondit, glissa sur le côté, en direction de la bétailière.

- Dehors !

Agrippant Bree par la main, Ty la tira hors de la cabine.

L'avion passa en crissant sur la chaussée, traînant derrière lui une odeur de brûlé. Bree courait derrière Ty dans un nuage de poussière et de débris divers.

- Allez, allez ! l'encouragea-t-il en la poussant devant lui.

Tous deux coururent à perdre haleine jusqu'aux bois voisins qu'ils traversèrent sans ralentir pour émerger dans un champ de choux. Tout paraissait soudain si tranquille ; les petits nuages, les rangées de légumes, la ferme toute proche. Et puis ce fut l'explosion.

- Seigneur ! Vous avez réussi. Ça a sauté ! haleta Bree.

- Coup de chance, commenta-t-il humblement.

- Quand même !

— Voilà qui détournera l'attention de nous – du moins un certain temps.

— À mon avis, il leur faudra un moment avant de faire le lien avec nous.

Ty acquiesça d'un signe de tête. Il paraissait plus éreinté qu'elle, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu qu'il avait l'estomac vide.

— Huitième cercle de Bai-Yi square. Il faut qu'on arrive là-bas à temps. Gardez bien ça en tête, Banzäi.

Elle ferma les yeux. Ils y seraient, coûte que coûte.

Ils se dirigèrent vers la ferme. Dans la cour, ils aperçurent un camion garé devant une grange. Le moteur tournait, et un chargement de choux était visible sous la bâche entrouverte. Il devait se rendre au marché.

Ty saisit Bree par la taille, la souleva pour l'aider à grimper à l'arrière, puis sauta derrière elle. Les choux sentaient mauvais, mais ce n'était rien comparé aux vaches. Ils se dissimulèrent sous la bâche et attendirent.

Bree essuya son front en sueur. Elle sentait la chaleur qui émanait

de Ty. Son visage était assombri par la barbe, et jamais elle ne lui avait trouvé les yeux si bleus.

Des pas approchaient. Tous deux se figèrent. La portière claqua, et le camion se mit en branle. Ils roulèrent un moment sur un chemin cahoteux avant de se retrouver sur une route plus carrossable. Apparemment, le fermier avait fait un détour pour éviter le lieu de l'accident.

Tandis qu'il accélérail, Ty sortit la carte du sac de Bree. En liaison directe avec les satellites, elle pouvait indiquer leur position précise.

— Alors ? demanda Bree. Quelle direction a-t-on prise ?

— Le sud, souffla-t-il, soulagé. Il ne reste plus qu'à espérer que ce soit le marché indépendant de New Séoul.

Il rangea la carte et s'empara d'un chou. Non... il n'allait pas... il ne pouvait pas... Si. Il le rompit en deux et mordit avidement dedans.

— Ne prenez pas cet air choqué, marmonna-t-il la bouche pleine. C'est bon.

Il lui en tendit un morceau.

— Non, merci.

À mesure qu'il mangeait, il pâlisait. Il se mit à mâcher de plus en plus lentement, puis finit par déglutir péniblement, avant de s'essuyer la bouche du dos de la main.

— Mauvaise idée, conclut-il, un rien écoeuré.

Bree lui tendit du foin en souriant.

— Merci, fit-il, mais je préfère attendre le dîner.

Tandis que l'adrénaline retombait lentement, Bree ferma les yeux... Elle ne pouvait s'empêcher de penser que chaque kilomètre parcouru ne faisait que l'éloigner davantage de Cam.

Lorsque le camion s'arrêta enfin, il faisait nuit. Bree fut réveillée par une odeur d'embruns. Tremblante de froid et de faim, elle s'accroupit près de Ty et jeta un coup d'œil par un trou de la bâche. Ils étaient dans un port. Les cris et l'agitation ambiante indiquaient que les fermiers déchargeaient leurs camions. Le chauffeur quitta sa cabine et s'éloigna sans un regard pour son chargement.

— Vous vous souvenez de ce qu'on a dit ? souffla Ty.

— On saute et on court comme des dératés.

— On *marche* comme des dératés. Ça attirera moins l'attention.

Il lui pressa l'épaule.

— Et vous ne me lâchez pas la main !

Il vérifia son arme et le magasin version futuriste qui contenait les cartouches, puis hocha la tête avant de se glisser vers l'arrière du camion comme s'il se préparait à sauter en parachute. Elle l'entendit atterrir sur l'asphalte et sauta à son tour, le cœur battant.

À peine s'était-elle rétablie qu'il lui attrapait la main et

l'entraînait à sa suite. Un mur de cageots menait au portail que le camion avait franchi à son arrivée.

Bree s'efforçait de paraître normale. Elle avait beau frissonner, la sueur lui perlait au front. Ty lui entoura les épaules du bras et l'attira contre lui, comme s'il s'agissait de sa petite épouse fragile. Elle aurait aimé se réchauffer contre lui, mais il avait lui-même si froid qu'il dégageait bien peu de chaleur.

Il boitait, bien qu'il tentât de le dissimuler. Après s'être écorché les pieds dans les bois, il devait maintenant supporter des bottes trop petites pour lui.

Le quai offrait un marché improvisé où les fermiers vendaient eux-mêmes une partie de leur production – petit bénéfice avant de faire expédier le reste à travers le pays. L'endroit était exigu, mais plein de chalands attirés par les récoltes de ce début d'automne. Cela sentait bon les fruits frais et les légumes, et l'estomac de Bree criait famine.

Alors que Ty, qui ne survivait depuis des semaines qu'à coups de bols de riz, parfois améliorés de viande bouillie, ne songeait qu'à les mettre tous deux à l'abri.

— Pas ici, souffla-t-il. On mangera dès qu'on aura trouvé un toit.

Si l'on faisait abstraction des innombrables gadgets électroniques que chaque client transportait, et des quelques robots serviteurs du style Bip, la scène aurait pu se dérouler au XXI^e siècle. Bree se sentait moins étrangère ici qu'au palais de Kyber. Les gens semblaient en bonne santé et bien nourris. Les pauvres étaient remarquablement absents du décor.

Enfin, à l'exception de Ty et d'elle, qui étaient habillés comme de misérables cueilleurs de légumes. Les Ombres avaient bien choisi leur déguisement, mais il ne leur aurait été d'aucune utilité si Kyber avait décidé de lancer des troupes à leur recherche. Mais dans ce cas, la police aurait été présente tout le long du chemin, non ?

Jusqu'à présent, ils n'avaient rien vu prouvant qu'on les recherchait activement. Leur seul espoir était que Kyber ne les croie pas déjà à New Séoul. Du reste, ce n'était pas la police du prince qu'il fallait redouter, mais ceux qui avaient abattu leur chauffeur et les avaient attaqués à l'acide. Ces loyalistes surgis de nulle part. Et sans doute prêts à recommencer.

Tête baissée, tous deux se frayèrent discrètement un chemin à travers la foule. À proximité du portail, ils s'attirèrent quelques regards curieux. Sans plus.

La sortie approchait. Et la liberté.

Ty resserra son étreinte. Les derniers mètres étaient les plus durs.

Bree dut résister à l'envie de courir, et c'est d'un pas tranquille qu'ils passèrent devant le poste de garde où sommeillait une

sentinelle. À croire que personne n'entendait les tonitruants battements de son cœur.

Ils se retrouvèrent dans la rue proprement dite. Bree ne lui demanda pas comment il savait où aller. Elle lui avait déjà posé la question, et il s'était contenté de lui expliquer qu'il connaissait le plan de bien des villes, même s'il ne les avait jamais visitées. Elle avait compris. En tant que pilote, elle connaissait tous les avions et tous les hélicoptères en circulation dans le monde.

Ils empruntèrent un dédale de ruelles où flottaient des odeurs d'ail, de fumée et de sueur. Dans les magasins, le prix des marchandises était indiqué sur écran, aux murs s'affichaient des publicités holographiques. Ty déchiffrait les noms des rues, les panneaux indicateurs.

Les immeubles étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on distinguait à peine le ciel. Les murs de brique ou de pierre se transformaient en publicités au laser, ou en éblouissantes images en trois dimensions qui finissaient par se fondre les unes dans les autres. Bree ne savait plus si c'était l'excitation ou la peur qui la faisait tressaillir à chaque découverte, mais elle supposait qu'un soldat de la guerre de Sécession brusquement transporté dans une ville du XXI^e siècle aurait ressenti à peu près la même chose.

Certains avaient sorti leurs ustensiles pour cuisiner à même le trottoir. Bree avait déjà vu ces restaurants à ciel ouvert dans la Corée qu'elle connaissait. Ils fonctionnaient presque toute la nuit.

— Ty, attendez, fit-elle. Je voudrais acheter des pâtés de légumes sautés.

Après un coup d'œil circulaire, il hocha la tête. Bree acheta trois pâtés – un pour elle, deux pour Ty –, et deux bouteilles de jus de fruits. Puis ils s'adossèrent contre l'immeuble et entreprirent de manger.

Devinant que Ty s'efforçait de ne pas engouffrer la nourriture comme un goinfre, Bree marmonna, la bouche pleine :

— Vous mourez de faim. Ne vous gênez pas. Ce n'est pas le moment de faire des politesses.

Il leva la tête.

— Pardon ?

— Allez, mangez ! Faites ce que je vous dis.

Il engloutit le deuxième pâté, en veillant cependant à conserver une apparence de bonnes manières. Apparemment, le général et sa femme avaient été des parents modèles en matière d'éducation.

Quant à Bree, elle mangeait si vite que la sauce coulait le long de son poignet ; seul le centre brûlant l'empêcha de l'avaler tout rond.

— Que c'était bon ! commenta Ty en s'essuyant les mains.

Il ouvrit sa bouteille et s'apprêtait à boire lorsque son expression

changea.

— Le revoilà... murmura-t-il.

Suivant la direction de son regard, Bree fit volte-face. Le panneau d'affichage de l'autre côté de la rue était soudain devenu tout blanc. Puis une voix retentit, pareille à un grondement de tonnerre :

« Voici venir le temps des épreuves de l'âme. En ces jours de crise, le soldat de l'été et le patriote du rayon de soleil craindront de servir leur pays ; mais celui qui se tient là mérite l'amour et la gratitude des hommes et des femmes. La tyrannie, comme l'enfer, n'est pas facile à vaincre. »

— Doux Jésus ! souffla Bree.

« Nous avons cependant cette consolation : plus dur sera le conflit, plus glorieux sera le triomphe. Ce que nous avons obtenu trop facilement, nous l'estimons moins ; il faut payer un prix élevé pour que nous accordions de la valeur aux choses. C'est, mes amis, ce que Thomas Paine a dit à ses camarades révolutionnaires il y a plus de cinq cents ans. Et je vous, rapporte ses mots aujourd'hui. Levez-vous ! Levez-vous ! Que votre voix retentisse à travers le monde ! »

— On dirait du télémarketing, observa Bree.

— Télé... marketing ? répéta Ty. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Merci ! fit-elle, soulagée. Vous avez fait du monde un endroit meilleur que ce que je craignais.

« Certains vous conseilleront d'ignorer mon appel aux armes, » tonna la Voix de l'Ombre. Mais n'oubliez jamais ceci : quiconque renonce à sa liberté pour un peu de sécurité ne mérite ni la liberté ni la sécurité ; ceux qui espèrent récolter les bienfaits de la liberté doivent s'astreindre d'abord à la semer. Maintenant que tu as conquis ta liberté, Banzaï Maguire, tu dois l'obtenir pour nous tous ! »

Bree en lâcha son pâté de stupéfaction.

— Venez, fit Ty en la prenant par les épaules pour l'entraîner loin du panneau.

— Vous avez entendu ? s'écria-t-elle. Il a cité mon nom !

Il attira son visage contre sa poitrine, comme pour la protéger.

— Je ne veux pas être mêlée à ça, marmonna-t-elle contre sa chemise.

Cependant, la voix continuait de retentir tout autour d'eux. Certains commerçants avaient éteint en hâte leurs écrans, mais la plupart fonctionnaient encore. Elle jeta un coup d'œil aux gens qui les entouraient ; ils continuaient de vaquer à leurs occupations comme s'ils n'étaient pas concernés. À moins qu'ils n'en soient arrivés à la même conclusion qu'elle, à savoir : ce message était destiné à l'UCT, pas à eux.

« Banzaï Maguire ! »

Elle frémit en entendant son nom se répercuter dans les rues

encombrées.

« Je sais quel labeur, quels sacrifices il te faudra consentir pour venir jusqu'à moi, mais tu le dois. Entends mes paroles, réponds à mon appel. Je t'attends, Banzaï Maguire. »

Elle lança un regard affolé à Ty.

— Je n'ai fait que dormir pendant près de deux siècles et cette personne a l'air de me prendre pour une héroïne !

« J'ai fait mon devoir, rien de plus », se rappelait-elle avoir dit à Kyber.

« Vous êtes de celles dont on fait les légendes, Banzaï », lui avait-il répondu.

Et Joo-Eun avait déclaré : « Les Ombres souhaitent que vous réussissiez. »

Réussir quoi ? Bree frissonnait et transpirait à la fois. La peur lui nouait l'estomac.

« Ce que le destin a prévu pour vous. »

Joo-Eun avait l'air si convaincue. Bree grinça des dents. Ce n'était pas son combat. Elle n'avait rien à voir avec ce monde. Elle était Bree Ann Maguire, fille d'un mécanicien et d'une mère au foyer, garçon manqué d'une petite ville de province. Si l'armée lui confiait une mission, elle la remplissait au mieux de ses capacités, parce qu'elle en avait fait le vœu le jour où elle avait reçu ses galons de lieutenant. Mais diriger une révolution ? Était-ce ce que voulait le propriétaire de cette voix ? Elle n'était pas qualifiée pour mener une campagne de cette ampleur, encore moins pour pousser qui que ce soit à la révolte. Elle ne le souhaitait d'ailleurs pas.

La voix s'était tue, les écrans passaient de nouveau de la publicité et les gens continuaient d'aller et venir autour d'eux. C'est alors que des gardes impériaux apparurent au coin de la rue.

— La police ! souffla-t-elle.

Ty la fit retourner, comme s'ils regardaient une vitrine. S'efforçant de respirer calmement, elle glissa un regard de biais à son compagnon. Elle n'apercevait que son profil, mais savait ce que cachait son masque d'indifférence. S'il était repris, il risquait gros. Et elle ? Que lui arriverait-il ?

Les gardes passèrent en discutant et en riant.

— Venez, fit Ty en la prenant par le bras. Il faut qu'on se mette à l'abri.

— *Le Céladon*, murmura-t-elle.

— Oui.

Sur une petite télévision posée à même le sol à côté d'une marmite de nouilles, les informations montraient une scène de liesse populaire. Ty ralentit pour regarder la foule acclamer un écran blanc comme neige.

Un drapeau flottait au-dessus d'eux, celui de l'UCT. Et le commentaire expliquait que, pour la quatrième journée d'affilée, une émission avait envahi les écrans d'une partie du monde.

« Le président Beauchamp, continuait le présentateur, a condamné aujourd'hui ces discours comme étant un « exemple révoltant de terrorisme sur l'Interweb ».

La caméra balaya des rues noires de monde. Des gens qui levaient le poing, criaient, pleuraient. Cette vision familière frappa Bree en plein cœur. Elle était d'hier et d'aujourd'hui, et de n'importe quelle époque. Ces gens voulaient vivre libres, comme elle, comme ses parents avant elle.

Ty aussi semblait fasciné par ce qu'il voyait. Il se tenait à ses côtés, il lui étreignait la main.

Une folle émotion s'empara d'elle ; mais elle se reprit juste à temps pour ne pas fondre en larmes. Elle venait de passer plusieurs semaines dans une sorte d'engourdissement lénifiant, et voilà que ce cocon protecteur venait de se déchirer.

Le présentateur baissa la voix : « Écouter ces discours ne fera qu'encourager la Voix de l'Ombre, assure le président. Tous les agitateurs présumés seront jugés pour haute trahison. » Trahison ? Bree se tourna vers Ty :

— Il parle de moi.

Chapitre 16

Au nord de l'Asie, les nuits d'automne étaient froides et humides, et celle-ci ne faisait pas exception à la règle. Pour ne rien arranger, le quartier de Cheju se trouvait à l'autre bout de la ville, aussi durent-ils marcher une partie de la nuit en grelottant jusqu'aux os. Bree avait participé à plus d'un stage de survie dans des conditions féroces, mais elle ne se rappelait pas avoir autant souffert. Lorsqu'ils arrivèrent à Cheju, il était minuit passé, et elle tremblait comme une feuille.

Dans ces faubourgs, les hôtels étaient rares. Lorsqu'ils aperçurent enfin l'enseigne du *Céladon*, Bree crut que ses jambes allaient se dérober sous elle de soulagement.

Ty scruta les environs avant de pousser la porte d'entrée. Ils se retrouvèrent dans une espèce de bar-restaurant où traînaient encore de bruyants dîneurs. Des odeurs d'ail et de poivre blanc flottaient dans l'air humide. En dépit de la chaleur ambiante, Bree continuait à trembler de tous ses membres.

La musique provenait de synthétiseurs sans âme, mais semblait plaire aux jeunes clients. Certains jouaient à des jeux électroniques ; ils portaient des casques équipés de lunettes et d'écouteurs, ainsi que des gants. La réalité virtuelle sans fil.

Personne ne semblait prêter attention aux nouveaux venus débraillés qui hésitaient sur le seuil.

Une femme âgée sortit soudain de la foule et vint à eux. Sa peau parcheminée était si fine qu'on lui voyait les veines des mains et du cou. En cette fin de XXII^e siècle, l'espérance de vie moyenne s'élevait à cent ans. Bree donnait dans les cent trente ans à cette personne.

Elle les enveloppa pourtant d'un regard perçant, et ses narines frémissaient. L'odeur de ses hôtes ne la trompait guère. Néanmoins, elle n'en laissa rien paraître.

— Une chambre, si vous en avez une, demanda Ty.

Au grand soulagement de Bree, elle hocha la tête.

— Vous désirez dîner aussi ?

— Oui ! répondit Bree.

Un peu trop vite, peut-être.

— Vous allez commencer par vous laver ! ordonna-t-elle. Sinon je ne vous sers pas. Venez.

Ils la suivirent vers une minuscule réception.

— Combien ? demanda Ty quand elle leur tendit une carte à

mémoire qui devait servir de clef.

— Vingt-cinq, pour les deux.

Bree n'avait plus qu'une carte de cent, ce qui ne faisait pas beaucoup, mais ils n'avaient pas le choix. Aussi payait-elle.

Ils s'engagèrent dans un étroit escalier où il faisait à peine plus chaud qu'à l'extérieur. Ty ouvrit la porte et s'effaça pour laisser Bree entrer. Il referma derrière eux. Les lumières s'allumèrent automatiquement.

Bree demeura plantée sur place, se demandant si elle parviendrait jamais à se réchauffer.

Ty sortit le pistolet de sa poche et le posa sur le lit.

— Comme ça, nous serons prêts au cas où quelqu'un passerait nous saluer.

— B... bon.

Elle déposa son sac près du pistolet.

— Il faut que je me réchauffe. Où... où est la douche ?

Dans la froide lumière halogène, Ty la dévisagea, l'air effaré. Elle se mit à rire.

— À voir votre tête, je dois faire peur !

— Vos lèvres sont bleues. Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Vous ne m'entendiez pas claquer des dents ?

Sans répondre, il s'accroupit devant elle.

— Bottes ! ordonna-t-il.

Elle lui tendit un pied, puis l'autre, et il jeta les bottes dans un coin. Puis il plaqua une chaise contre la porte, suivie de la table et de tous les meubles. Enfin, il pénétra dans la salle de bains, et elle entendit l'eau couler. Il revint, indiqua la porte d'un doigt autoritaire.

— Allez-y !

Il était tellement sérieux que c'en était presque effrayant. Le commandant Armstrong en train de distribuer des ordres à ses troupes. Elle espérait ne jamais se trouver du mauvais côté de son fusil. En attendant, elle lui adressa un salut militaire.

— À... à vos ordres ! fit-elle en le suivant dans la salle de bains.

Elle venait d'apprendre quelque chose de nouveau à son sujet : quand il était inquiet, il se montrait froid et efficace. Curieusement, cela lui rappela son père, le général Armstrong, tel qu'elle l'avait vu sur le web. Cet homme si glacial s'inquiétait-il pour son fils ? ne put-elle s'empêcher de se demander.

Pour l'heure, le fils en question était en train de se savonner le visage et les cheveux au-dessus du lavabo. Il se rinça à grande eau, puis se redressa et souleva le bord de sa chemise pour s'essuyer, dévoilant ses pectoraux d'acier.

Bree avait les doigts si engourdis qu'elle ne parvenait pas à déboutonner sa tunique. Comme elle n'avait rien d'autre à se mettre,

elle ne pouvait la déchirer. Aussi finit-elle par entrer dans la douche tout habillée.

Aussitôt, un fabuleux bien-être s'empara d'elle. Fermant les yeux, elle se laissa aller contre le mur carrelé. Presque aussitôt, deux mains puissantes la saisirent par les bras.

— Ôtez vos vêtements, ordonna une voix raisonnable.

Elle rouvrit les yeux. Ty l'avait rejointe sous la douche, et à travers la vapeur qui les enveloppait, elle apercevait sa mâchoire volontaire hérissée de barbe. Il était exactement ce dont elle avait besoin en cet instant pour oublier les épreuves qu'ils venaient de traverser. Avec un peu de chance, il éprouverait la même chose qu'elle.

— Vous d'abord, rétorqua-t-elle.

L'expression de Ty s'adoucit, comme s'il s'excusait.

— Hé... je ne voulais pas dire... pendant que je suis là...

— Moi si.

Il y eut un profond silence. Une lueur s'alluma dans le regard de Ty tandis qu'elle lui prenait les mains et les approchait du col de sa tunique :

— Aidez-moi avec ces boutons.

Il déglutit. Pour la première fois, elle vit son assurance vaciller. Il ne se comportait pas du tout comme un play-boy, mais bien plutôt comme un enfant de chœur. Pourvu que ce ne soit pas parce qu'il ne la voyait pas comme une vraie femme, de chair et de sang, songea-t-elle. Dans ce cas, il allait découvrir bien vite qu'il se trompait...

Il entreprit de déboutonner sa tunique, mais son expression demeurait mortellement sérieuse, comme si elle lui avait demandé de désamorcer une bombe.

Quand il eut fini, il glissa les mains jusqu'à ses hanches et entreprit de descendre son pantalon le long de ses cuisses.

Elle se débarrassa de sa tunique, puis de son soutien-gorge. L'eau coulait à présent sur son corps dénudé. Les pointes de ses seins se dressèrent, de froid autant que de désir.

— Serre-moi dans tes bras, Ty, murmura-t-elle.

Il l'attira à lui et, comme elle se blottissait contre lui, il laissa échapper un gémissement, et plaqua les mains sur ses reins. Sentant son sexe durcir, elle lui entoura la taille de ses bras et appuya la joue contre son torse. Il n'était pas de marbre, finalement...

Comme ils demeuraient ainsi, cramponnés l'un à l'autre, quelque chose céda en lui. Du doigt, il souleva le menton de Bree et s'inclina sur elle.

Une onde de pur plaisir – et de surprise – la secoua lorsque leurs lèvres se rencontrèrent. Jamais elle n'aurait imaginé ressentir un choc pareil en embrassant Ty Armstrong.

Comme il enfouissait les doigts dans sa chevelure, une bouffée de désir lui incendia les veines. Elle se cambra en arrière, offrant sa gorge aux caresses de son compagnon.

Il l'embrassait avec une ardeur accrue, et c'était de tout son corps qu'elle lui répondait. Tyler Armstrong sonnait juste dans un monde où tout sonnait si faux. N'était-ce pas une raison suffisante pour faire l'amour avec lui ?

Elle tendit une main impatiente vers son ceinturon, mais il la devança, et se débarrassa lui-même de ses vêtements avec une rapidité surprenante. Elle se demanda vaguement comment ils allaient pouvoir descendre dîner – ou même petit-déjeuner – avec des habits trempés, mais elle chassa vite cette idée saugrenue. Il y avait mieux à faire pour le moment et, d'abord, ne plus penser.

Se contenter de le laisser lui savonner le corps, tâche qu'il avait entreprise avec le sérieux d'un commando se préparant pour une mission. Se contenter de l'exciter davantage de ses tendres caresses, de le rendre fou de désir, de lui rappeler qu'elle était femme. Se laisser caresser, dévorer de baisers par cet homme affamé, recevoir son corps dans le sien et se sentir vivre, enfin réchauffée, enfin rassasiée.

Dans le silence entrecoupé de gémissements, tous deux tremblaient de désir, à présent. Soudain, Ty la souleva dans ses bras, arrêta le jet de l'épaule, et sortit de la douche. L'enroulant dans une serviette, il la frictionna, se sécha en hâte, puis l'emporta dans la chambre où il la déposa sur le lit.

— Banzaï, souffla-t-il en l'embrassant dans le cou.

— Bree, corrigea-t-elle.

Étonné, il leva la tête.

— Bree, répéta-t-elle, le souffle court. C'est mon vrai nom. Appelle-moi Bree.

— Bree... Hmm. C'est féminin, délicat...

— Ça ne me ressemble pas, pas vrai ?

— Si, assura-t-il, l'air grave, en repoussant doucement les cheveux de son front. Ça te convient parfaitement, mon ange.

Sa main descendit jusqu'à son sein dont il taquina la pointe du pouce. Les yeux mi-clos, elle s'abandonna à sa caresse.

— Toi, tu sais comment transformer une pilote en femme, murmura-t-elle dans un sourire. C'est un truc de play-boy ?

— Play-boy ? chuchota-t-il contre son cou. C'est la presse qui m'a collé cette étiquette, sans doute pour ennuyer mon père. Où voudrais-tu que je trouve le temps de faire la cour à ces dames ?

— Je suis contente d'apprendre que tu n'es pas un play-boy, assura-t-elle. Même si ça t'enlève un peu de ton prestige.

Il eut un rire étouffé.

— Et puisqu'on en est aux étiquettes, reprit-elle, je ne suis pas le

genre de fille qui couche à droite à gauche.

— Ça, je le savais, Banzai.

— Alors si tu n'es pas un play-boy... et que je ne suis pas une fille facile, qu'est-ce qu'on fait dans ce lit ?

— Attends de voir... souffla-t-il d'une voix pleine de promesses.

Se dressant au-dessus d'elle, il la contempla avec une telle intensité qu'elle se figea. C'était ce même regard qu'il avait posé sur elle au cours du dîner chez Kyber, et aussi quand il avait refusé de l'aider à chercher Cam. Elle avait cru y déceler autre chose que la simple avidité d'un chasseur qui avait enfin mis la main sur la proie qu'il convoitait. Et elle avait raison. Ce qu'elle voyait en cet instant dans ses yeux, c'était une pure, une folle passion, la plus sincère et la plus authentique qu'un homme puisse éprouver pour une femme. Pour elle. Tout à coup, elle avait du mal à respirer.

Il prit son visage entre ses mains et déclara avec calme :

— J'ai toujours prétendu que mon métier était trop dangereux pour que je m'engage avec une femme. Ce n'était qu'une excuse. En vérité, Bree, je ne pouvais tout simplement pas m'empêcher de penser que j'étais destiné à autre chose... Quelque chose d'énorme, de différent et de merveilleux.

Glissant le bras sous ses reins, il la souleva légèrement.

— Je crois que je t'attendais.

D'une seule poussée, il entra en elle.

Enfouissant les doigts dans ses cheveux mouillés, elle allait crier quand il la bâillonna d'un baiser.

Jamais elle n'avait éprouvé de telles sensations en faisant l'amour. C'était moins une question de savoir-faire que de tendresse et de respect. Elle voulait que son corps s'en souvienne à jamais, pour le cas où la vie viendrait à les séparer et qu'ils ne renouvellent jamais l'expérience.

— Je te désire depuis l'âge de dix ans, lui souffla-t-il à l'oreille.

— *Dix ans* ? articula-t-elle.

Elle pouvait à peine parler tant elle était transportée d'émotion et de plaisir.

— Pas de cette façon, assura-t-il tout en allant et venant doucement en elle. J'avais lu ta biographie dans une encyclopédie. Après quoi, j'ai trouvé ta photo sur l'Interweb. Tu posais devant ton chasseur F-16. Sur la base de Kunsan.

— Tu as entendu parler de Kunsan ? Des F-16 ?

— De tout, répondit-il d'une voix que l'excitation rendait plus grave, plus sensuelle. J'ai gardé ta photo pendant des années dans ma chambre de gamin. Ensuite, à Harvard, puis pendant mon année à l'école de médecine. Quand la guerre a commencé, je me suis engagé. Mais je ne t'ai jamais oubliée.

C'était la plus étonnante des histoires qu'elle ait jamais entendues ! Elle avait de moins en moins l'impression d'appartenir à son monde mais, cette fois, cela lui était égal. Du doigt, elle traça doucement le contour de ses lèvres.

— Pourquoi ? se risqua-t-elle à demander.

— Pourquoi je ne t'ai jamais oubliée ? sourit-il. Parce que tu es belle, et que tu sais te battre.

Elle lui retourna son sourire.

— C'est tout ?

Dans un éclat de rire, il roula sur le dos, sans la lâcher. Les mains à plat sur son torse, elle se redressa pour le prendre en elle le plus profondément possible.

Il laissa échapper un gémissement sourd, s'arc-bouta en lui agrippant les hanches.

— Non, ce n'est pas tout, assura-t-il avec des soubresauts de plaisir.

Bree tremblait, mais plus de froid.

Je ne t'ai jamais oubliée...

Et elle ne l'avait jamais connu. Cependant, elle avait toujours rêvé d'un homme comme lui. Seulement, il lui avait fallu deux cents ans pour le trouver...

Je te désire depuis l'âge de dix ans...

Une bouffée d'émotion la submergea. Elle se pressa contre lui, et leurs deux corps ne firent plus qu'un, ondulant d'un même mouvement.

— Ty... souffla-t-elle tandis qu'une onde brûlante se répandait au creux de son ventre.

Elle le sentit se tendre, luttant pour se contrôler. Puis il la fit basculer sous lui, s'enfonça en elle, et prit sa bouche avec une fougue presque féroce. Il lui réclamait tout ce qu'elle avait à lui offrir, et plus encore, et elle était prête à tout lui donner.

Il n'y avait plus de place pour les mots, à présent. Seuls les corps parlaient. Leurs respirations se firent haletantes et leurs cœurs s'emballèrent tandis que la jouissance les emportait.

Ils demeurèrent un instant sur la crête de la vague, dans cet entre-deux d'avant l'explosion... Puis le plaisir les balaya avec une violence à couper le souffle.

Ils s'effondrèrent, sans force. Bree se sentait à présent si faible qu'elle se demanda si elle n'était pas sur le point de rendre l'âme. Quelle plus belle façon de quitter ce monde ? songea-t-elle tout en caressant doucement le dos de Ty.

Il se dégagea et baissa la lumière.

— N'éteins pas complètement, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? Tu as peur du noir ? la taquina-t-il.

Elle remonta le drap sur eux sans répondre.

Amusé, il s'appuya sur le coude.

— Incroyable ! Tu as *vraiment* peur du noir ! Ma petite guerrière est...

D'un geste brusque, elle le poussa.

— Rien du tout ! Tais-toi.

Elle s'allongea sur le dos, mais il ne la quittait pas des yeux.

— Je n'aime pas le noir, voilà tout.

— Quand je pense à toutes ces heures qu'on a passées à courir dans le noir ! Tu aurais pu le dire.

Elle renifla.

— La mission passait avant tout.

Il secoua la tête, sidéré.

— Alors j'ai fait avec, continua-t-elle. C'est... c'est la conséquence d'un traumatisme qui remonte à l'enfance. Je te raconterai ça un jour, mais pas maintenant. Pas ce soir.

Il l'attira dans ses bras.

— Nous avons tous nos soucis.

— Et toi, qu'est-ce que c'est ?

— Toi.

— Moi ?

— Oui, toi.

— C'est bien ou mal ?

— Bien, assura-t-il. Très bien. Mais compliqué.

Elle ne pouvait que l'imaginer. L'un des célibataires les plus en vue du monde secrètement amoureux d'une femme dont l'existence tenait de la légende, et qui se faisait jeter en prison pour avoir voulu la retrouver...

— Serre-moi fort, chuchota-t-elle.

Ce qu'il fit volontiers.

Dans la semi-obscurité, ils se câlinèrent encore. Bon signe, ça. En dépit de ce qu'il venait de lui révéler de ses sentiments, ils se connaissaient à peine, et « l'après » aurait pu se révéler quelque peu gênant. Mais il n'en fut rien.

— Dans le feu de l'action, murmura-t-il en lui caressant paresseusement le dos, j'ai oublié de te demander si tu étais protégée.

— Tu veux parler de contraception ?

— Oui. Je croyais... enfin, d'habitude...

— Ne t'inquiète pas.

Elle appréciait cependant qu'il s'en soit soucié.

— On m'avait donné ce qu'il fallait au palais, en même temps que mon traitement. C'est censé marcher six mois. Ils ont dit que, dans mon état, ce ne serait pas une bonne idée de tomber enceinte. Je n'ai pas vraiment prêté attention à leurs explications parce que,

franchement, je ne comptais pas faire quoi que ce soit qui justifie que je m'inquiète.

— Ainsi, toi et Kyber...

À en juger par son expression, il aurait juré le contraire.

— Non, assura-t-elle. Il ne s'est jamais rien passé de ce genre entre nous.

Elle préféra s'en tenir là. Elle devait au moins cela au prince.

Ty parut infiniment soulagé. Avec un sourire, elle noua les bras autour de son cou, et ils échangèrent un long baiser tendre.

— Tu as assez chaud, maintenant ? souffla-t-il quand elle s'écarta.

— Oui. Ça me donne presque envie d'avoir de nouveau froid, pour que tu me réchauffes encore.

Ty éclata de rire.

— Il paraît que l'homme ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche, mais je n'en suis plus si sûr. Ça fait au moins une heure que je n'ai pas pensé à manger. Mais si ma mémoire revient, je risque de me transformer en cannibale, Banzaï.

Il la gratifia d'un baiser sur le nez, sortit du lit et disparut dans la salle de bains.

— J'ai étalé les vêtements sur le DH, avec les serviettes, annonça-t-il en revenant. Ils seront prêts pour demain matin.

— Le DH ?

— Le déshumidificateur. Ça sèche l'étoffe en une minute.

— Waouh ! Enfin un sèche-linge efficace. Dommage qu'on n'ait pas de cuisinière instantanée.

Elle se figea lorsqu'elle le vit glisser le pistolet sous l'oreiller, entre eux, avant de se recoucher.

— Tâche de dormir un peu, Bree, conseilla-t-il en rabattant la couverture sur eux. Mais pas sur tes deux oreilles. Nous ne sommes pas encore en UCT.

— Pas encore ?

Elle se redressa.

— « Maintenant que tu as conquis ta liberté, Banzaï Maguire, tu dois l'obtenir pour nous tous ! » Tu l'as entendu comme moi, Tyler ! Tu étais là. Cette personne, ou ce groupe veut se servir de mon nom pour renverser ton gouvernement. Alors tu crois que je serai en sécurité en UCT ?

— Tout à fait.

— Ce n'est pas vrai !

— Parce que tu te crois en sécurité *ici* ? Tu crois que Kyber va te laisser barboter dans cette crypte pour y chercher les restes de Cameron Tucker ? Alors que tu viens de lui échapper ? Tu peux être certaine que c'est toute son armée qui t'attend là-bas – si toutefois elle ne campe pas déjà devant l'entrée de l'hôtel.

— Toi, au moins, tu as le don de remonter le moral !

— C'est la vérité, Bree !

Sa fierté l'empêchait de l'admettre. Elle n'était pas plus libre hors du palais qu'elle l'avait été à l'intérieur. Le prince Kyber, souverain de l'empire han, gardait la mainmise sur elle – ainsi que sur tous ceux qui vivaient à l'intérieur des frontières de son royaume. Tous, excepté les « Ombres ».

La bataille changeait d'heure en heure. Bree devait apprendre à s'adapter sur la terre pour se montrer aussi efficace qu'elle l'avait été dans les airs, surtout si elle voulait enfin découvrir ce qu'il était advenu de son amie. Son objectif premier ne devait donc plus être de tout risquer pour atteindre cette crypte, mais de mettre toutes les chances de son côté pour rencontrer les Ombres le lendemain matin.

Ty l'attira contre lui et l'embrassa pour couper court à ses protestations. Resserrant son étreinte, il lui caressa doucement les cheveux. Blottie contre ce corps ferme et chaud, elle n'avait plus envie de se rebeller.

— Je ferai mon possible pour que tu sois au rendez-vous, demain, murmura-t-il.

Il lui offrait une trêve. Ce qui se passerait ensuite, Dieu seul le savait.

— Huitième cercle... souffla-t-elle d'une voix lasse. À 9 heures.

Elle ferma les yeux en s'efforçant de ne pas penser à la mystérieuse voix qui l'exhortait par écrans interposés, au chauffeur baignant dans son sang, à cette terrifiante fuite à travers la ville pour rejoindre l'hôtel. Mais toutes ces images la hantaient – et la hanteraient longtemps, elle le savait. Elle préférerait mille fois se battre aux commandes d'un F-16.

Lentement, elle sombra dans un profond sommeil.

Bree se réveilla en sursaut. Ce n'était pas un bruit qui l'avait tirée de ses rêves, plutôt un changement d'atmosphère, un peu comme un courant d'air lorsque la fenêtre est ouverte.

Elle sentit le souffle paisible de Ty dans ses cheveux. Elle était si fatiguée... mais cette alerte l'empêchait de se rendormir. Un orage se préparait peut-être. Elle espérait que non, car cela risquait de les retarder pour leur rendez-vous.

Trop lasse pour sortir du lit, elle se contenta de regarder par la fenêtre. De grands immeubles bouchaient le ciel. Du coin de l'œil, elle crut percevoir un mouvement. Sur la droite. Dans la chambre.

Quelque chose tomba silencieusement du plafond et se tapit dans l'ombre.

Son sang se glaça. « Danger », criaient ses sens.

Écartant le bras de Ty posé en travers de son corps, elle le repoussa, puis glissa la main sous l'oreiller, s'empara du pistolet et le

brandit pour intimider l'intrus. À cet instant, un éclair lumineux jaillit de l'endroit où se trouvait ce dernier. Un projectile frappa le matelas là où se tenait Ty un instant plus tôt.

— Merci, Bree ! lança celui-ci.

Elle avait dû le réveiller en le repoussant.

— À terre ! ordonna-t-il.

Il lui arracha le pistolet et plongea de l'autre côté du lit. Elle l'imita.

Ty la désarmait ! Comment était-elle censée lui prêter main-forte, à présent ?

Leur agresseur dirigea son arme vers la tête de Ty. Bree attrapa un oreiller qu'elle envoya à travers la chambre avant qu'il ait le temps de tirer. Si elle n'avait pas de balles, elle avait la literie. Comme elle l'espérait, le tir de l'homme fut détourné. Mais pas assez. Ty vacilla en arrière avec un grognement de douleur.

Ty ! Bree se retint de hurler son nom. Elle n'eut cependant pas le temps de s'affoler, car dans la seconde qui suivit, il bondit comme un fauve et envoya valdinguer l'arme de leur assaillant d'un coup de pied.

— Lumières ! cria-t-il.

Sous les lampes halogènes apparut un homme cagoulé accroché à une corde qui tombait de la bouche d'aération du plafond.

Bree sut aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'un individu ordinaire. Musclé, entièrement vêtu de cuir noir, il avait tout du tueur à gages. Quelqu'un, quelque part, tenait coûte que coûte à leur faire la peau.

Chapitre 17

Ty plongeait pour ceinturer les jambes de l'homme avant qu'il puisse s'enfuir par le plafond. L'autre se défendait à coups de pied, mais Ty ne lâcha pas prise malgré la blessure qui lui incendiait le haut du côté droit. Apparemment, la balle était entrée sous la clavicule pour ressortir par le dos. Les poumons ne semblaient pas touchés et son bras fonctionnait. La chance était avec lui.

Le tueur se tortillait en tous sens. Grimaçant de douleur, Ty parvint à lui flanquer un violent coup de crosse dans le tibia. Il entendit l'os se casser avec un petit bruit net. Avec un hurlement de douleur, l'homme s'effondra à terre.

Tous deux roulèrent sur le sol.

Un crochet cueillit Ty sous le menton, mais il le sentit à peine tant il souffrait par ailleurs. En guise de réponse, il balança le genou dans la jambe cassée de son adversaire. Le cri de celui-ci lui apprit que son objectif était atteint. Dans la foulée, Ty en profita pour lui casser le nez d'un autre coup de crosse.

— Je ne veux pas te tuer, gronda-t-il. Je veux juste savoir qui t'a envoyé pour tuer Bree dans son sommeil.

Comme l'autre ne répondait pas, il lui flanqua un nouveau coup de crosse en pleine face.

— Qui t'a engagé ? Parle !

Tournant l'homme à plat ventre, il lui tordit le bras dans le dos, et l'immobilisa d'un genou entre les omoplates, au cas où il aurait encore des velléités de fuite. Tous deux haletaient bruyamment.

— Tu fais partie de la clique de Kyber ? C'est lui qui t'a envoyé ?

Ty lui arracha son masque. Couvert de sang, le visage de l'homme était presque méconnaissable.

Presque.

Ty ravala une giclée de bile.

— Lopez...

C'était un des commandos avec qui il avait passé des semaines infiltré à Raft City. Plus tard, Lopez avait travaillé à ses côtés pour retrouver les équipages des sous-marins disparus. C'était l'un des soldats les plus brillants et les plus impitoyables qu'il ait connus. Et un ami, croyait-il.

— C'est quoi, ce cirque ? lâcha Ty, stupéfait.

Lopez laissa échapper un gémissement.

— Qui t'a envoyé ici ? reprit Ty, le cœur cognant à grands coups dans la poitrine.

Soudain, la douleur lui oppressait le thorax, et il avait du mal à respirer. Des taches noires dansaient devant ses yeux. Il accentua la torsion sur le bras de Lopez.

— Qui t'a donné l'ordre de m'éliminer ?

Ty savait comment se transmettaient ces ordres de tuer. Si Lopez avait rempli correctement sa mission, la seconde balle serait allée directement dans la tête de Bree. Scénario classique : d'abord se débarrasser des obstacles, ensuite frapper la cible.

— Qui était-ce, Lopez ? Dis-le-moi ! Je suis ton ami, bon sang ! Pas ton ennemi.

— C'était... c'était...

— Qui ? Parle, soldat !

Lopez était sur le point de s'évanouir. Il le secoua.

— C'était quoi ?

— C'était... UCT.

— C'est *l'UCT* qui t'envoie ?

Ty eut un sursaut de recul. Tout ce à quoi il avait cru jusqu'à présent volait soudain en éclats. C'était pourtant logique. En supprimant Banzaï Maguire, on empêchait la Voix de l'Ombre, cette voix de la liberté, de l'utiliser à son profit. Ce qui signifiait qu'ils avaient peur de Bree. Mais pourquoi ? Et qui oserait pénétrer dans le royaume d'Asie pour accomplir ce forfait ?

— C'était le général Armstrong ? reprit Ty. C'est *mon père* qui t'envoie ?

Il crut saisir un grognement d'acquiescement, mais quand il se pencha pour en entendre davantage, il s'aperçut que Lopez fixait sans le voir le pied du lit. Ty chercha son poulx. En vain.

Seigneur Dieu ! Il venait de massacrer ce pauvre type. Un camarade de combat. Un ami.

Il regarda ses mains couvertes du sang de cet homme à qui il avait autrefois fait confiance. « Il a tenté de te tuer. Il a tenté de tuer Bree », se répétait-il.

Une seule personne pouvait lui avoir donné un tel ordre : « Harpon » Armstrong lui-même.

Le pire étant que si le général avait retrouvé la trace de Banzaï Maguire, il devait forcément savoir que Ty était avec elle. Auquel cas, il savait qu'en tentant de la récupérer, il risquait la vie de son propre fils. On appelait ça des dommages collatéraux.

Était-ce donc tout ce qu'il représentait aux yeux de son père ? Un risque calculé ?

C'était une trahison tellement immonde que Ty en eut la nausée. Il aimait son père. Mais de toute évidence, ce dernier aimait l'UCT.

Il y eut comme un vrombissement dans sa tête, puis un voile noir lui obscurcit la vue.

— Merci, mon Dieu ! souffla Bree. Te revoilà.

Il fallut un moment à Ty pour réaliser qu'il s'était évanoui. Combien de temps, il ne le savait pas, mais il était habillé, à présent, et elle aussi. Un pansement de fortune, confectionné avec des lambeaux de draps, lui comprimait la poitrine. L'œuvre de Bree. On sentait l'entraînement militaire. Décidément, il ne s'était pas trompé sur son compte.

Respirant prudemment pour ne pas augmenter la douleur, il s'efforça de ne pas se rendormir. Il avait beaucoup à lui dire.

Elle avait les joues humides, mais il n'aurait su dire si c'était la transpiration ou les larmes.

— Ne meurs pas, murmura-t-elle. J'ai besoin de toi.

Il parvint à sourire.

— Ah, oui ?

— Pour m'aider à retrouver Cam.

— C'est tout ? fit-il avec un rire qui s'acheva dans une grimace de douleur.

— C'est ce que j'aimerais croire, avoua-t-elle en lui caressant le front. Mais il n'y a pas que ça, c'est vrai.

Elle s'interrompit, l'air ému, et une infinie tendresse emplît son regard.

— Je veux que tu restes avec moi. Et si ça dépend de moi, tu vas rester, Tyler Armstrong, tu m'entends ?

Abruptement, elle se pencha sur lui et resserra son bandage.

— Comment l'UCT a eu vent de ma présence ? lâcha-t-elle.

— Ça doit faire un moment qu'ils sont au courant.

Il fit une pause, le temps que la douleur s'atténue, puis poursuivit :

— Surtout si Kyber le leur a dit. Ce qu'il n'a pas dû manquer de faire, ne serait-ce que pour se vanter. Et quand la Voix de l'Ombre s'est mise à citer ton nom, tu es devenue une vraie menace pour eux. Pour toute l'UCT.

— Attends ! Ça date de cette nuit ! Ils n'ont pas pu réagir aussi vite !

— Voilà une semaine que ces messages sont diffusés. Ça m'étonnerait qu'il n'ait pas mentionné ton nom avant cette nuit.

— Mentionné ? s'écria-t-elle rageusement. Tu veux dire qu'il m'exhorte à l'action ! Tu l'as entendu.

— Oui, et je ne suis pas le seul. Je parie que les commandos des opérations spéciales sont arrivés dans le royaume depuis des semaines, sans doute pour tenter de me libérer, même si par ailleurs, les

négociations se poursuivaient.

— N'empêche. Comment ont-ils fait pour nous retrouver si vite ?
Je croyais qu'on se déplaçait incognito !

— Peut-être qu'ils travaillent main dans la main avec les Ombres.
Ou qu'ils ont des informateurs dans leur groupe.

Respirant avec difficulté, il reprit :

— Vérifie le matériel de Lopez. Vois ce qu'il transportait sur lui.

— C'est déjà fait. J'ai récupéré ses armes.

Elle avait glissé un pistolet à sa taille.

— Cherche son kit de premiers secours. Il a peut-être un médicament pour ralentir l'hémorragie. Que je tienne le coup jusqu'au rendez-vous avec les Ombres.

Elle fouilla de nouveau le corps, sortit un petit revolver à canon court.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Son chalumeau. Prends-le.

— Son quoi ?

— Chalumeau. À neurones, haleta-t-il.

« Reste avec elle, Armstrong, s'ordonna-t-il... Reste conscient. »

— Ça ne tue pas. Ça paralyse un assaillant. Ça efface la mémoire à court terme.

Sentant le voile noir retomber, il s'interrompit pour reprendre son souffle.

— Regarde la ceinture... sous ses vêtements. Le kit s'y trouve...

— Eurêka ! cria-t-elle en brandissant la pochette. Qu'est-ce que je te donne en premier ?

— Le patch. Décachette-le et presse-le fort sous mon menton. Il va libérer des nanoremèdes qui ralentiront l'hémorragie.

La chambre tournait autour de lui, il avait l'impression de flotter. Et il avait froid... si froid. Les tremblements qui s'étaient jusque-là cantonnés à son abdomen commençaient à lui envahir tout le corps.

— Tu frissonnes, observa-t-elle. Tu perds trop de sang. Pourquoi est-ce que les remèdes n'agissent pas ?

— Attends un peu.

Levant la main, il lui caressa la joue.

— Ça ira, mon ange, tu vas voir.

— Je crève de trouille, Ty. Tu crois qu'on va réussir à arrêter l'hémorragie ? Ne me dis pas que je risque de te perdre avant que tu aies vu un médecin. Et où est-ce que j'en trouverai un qui ne nous dénonce pas à Kyber ? Et tu me dis que ça va aller ?

Elle paraissait malade d'inquiétude.

— Je vais chercher un médecin, conclut-elle en se levant. Je ferai en sorte qu'on te soigne. Les Ombres vont nous aider.

— Tu crois ? Elles t'ont aidée à t'enfuir, mais nous devrions peut-

être nous demander pourquoi. À qui faire confiance ? Et si ce n'étaient que des agents clandestins de l'UCT et non des rebelles ? Lopez nous a trouvés...

— Mais il faut bien faire confiance à quelqu'un ! s'insurgea-t-elle. Jusqu'ici, les Ombres ne nous ont pas donné lieu de croire qu'il fallait en avoir peur. Tu crois qu'elles nous auraient amenés jusqu'à New Séoul rien que pour nous surprendre dans cette chambre d'hôtel en passant par le plafond ?

— Je ne sais plus ce dont mon père est capable, avoua-t-il avec lassitude. Et pourtant, je ne peux pas lui en vouloir.

Bree s'empourpra de colère.

— Comment un homme peut-il payer quelqu'un pour assassiner son propre enfant ?

— Il a beaucoup plus à perdre qu'un fils si cet appel à la révolution est entendu. Je n'arrive pas à oublier cette scène qu'on a vue hier soir à la télévision. Pour être franc, elle m'a bouleversé.

— Moi aussi, souffla Bree.

Jamais il n'avait jamais rien vu de tel. Et l'apparition de Lopez confirmait ce qu'il savait déjà tout au fond de lui : ils venaient d'assister à la naissance d'un processus qui allait transformer le monde.

Et Bree Maguire en était le point de ralliement.

— Je ne peux m'empêcher de penser que ce que je ressens est une forme de trahison. Je n'ai pas ça dans le sang. Je suis un soldat loyal.

— Bien sûr, dit-elle, les yeux brillants de larmes. Ce n'est pas parce que tu as été ému par ce que tu as vu que tu es un traître !

— Alors, qu'est-ce que je suis, Bree ? Qu'est-ce que je suis si ce n'est un soldat de l'UCT ?

Pour la première fois de sa vie, il se sentait perdu.

Elle prit sa main dans les siennes.

— À présent, tu sais ce que j'éprouve. Lorsque j'ai compris que je ne serais plus jamais pilote de chasse, je me suis demandé quoi faire pour donner un sens à ma vie... Et si c'était ça ? Si c'était la même chose pour toi ?

Il grimaça, autant de douleur que de désarroi.

— J'ai prêté serment. J'ai juré de défendre les lois de mon pays.

— Ty, dis-moi la vérité. Tu crois que les hommes que tu sers représentent vraiment le peuple que tu protèges ? Si j'ai bien compris, ils ne sont pas élus, mais nommés. Y compris votre président.

— Nommés, oui, par leurs pairs.

— Exactement. Alors que tu étais inconscient, j'ai pensé à mon arrière-grand-mère que j'admirais tant. Parce qu'elle était d'origine japonaise, elle a connu la privation de liberté pendant la guerre, et elle n'a pas pour autant cessé d'aimer son pays. Et ce n'est pas parce

que j'ai cent soixante-dix ans que je ne devrais pas l'imiter.

« La guerre d'Indépendance a eu lieu il y a tout juste quatre cents ans. Je ne pense pas que ce soit une coïncidence. Le destin m'a amené ici pour une raison bien précise. Tu sais ce que disait mon arrière-grand-mère ? « Il ne faut pas avoir peur de mourir mais de rater sa vie. ». Peut-être que j'avais peur. Je ne voulais rien avoir affaire avec la Voix ou ce pour quoi elle m'appelait parce que je ne me sentais pas de taille à intervenir sur le cours des choses à une si grande échelle. Mais je me trompais peut-être, Ty. Sinon on ne chercherait pas à m'éliminer.

Elle haussa le menton.

— Au fond, ce que cette Voix me demande, c'est de regagner la terre de mes ancêtres. De faire revivre ce pays que mon arrière-grand-mère aimait tellement.

— Je crois que c'est aussi ce que voudrait le peuple de l'UCT.

Il savait depuis le début que le retour de Banzaï inspirerait et motiverait les populations – du moins était-ce l'excuse qu'il s'était donnée quand il avait décidé de se lancer à sa recherche –, mais il n'aurait jamais imaginé à quel point. Pour la première fois, il prenait conscience de l'énorme responsabilité qui reposait sur ses épaules. Et il savait ce qu'il avait à faire.

Il lui caressa doucement la joue. Il se sentait si las... Le moindre mouvement lui devenait difficile, si bien qu'il commençait à douter de l'efficacité des nanoremèdes.

— Je resterai avec toi quoi que tu décides.

Elle se pencha pour l'embrasser.

Il serait toujours là pour la protéger, où que le mène sa mission. *Trahison ! ?* Peut-être. Mais après la scène à laquelle il avait assisté aux informations, quel droit avait-il d'infléchir le cours des événements avant d'avoir tous les éléments en main ? Le vent du changement s'apprêtait à souffler sur le monde, et il se trouvait dans l'œil de la tempête.

— Il faut que tu vives, Bree. Je resterai auprès de toi pour y veiller.

Suprême dérision, il se rendait compte de la faiblesse de sa voix. Pourquoi les nanoremèdes n'agissaient-ils pas ? *Son* état était-il à ce point irréversible ?

— Bree, écoute-moi. Si... si je ne m'en sortais pas, nous devons mettre au point un plan d'urgence.

— Arrête ! Tu vas t'en sortir, gros malin !

Mais son regard inquiet démentait son ton taquin.

— Oui, mais si je ne m'en sors pas... Ne te rends pas en UCT, sous aucun prétexte ! Tu n'y serais pas en sécurité.

Elle hocha la tête.

— Je ne peux qu'imaginer ce qu'il t'en coûte de dire ça, fit-elle avec douceur.

— Il faut à tout prix que tu restes en vie, même si cela signifie demander l'aide de Kyber.

Elle en resta un instant interdite.

— Kyber ? Tu délires !

Il y eut un énorme fracas contre la porte. Bree faisait volte-face en sortant les armes de Lopez lorsqu'un homme en noir fit irruption dans la pièce, envoyant valdinguer les meubles qui en bloquaient l'entrée. Désarmé, quasi inconscient, Ty ne put que regarder.

Chapitre 18

Bree sentit un courant d'air glacé la traverser tandis que l'homme, un capuchon rabattu sur la tête, pénétrait dans la chambre. Un grand type athlétique. *Un autre tueur.*

Un fin rayon laser jaillit des plis de sa cape. Bree appuyait sur la détente quand le rayon frappa son arme qui parut aussitôt fondre sous ses doigts. Cependant, elle voulait tellement protéger Ty qu'elle ne lâcha le pistolet qu'une seconde trop tard.

Réprimant un cri de douleur, elle agita la main. Elle avait beau connaître les arts martiaux, elle avait affaire à un homme armé. Sa paume l'élançait, brûlée au deuxième degré, de toute évidence, mais elle n'allait pas capituler pour autant.

Ne jamais se rendre.

Ce qui était bon dans l'aviation était bon dans une chambre d'hôtel en 2176.

L'homme ferma la porte derrière lui après avoir collé quelque chose sur le clavier de l'entrée – pour empêcher qui que ce soit d'entrer ?

Soudain, un bruit retentit dans la bouche d'aération d'où avait sauté Lopez. L'homme en noir fit feu – non pas sur elle mais sur l'intrus.

Un corps bascula du plafond, et demeura inerte à ses pieds.

— Encore une ordure de l'UCT ! commenta l'homme en noir. On dirait que je tombe à pic, Banzaï.

Elle recula de surprise en reconnaissant cette voix.

— Kyber ?

Il repoussa son capuchon, et ses narines frémirent tandis qu'il contemplait le carnage.

— Est-ce ainsi que vous me remerciez ?

— Merci.

Elle déglutit.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, balbutia-t-elle, oscillant entre gratitude et panique. Mais je ne repars pas avec vous.

— Vraiment ?

Vêtu simplement, un sinueux motif gris foncé courant du coin de l'un de ses yeux jusqu'à sa mâchoire, Kyber n'avait plus grand-chose de commun avec le prince qu'elle connaissait.

— Vous voyez cela ? continua-t-il en désignant les corps qui

gisaient autour d'elle. Voilà tout ce que vous pouvez attendre de l'UCT.

Elle ne répondit pas. Il était venu ici incognito – et seul, apparemment –, déguisé, armé jusqu'aux dents, et l'avait retrouvée là où les Ombres lui avaient conseillé de se cacher. Il contrôlait mieux son royaume qu'elle ne l'aurait imaginé. En cet instant, elle l'en détestait autant qu'elle l'en admirait.

— J'ai dû mettre hors d'état de nuire la propriétaire de l'hôtel et son personnel. Pas définitivement, Banzaï ! Ne me regardez pas comme ça. Quand ils se réveilleront, ils ne se souviendront pas qu'ils étaient en train de se rendre dans votre chambre – ni pourquoi.

Le chalumeau à neurones ! Elle avait celui de Lopez dans sa poche.

— Le vacarme, continua Kyber. Vous n'êtes pas des clients très discrets.

— Quel dommage ! maugréa Bree. Mais aussi, si son système de sécurité était un peu plus au point, on n'aurait pas fait tout ce bruit.

— Je doute que les installations d'un modeste établissement comme celui-ci aient pu freiner les forces en jeu.

Il braqua son arme sur Ty.

Bien qu'à demi inconscient, ce dernier lui jeta un regard noir Bree se sentit fondre devant son héroïsme. Blessé, il avait tué son assaillant, et voilà qu'il trouvait encore le moyen de tenir tête à celui qui l'avait vaincu.

Kyber fit un pas en avant, mais elle s'interposa.

— Ne touchez pas à Ty !

Le prince pinça les lèvres.

— Il semblerait qu'elle éprouve des sentiments pour vous, Armstrong. Heureux homme !

— Je ne vous ai jamais haï, Kyber, lâcha-t-elle. Je vous considère comme un ami.

— Un ami !

Il fit la grimace.

— Comme c'est charmant ! commenta-t-il en visant Ty. Voilà qui vous grillera le cerveau avant que vous ayez eu le temps de dire ouf ! ajouta-t-il. Alors ne tentez rien, ce serait voué à l'échec.

Puis il s'adressa à Bree :

— Asseyez-vous sur le lit, que je vous aie à l'œil. Allez !

Elle obéit d'un air maussade, non sans remarquer dans le regard de Kyber comme une lueur de regret.

— Je ne repars pas avec vous, répéta-t-elle.

— Vous repartez tous les deux avec moi. Si vous croyez que vous serez à l'abri ailleurs, c'est que vous êtes trop bête pour qu'on prenne la peine de vous sauver. Mais je sais que vous n'êtes pas bête, Banzaï.

Je sais que vous êtes une femme intelligente et que vous ferez le bon choix.

Le bon choix consistait à prendre tous les risques pour retrouver la Voix de l'Ombre. C'était tout ce que Bree savait. Elle croisa le regard de Ty et tressaillit. « Tu seras peut-être plus en sécurité avec Kyber », lut-elle dans ses yeux.

Déconcertée, elle fit non de la tête. La sécurité n'était pas tout. Dans leur situation, elle ne signifiait d'ailleurs plus rien. *Il ne faut pas avoir peur de mourir mais de rater sa vie.*

Elle devait prendre une décision, et vite. Elle ignorait l'heure qu'il était, mais le jour se levait. S'ils se mettaient en retard, ils rateraient le rendez-vous de 9 heures.

Kyber s'accroupit près de Ty. La tension entre eux était quasi palpable. Ils étaient rivaux à peu près en tout.

— Je ne vais pas vous tuer, lâcha le prince avec mépris. Mais vous courez au suicide si vous ne faites pas ce que je vous dis. Convincez-la de revenir vivre au palais et d'y rester, car partout ailleurs elle serait en danger. Je suis sûr que vous en conviendrez.

Les yeux gris se posèrent sur Bree.

— Je vais le soigner afin de le stabiliser pour pouvoir ensuite le transporter auprès de mes médecins.

Non. À peine s'était-il penché sur Ty que Bree plongeait la main dans sa poche pour en sortir le chalumeau à neurones.

— Désolée ! souffla-t-elle.

Et elle tira. Kyber se figea, puis tomba en avant.

Bouleversée, elle se plia en deux, le souffle court. Puis elle se ressaisit.

— Il faut y aller, lança-t-elle à l'adresse de Ty. Vite !

À son grand étonnement, ce dernier se releva.

— Les nanoremèdes, expliqua-t-il à mi-voix. Ils devraient me permettre de tenir jusqu'au rendez-vous avec les Ombres.

Il la rejoignit d'un pas mal assuré, et elle lui prit le bras.

— J'espère qu'ils connaissent un bon médecin, parce que, avant d'aller où que ce soit, je veux qu'on te soigne cette blessure.

Elle l'étreignit longuement et avec une telle force qu'elle dut faire hurler sa blessure. Mais elle avait besoin de lui témoigner sa tendresse, et lui aussi, du reste. Ainsi s'écoulèrent quelques exquises secondes.

Après quoi, ils quittèrent la chambre en hâte, armés du bien le plus convoité au monde : la liberté.

Chapitre 19

Le tiède océan Indien ondulait devant le petit bateau qu'ils venaient de louer, un grain de sable parmi des dépenses sans fin. Bree mit la main en visière pour se protéger les yeux du soleil. Les secousses familières de la mitrailleuse pendue à son épaule et le couteau accroché à sa cuisse étaient là pour la rassurer : cette nuit, au moins, elle serait en sécurité.

Malgré la modestie de leur embarcation, leur arsenal était impressionnant. Et Ty s'était révélé un instructeur hors pair, tant en matière d'armement que pour tout un tas d'autres choses.

À part une certaine raideur dans l'épaule et un bras en écharpe, il ne gardait pas de trace de sa blessure. Et elle ? Un pansement couvrait encore la zone brûlée par l'arme de Kyber sur sa paume droite. Il lui en resterait une cicatrice. Petite blessure de guerre, se disait-elle. Peut-être la première d'une longue série. Elle avait l'impression que les mois à venir seraient chargés de dangers de toutes sortes.

— Nous allons à Raft City, lui avait expliqué Ty. Ce n'est pas une ville, mais le repaire du seigneur des pirates. Nous les avons battus pendant la guerre, mais certains ont survécu.

— Si vous les avez battus, je doute qu'ils soient contents de te revoir.

Avec un demi-sourire, il avait répliqué :

— J'ai un ami là-bas. Un pirate. Qui a une dette envers moi.

C'était donc là qu'ils se rendaient. Après avoir rencontré les Ombres, après avoir été soignés par leurs médecins. Après en avoir appris davantage sur le dessein qui animait ces rebelles.

Ty vint la rejoindre et glissa le bras autour de sa taille. Ensemble, ils contemplèrent la mer.

Maintenant que tu as conquis ta liberté, Banzaï Maguire, tu dois l'obtenir pour nous tous !

Bree avait ouvert les vannes de ses souvenirs. Elle voulait revoir son pays, tel qu'il était autrefois, non tel qu'il était devenu. Elle était Banzaï Maguire, le cri de ralliement qui retentissait à travers le monde. Une révolution se préparait, et elle se sentait prête, désormais, à jouer le rôle qui lui incombait. Mais cela lui avait coûté un ami. Le prince Kyber ne s'était pas montré odieux avec elle ; il lui en avait juste demandé plus qu'elle ne pouvait lui offrir.

De l'index, Ty traça le contour de ses lèvres boudeuses.

— Ne fais pas cette tête, murmura-t-il. Tu retrouveras Cam. Il faut en finir avec la culpabilité, et laisser le passé là où il est. J'en parle d'expérience. Nous avons trop à faire pour le moment. Mais nous ne l'oublierons pas.

Le passé ? La culpabilité ? Il faisait allusion à la mort de son petit frère.

Elle en sursauta de surprise. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi, à part Cam. Jamais, en tout cas, elle ne se serait attendue à ce genre de propos dans la bouche d'un homme. Ceux qu'elle avait connus autrefois ne lui étaient que trop reconnaissants de ne pas se lancer dans d'interminables discussions sur les « sentiments ». Seule Cam avait compris pourquoi elle refusait de se confier, et c'est ainsi qu'elles avaient pu devenir amies.

Cam qui avait réussi à susciter ses confidences. C'était entre autres pour cette raison qu'elle lui manquait tellement.

Avait-elle fini par trouver un tel ami en Ty ?

Ou davantage ?

Seul le temps le dirait.

Elle se blottit dans ses bras.

— Tu peux encore changer d'avis, tu sais, fit-elle. Rien ne t'oblige à faire ça.

Elle savait qu'il allait à l'encontre de tous ses principes en se joignant à elle dans cette quête. Il y avait encore tant de choses qu'ils ne connaissaient pas.

— Je suis un chasseur de trésor, lui rappela-t-il. J'aime les défis impossibles. Ce voyage s'annonce beaucoup trop intéressant pour que je le manque. Tu te rends compte ? Être le premier à découvrir le visage qui se cache derrière cette voix !

La Voix de l'Ombre. La voix de la liberté. L'homme ou la femme qui fomentait cette révolution, et voulait que Banzaï en prenne la tête. C'était beaucoup lui demander. Mais, à présent, Bree n'était plus seule. Ty s'était engagé à ses côtés, et l'espoir revenait. La route serait longue, mais ils réussiraient.

Soudain, Ty aperçut Raft City à l'horizon, l'immense cité flottante d'où ils pourraient, en toute sécurité, suivre le plan qu'ils avaient établi. Ils allaient rejoindre la Voix de l'Ombre et, peut-être, changer le monde.

Épilogue

Ainsi avais-je recouvré ma liberté et, semblait-il, rencontré l'âme sœur. Tout paraissait se présenter au mieux. J'allais aborder à Raft City, où un pirate avait une dette envers Ty. Mais il me restait encore un monde à conquérir et un cœur à perdre.

Trouver la Voix de l'Ombre ne serait pas chose aisée, pas plus que de naviguer entre les écueils d'un nouvel amour. Bien que je ne l'aie pas admis à l'époque, j'avais encore beaucoup à apprendre. Mon incroyable voyage ne faisait que commencer...

FIN

LA LÉGENDE DE BANZAI MAGUIRE

2176 - 1

2006. Au cours d'une banale mission de reconnaissance, le capitaine Bree Maguire - dite Banzai - est abattue aux commandes de son F-16 dans la jungle de Corée du Nord. Bavure de l'armée coréenne ? Pas du tout. Victime d'un scientifique fanatique, la jeune pilote est cryogénisée.

2176. Bree s'éveille dans un monde où elle n'a plus aucun repère. Les États-Unis sont devenus l'Union des Colonies de la Terre à laquelle s'oppose le royaume d'Asie, dirigé par le prince Kyber. Tombée entre les mains de ce dernier dont elle ne sait s'il la considère comme son invitée ou comme sa captive, Bree est ébranlée dans ses convictions.

Instinctivement, elle cherchera l'aide du soldat aux yeux bleus, chasseur de trésor, qui a découvert son corps dans une crypte engloutie avant de le ramener à la vie...

SUSAN GRANT s'est inspirée de son expérience de pilote de ligne pour écrire des romans d'aventures pimentés d'humour et d'amour. De nombreux prix ont couronné son œuvre. *La légende de Banzai Maguire* est le premier volet de la série 2176.

www.jailu.com



Inédit

Illustration : Vittorio Dangelico © Schlück

J03888

ISBN 2-290-34987-9

03 - 2006

Catégorie

H

LEGENDE DE BANZAI



€ 5.04